

LOUIS MERCIER VEGA

LA CHEVAUCHÉE
ANONYME

RÉCIT

Préface de Marianne Enckell

ÉDITIONS NOIR
GENÈVE 1978

MORULA
Internet
2009

DU MÊME AUTEUR

L'incroyable anarchisme, Paris, UGE 10 x 18, 1971 (épuisé).

Autopsie de Peron, Gembloux, Duculot 1974.

La révolution par l'Etat: une nouvelle classe dirigeante en Amérique latine, Paris, Payot, 1978.

Pratica dell'utopia, cinque saggi sull'anarchismo, Milano, Antistato, 1978.

L'anarcho-syndicalisme et le syndicalisme révolutionnaire, Paris, Spartacus, 1978.

[L'éditeur de Morula ajoute :

Presencia del anarcosindicalismo, CNT, Mexico, 1960

Mécanismes du pouvoir en Amérique Latine, éditions universitaires, 1967.

Techniques du Contre-Etat -- les guerillas en Amérique du Sud, Belfond, 1968.]

1978, Association Noir - Case 167 CH-1211 Genève 4

Diffusion en France: Librairie des Deux-Mondes 10, rue Gay-Lussac
75005 PARIS

Il existe une deuxième édition de ce livre, éditée, on ne sait pas pourquoi, par des trotskystes.

[5]

PRÉFACE

« Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile, aux yeux de cette classe d'écrivains qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitans, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser. »

De Bougainville, *Discours préliminaire au Voyage autour du monde* (1771)

1

Il y a quelques années paraissait un petit livre, inattendu et dérangeant dans l'étalage de produits-à-tout-faire, de copies scolaires et de vers de mirlitons publiés sur l'anarchisme: *L'Increvable Anarchisme*, c'est un livre bouillonnant de vie, d'expérience accumulée, de tendresses et d'inquiétudes et, s'il déroute l'étranger, les familiers du mouvement anarchiste y trouvent entre les lignes, au delà des références, un cheminement et une réflexion qui sont les leurs. Il ne vous fait pas ronfler de satisfaction nostalgique: il vous emmène dans les usines en grève ou pas, chez les Indiens guaranis et dans les camps soviétiques, et puis il vous pose, vous lecteur, dans votre quotidien, les yeux écarquillés et les oreilles ouvertes ... Louis Mercier Vega, l'auteur, n'était certes pas un inconnu dans le mouvement anarchiste, mais c'est avec ce livre que ceux de ma génération et les soixante-huitards ont appris à le connaître et à l'aimer.

[6]

Rien de personnel, dans ce livre-là, ne transparaît immédiatement; tout dit que l'auteur a une connaissance intime de ce dont il parle. Dans cette préface, je voudrais en dire un peu plus sur lui.

Il racontait sa vie par bribes, avec des silences, sans s'arrêter toujours aux curiosités de ceux qui l'écoutaient. Il y avait des périodes sur lesquelles il restait discret, même avec les plus proches. Le récit que nous

publions aujourd'hui, *La Chevauchée anonyme*, est plus qu'une tranche de vie: c'est une démarche constante, un engagement entier, des exigences obstinées s'il en fut, autour d'un moment déterminé et déterminant de la vie d'un militant. « Pas facile. Trop exigeant. Et parfois tu ne peux pas être aussi régulier, aussi simple que tu l'exiges ou l'attends des autres. »

Vrai ? Louis Mercier s'est volontairement donné la mort, le 20 novembre 1977. Il avait fait le bout de chemin qu'il voulait faire. Comme une traînée lumineuse pour ceux qui ont eu le privilège de son amitié; ses livres sont là pour continuer d'accompagner et d'interpeller ceux qui apprécient une pensée libre.

Une liberté qui s'est toujours inscrite dans le mouvement anarchiste, dans un mouvement de changement social radical : marquée à l'inquiétude, à la recherche de la connaissance, au questionnement de la réalité et de l'évolution sociétale.

Une liberté où les hommes, la vie réelle comptent d'abord, où la lutte pour une société fraternelle et solidaire passe avant les intérêts particuliers. Une vie faite de générosité et de critique, de passions et de rigueurs, et d'une tendresse infinie.

2

Au moment où se déroulent les événements relatés dans *Chevauchée anonyme*, Mercier a vingt-cinq ans, quelques années de militantisme, déjà deux ou trois pseudonymes. Quand il écrit ce livre, il a près de soixante ans, trente-cinq ans de militantisme en plus, il a roulé sa bosse de par le monde et endossé une nouvelle identité. Les souvenirs sont vifs de cette période clef, de cette période révolue

[7] puisque le personnage qui parle à travers Parrain et à travers Danton est devenu, peu de mois après que se termine le récit, Louis Mercier Vega, journaliste chilien.

Aussi ce récit, s'il est construit sur des souvenirs précis et une période brève, jette-t-il des ponts entre plusieurs temps, plusieurs vies de l'auteur, intimement liés au mouvement anarchiste.

Pour beaucoup de compagnons, 1939 avait été la fin d'un monde : le trait à tirer sur la révolution espagnole, le glas des espoirs ouvriers, l'abandon — une fois de plus — de l'internationalisme au profit de la débrouille, de la survie. Pour Mercier, jamais les espoirs les plus forts ne se sont travestis en illusions ni les échecs les plus brutaux en regrets.

Il avait commencé à militer tout jeune, dérogeant bruyamment à ses obligations militaires et s'installant à Paris sous le nom de Charles Ridel.

Tour à tour manœuvre aux Halles, ouvrier des cuirs, camelot, « vaisselier à la petite argenterie », correcteur d'épreuves, il fait sienne la coutume ouvrière dont le syndicat est, faute de mieux, l'expression la plus adéquate. Dans l'Union anarchiste, où sont réunies toutes les tendances sous le chapeau œcuménique de la « synthèse » à la Sébastien Faure, Ridet et ses amis des Jeunesses font partie de la fraction communiste-libertaire qui monte des groupes d'usine, ne se satisfait pas des déclarations antifascistes, propose un programme économique et politique en alternative au Front populaire. En mai 1936, il est pour la première fois en Espagne, au congrès de Saragosse de la CNT où le débat entre organisation et spontanéité, entre système des collectivités et prise au tas est violent; il prend contact avec la réalité mouvante du pays et le grand nombre d'expériences libertaires et collectives en cours. La révolution ? cette année ou jamais, dit-il à Simone Weil, qui découvre alors le prix du travail en usine et les contradictions des intellectuels.

Le 19 juillet, le prolétariat espagnol prend les armes pour répondre au putsch des généraux et réaliser simultanément la révolution sociale. Ridet n'attend que sa paie de la quinzaine pour partir, avec Carpentier, son frère d'armes — dix ans de plus que lui, l'expérience de la guerre, du travail manuel, de l'organisation. Ils fondent le Groupe international de la Colonne Durruti, cosmopolite et coloré,

[8] où la seule exigence est de savoir manier les armes. « Venus pour se battre, ils sont impatients, écrit-il dans son journal. Proscrits d'Italie et exploités de l'impérialisme français sont venus faire le coup de feu, pour le vieux rêve caressé depuis tant d'années d'une société libertaire. Le groupe va se grossir peu à peu d'éléments nouveaux. Face à la Légion marocaine, ce ramassis de tueurs et de voleurs venus en Espagne pour restaurer l'ordre bourgeois, se dresse la Légion internationale des sans-patrie, qui sont venus se battre dans la péninsule pour l'ordre ouvrier et révolutionnaire. » (1) Cantonnés d'abord à Pina del Ebro, ils se battront à Sietamo, Perdiguera, Farlete, dans l'offensive contre Saragosse, « clef de l'Aragon et forteresse du fascisme insurgé ».

En septembre déjà, les milices doivent accepter d'être subordonnées au commandement militaire du gouvernement, où siègent bientôt des anarchistes. Des ministères anarchistes ? ouiche, le plumeau et la serpillère, la Santé, la Justice ... Le soutien à l'Espagne révolutionnaire et le renforcement du mouvement anarchiste ne passent ni par l'approbation aveugle ni par la constitution de fronts antifascistes : la seule ligne à tenir, c'est la lucidité, la morale, la critique. Tant pis si ces termes ne plaisent plus aujourd'hui : au temps de l'éphémère, les vertus sont fugaces.

¹ *Le Libertaire*, 21 août 1936.

L'Espagne révolutionnaire n'en finit pas de mourir, et la foi anarchiste de se transformer en passion guerrière: plutôt, en ce cas, être traité de lâche et de déserteur et pouvoir crier la vérité. « Vérité négative, impuissante, pessimiste, mais vérité nue et cruelle que nous clamerons face à tous ceux qui vivent de la guerre « antifasciste » : Associer le sacrifice des révolutionnaires à la défense de Negrin et de la démocratie bourgeoise serait briser l'espoir de leur résurrection dans les luttes qui viendront. Nous avons conscience de pouvoir dire au nom de ceux qui tombèrent en miliciens de la révolution sociale: « ce n'est pas pour cela qu'ils sont morts », et d'interdire aux clowns de la sociale de détrousser leurs cadavres », dit en mai 1938 l'éditorial de *Révision*, une petite revue au titre provocateur animée par Ridel, Marie-Louise Berneri, Lucien Feuillade, Jean Rabaut et quelques autres. Quand s'approche la guerre mondiale, une seule réponse est possible: nous ne partirons

[9] pas. La seule résistance imaginable serait un mouvement anarchiste fort, implanté, organisé; fausse alternative que celle du « milieu » anar, qui s'épuise en pétitions, en ligues pacifistes, en actions antifascistes frontistes.

3

L'épisode relaté dans ce livre, si déterminant pour la vie à venir de Ridel-Mercier, est resté proprement anonyme pour ceux qui l'ont connu par la suite. Lui qui avait vraiment choisi sa vie, à dix-sept ans, oubliant jusqu'au nom et au lieu de sa naissance, s'identifiant au milieu ouvrier, aux anars parisiens avec lesquels il militait, voici qu'il est choisi : d'abord avec la guerre d'Espagne, puis la guerre mondiale et le cargo grec qui l'emmène à Rosario.

Le militantisme exigeant ; l'internationalisme en pratique ; le rire aussi, la gaité et l'amitié. Mario le maçon, Martin l'antiquaire, La Lithu, Duque, autant de portraits des meilleurs compagnons, des plus fidèles, auprès desquels on peut jeter l'ancre dans la tempête, grâce auxquels on n'abandonne jamais l'espoir dans le mouvement.

Dans le récit, peu après l'arrivée en Amérique du Sud, les voies de Danton et de Parrain divergent : le premier, qui hait l'armée pour y avoir servi, s'engage dans les Forces françaises libres dans l'espoir de regagner le vieux continent, d'y remettre sur pied un réseau, des correspondances ; l'autre regagne le Chili, son pays, ses racines. C'est cela, l'internationalisme : la terre entière à soi, à condition d'avoir des racines bien plantées. Parfois l'envie de bourlinguer est la plus forte, l'horizon ouvert à s'y perdre. Mais les déracinés, les exilés sont rarement les vrais internationalistes : il leur manque un lieu propre, un miroir. Mercier

disait « je peux être content partout », parce qu'il y avait le mouvement anar, la présence des compagnons, la découverte d'esprits libres. L'idée qu'on peut beaucoup, même si on n'est pas nombreux, même si la plupart des anarchistes se bornent à crier des slogans et à coller des manifestes sans ouvrir les yeux à la réalité. « La passion libertaire ne prend de valeur qu'en fonction des problèmes à résoudre: elle ne peut se

[10] perdre dans les apocalypses de circonstance ou se consumer dans les exaltations moroses. » (2)

Ainsi il n'est pas question de choisir un camp ou l'autre, malgré les pressions qui s'exercent et les calomnies qui circulent, que ce soit lors d'un conflit mondial, d'un front populaire ou de la guerre froide : il s'agit de refuser un jeu qui n'est pas le nôtre, quitte à en observer les règles sans y croire, suivant les événements de près, s'acharnant à démêler les raisons et les forces en présence. Pendant la guerre, trop de militants, de révolutionnaires conscients se sont laissé prendre au « jeu répugnant » de l'antifascisme, à l'« orgie de grandes déclarations sur la liberté soigneusement rédigées par les agences de presse ... Comme nous sommes des gens obstinés, nous refusons de voir la moindre trace d'émancipation humaine dans le fait de travailler au maximum de productivité, de consommer le moins possible et de laisser la vie quotidienne de millions de gens aux mains d'un pouvoir d'Etat sur lequel ils n'ont aucun contrôle. La propagande est certainement une industrie qui a atteint un haut degré de perfection et possède des techniques remarquables, mais il y a des choses qui sont trop grosses à avaler. » (3)

Racontés avec plus de trente ans de recul, les choix des compagnons de *la Chevauchée anonyme* ne sont peut-être pas les seuls possibles ni les meilleurs: ils témoignent simplement du refus de jouer le jeu imposé par les Etats, de la recherche d'une participation autre à l'histoire, d'un effort de lucidité dans l'affrontement des propagandes et des armées.

4

Les citations que j'ai relevées, elles sont aussi présentes dans le récit. J'aime que les questions qu'il discute - la guerre, la faiblesse du mouvement qui part en quenouille, les formes d'organisation révolutionnaire au beau milieu d'un conflit mondial, dans des pays isolés et des situations mouvantes - le soient parmi des souvenirs chaleureux et des portraits vivants. Car si l'observation et la curiosité en éveil sont

² *Témoins*, printemps 1956.

³ *War Commentary For Anarchism*, décembre 1941.

toujours nécessaires, c'est avec des hommes et des femmes qu'il s'agit de la faire, cette révolution, de militer

[11] pour un monde fraternel, contre l'Etat aveugle et meurtrier, contre l'anonymat délétère et l'embrigadement étouffant.

Militer, ce n'est pas forcément clamer son anarchisme: pour Mercier, ç'a été pendant vingt ans l'étude patiente des sociétés latino-américaines, avec des groupes de chercheurs dans une dizaine de pays, qu'il estimait pour ce qu'ils n'étaient ni candidats à une carrière universitaire ou politique, ni au service d'aucune Agence, et pour ce qu'ils ne cherchaient pas à conformer la réalité à leur idéologie. (J'imagine ce récit écrit pour boucler la boucle, l'Institut latino-américain fermé faute de fonds, et lui se remémorant le premier contact avec l'Amérique du Sud, qui allait colorer toute sa vie, et jugeant les fidélités premières ...) Ceux qui ont travaillé jusqu'au bout avec lui portent témoignage de son amitié, de son exigence, de son honnêteté.

Et puis, un jour, la vie lui a manqué. Et les mots me manquent, que j'emprunte ailleurs.

« Par quelle latitude nous apparut-il que cette terre vers laquelle nous nous hâtions se dérobaît à mesure et que nous eussions, plutôt que de l'atteindre, brisé la mer de verre ? ... Nos cris, notre désespoir quand nous sentîmes que tout allait nous manquer, que ce qui pouvait exister détruit à chaque pas ce qui existe, que la Solitude absolue volatilise de proche en proche ce que nous touchons, vous me saurez gré, madame, de vous les épargner... » (4)

Marianne Enckell

⁴ André Breton, *Introduction au discours sur le peu de réalité*.

[13]

CHAPITRE PREMIER

Marseille, septembre 1939

Les organisations étaient bloquées, vidées de leur contenu par la mobilisation, paralysées par la surveillance policière. Les quelques locaux encore ouverts étaient connus et évités comme des pièges. Seuls quelques vieux, ceux qui avaient dépassé l'âge de la territoriale, venaient balayer les pièces désertes, ramasser les rares lettres et empiler les publications qui continuaient d'arriver de l'étranger et que plus personne ne venait parcourir.

Même la vieille Bourse du Travail était devenue suspecte pour tous ceux que les fiches de renseignements, l'allure juvénile, ou tout simplement la façon de se tenir et l'accent mettaient en danger. Les femmes, les très jeunes gens ou les tout anciens servaient encore de relais, porteurs de commissions verbales.

L'image de Victor Serge, « l'illégal à deux ombres », ne valait plus. Ce n'était plus la chasse à l'individu, c'était maintenant la rafle par rue, par quartier, ou l'interpellation systématique de tout homme qui ne s'identifiait pas au paysage. Il était encore possible de circuler le jour à condition de banaliser le vêtement ou le langage et de posséder une pièce d'identité présentable, un livret militaire d'une classe non encore appelée. Mais dès la nuit tombée, le *black out* transformait les règles du jeu et toute silhouette devenait dangereuse pour les chasseurs comme pour le gibier.

L'action collective, les mouvements, les groupes de quartier ou d'usine, les publications, tout cela était effacé. Les dimensions du combat s'étaient brusquement réduites. Tout militant misait sa liberté

[14] dans l'immédiat, plus d'un jouait sa peau à échéance. Une poignée de tenaces éditait encore à Paris, pour maintenir le défi et refuser le désespoir, un *Courrier des Camps* qui entretenait, chez les Espagnols et les débris cosmopolites des multiples déroutes, les apparences d'une solidarité. Il ne restait que des individus, acculés, traqués, réduits à leur maigre capital de relations, à leur poignée de monnaie dans la poche et à leur costume encore acceptable.

La France était une trappe dans une plus grande trappe européenne en train de se refermer. Et Marseille était un piège à rats. Le cours Belzunce et la Canebière, le centre et les quais avaient perdu cette ambiance bon enfant faite de laisser-aller et de franches plaisanteries qui donnait à la ville une certaine chaleur humaine, malgré un arrière-fond sordide. La couleur de gaîté avait disparu, et du même coup les accents se faisaient crapularde, les odeurs aigres, les teintes sombres. Le temps était venu pour les discours aux médaillés et les combines à verres fumés.

Parrain marchait vite, à la fois pour rester moins longtemps sous les regards des policiers en uniforme ou en civil qui lui semblait composer la majorité des passants, et pour se retrouver, même si c'était dans une nasse, entre copains. Il portait des papiers suisses de bonne apparence mais il logeait chez une directrice d'école sympathisante, en compagnie de trois jeunes Français mobilisés qui n'avaient pas rejoint. Il n'avait donc pas de domicile avouable. Il fallait qu'il s' imagine chaque jour arriver de Genève pour quelques heures, juste le temps d'aller voir un avocat.

Mario était ancré dans un petit hôtel-restaurant du Vieux Port, tenu par une Piémontaise boulotte qui se disait anti-fasciste, l'était sans doute, mais se trouvait professionnellement tenue d'entretenir de bonnes relations avec les services de la Préfecture. Mario, c'était la solidité, le calme, la poignée de main ferme, la conviction agissante. Un lit toujours défait, une table avec des journaux et ces restes de repas, deux chaises, jamais de lettres — déchirées ou brûlées aussitôt que lues et retenues — des dizaines d'adresses en mémoire. La certitude que la situation était désespérée, qu'elle ne pouvait qu'empirer, et une volonté constante de tenir.

— Partons, lui dit Parrain. La guerre va s'étendre rapidement. Les portes vont se fermer. De Marseille, les routes ne mènent nulle part. L'Afrique du Nord, à supposer qu'on y parvienne, est aussi française que la métropole du point de vue policier. Mais il reste le

[15] Nord, la Belgique, la Hollande, les grands ports. Filons. J'attends un mandat en fin de semaine; il nous permettra d'atteindre la frontière, côté Erquelinnes ou Givet. Nous passerons. A Anvers ou à Amsterdam il reste des occasions. Dès que la guerre vraie commencera, et cela ne saurait tarder, Hitler croquera une France sans ressort et sans goût pour la bagarre. La Suisse n'échappera sans doute pas à la mise au pas national-socialiste de l'Europe. L'Italie jouera les Thénardier. Et alors, d'un côté comme de l'autre, de Paris, de Berlin, ou de Rome, tu te feras avaler mon pauvre Mario, toi et les copains italiens, ennemis déclarés, battus plusieurs fois, sans ressources et sans défenseurs. Prenons du champ,

allons observer d'un peu plus loin; nous verrons plus clair et agirons mieux.

Les grosses mains de poseur de briques de Mario se massaient, s'étreignaient, faisant craquer les jointures. Le nez fort s'inclinait vers les genoux tandis que les longues jambes s'étendaient sous la table.

— Tu as sans doute raison. Pour toi, pour tous. Mais moi je ne peux pas partir maintenant. Avec l'argent qui pour le moment continue d'arriver des copains des Etats-Unis, par la Suisse, je donne à bouffer à cent ou cent vingt zèbres de notre genre - de la soupe et des pâtes, mais c'est l'essentiel. Si je pars, c'est la débandade ou les conneries - c'est-à-dire le camp, la prison, l'expulsion pour la plupart. Si je tiens, les chances de chacun sont prolongées. Le temps, c'est important. Il y a des bateaux qui partent encore. J'ai, si tu veux, la fonction de tenir ouvert un dépôt d'isolés. Que chacun cherche et tente sa chance, c'est bien. Mon boulot, c'est de la leur conserver. Tu comprends ?

Au point où il en était, Parrain comprenait tout. Ce qui n'arrangeait rien.

— Ici, c'est un cul-de-sac. Tu peux favoriser les départs, mais tu resteras coincé. Es-tu sûr au moins de la taulière? Et du grand dadais qui tient le comptoir? Une descente ici et c'est la fin, non seulement celle de la tribu, mais la tienne...

— Tant que je coucherai avec elle, je serai garanti du côté bavardage. Quant au loufiat, tout ce que j'en sais, c'est que c'est un maximaliste, fils de militant... Il ne pourrait, dans le pire des cas, faire sauter toute la filière, car alors cela lui retomberait sur le nez.

Ils convinrent de réunir, le dimanche suivant, le plus grand nombre possible de compagnons, personnellement connus. Ce ne serait

[16] évidemment pas une assemblée délibérante. Plutôt un repas d'adieu avant le grand steeple, une dernière croûte cassée en commun, pour que le souvenir en demeure dans la mémoire de chacun aux jours proches de la planque, des cheminements solitaires, de la prison. Et aussi pour recenser ce qui demeurerait possible en fait de papiers, d'adresses, de points de chute.

Les frères Baldelli étaient partis rejoindre de vagues parents qui habitaient Bâle, et leur maison, à Saint-Antoine, était devenue lieu de refuge pour deux couples, l'un espagnol, l'autre italien. Il y avait de la place, il y restait de la vaisselle et des casseroles. Le coin était facilement accessible et pouvait très naturellement être considéré comme lieu de balade. Mario avancerait l'argent pour les victuailles et une collecte serait faite sur place pour le rembourser.

«C'est vrai que c'est le moment de filer et que demain, dans une semaine ou quinze jours, il sera sans doute trop tard. Encore Parrain peut-il passer inaperçu, avec sa gueule de communiant, ses fringues à

peu près convenables. Mon accent, ma taille, ma bouille sont autant d'ennemis pour le passage des frontières. Pris ici ou pris ailleurs, autant rester et prêter la main aux traînants et aux déshérités. »

Sans compter, et c'est l'essentiel inavouable, que Mario attend — bien qu'il lutte pour ne pas trop y croire après avoir tant travaillé pour que cela soit — une lettre, un câble, un titre dans la presse, un indice quelconque ou un énorme hurlement populaire qui mettrait un point final à l'ultime illusion, à la dernière tentative. En bien ou en mal. Mais qu'il n'ait plus à se tuer de boulot pour user le temps, qu'il sache enfin si l'attentat est bien monté, si tous les fils ont pu être reliés, s'il a été raté ou s'il va réussir, ou du moins être tenté.

Ce que Lucetti, et Sbardellotto, et Schirru ont loupé, il est encore possible de le faire. Tant d'éléments patiemment tâtés, convaincus, placés, vérifiés, mis en chaîne, avec des contretemps, des lâchages, des rendez-vous manqués, des promesses non tenues, des mandats qui n'arrivent pas, et les jours et les mois qui filent. Mais maintenant, c'est mûr, avant que ce ne soit pourri. Le capitaine retraité est vissé à sa fenêtre, à Riccione, insoupçonné tant il est politiquement incolore, tout orné de décorations de la guerre 15-18; et sous cette fenêtre le Duce passera inmanquablement, comme il y passe chaque

[17] fois qu'il se rend dans sa ville natale. ⁽⁵⁾ Un fusil mitrailleur et deux paquets de dynamite, ficelés et dotés d'un bon compassement par un ingénieur des mines...

Rien ne serait changé sans doute dans la marche de l'Europe vers la guerre et la dictature, mais une blessure serait ouverte au flanc italien et des milliers d'isolés retrouveraient le sens de leur destin. Tout ne serait pas entièrement mécanique, absurde et vain. Il y aurait enfin une intervention évidente, publique, impossible à taire, de ceux qui sont voués à la vie de terrier, à la dépendance.

Ils sont bien quarante, arrivés par les sentiers, entrés par la cour après un même coup d'œil aux alentours, prêts à poursuivre leur promenade dominicale s'ils avaient reniflé l'embuscade ou l'encerclement. Heureusement, le pavillon est bien situé, planté sur une élévation, avec des arbres éparpillés sur l'arrière. En contrebas, à deux cents mètres, des travaux de terrassement: un abri de protection anti-aérienne va être construit.

La cuisine fonctionne déjà, avec trois femmes et deux hommes dont l'un est un gros Portugais qui fut « communard » dans les batteries de paquebots. Des poulets fristouillent et un seau de pommes de terre épluchées attend l'heure.

⁵ Benito Mussolini est né à Predappio, en Romagne, mais il venait régulièrement en vacances à Riccione, près de Rimini, sur la côte adriatique. (note de l'éd.).

Les femmes sont à leur affaire. Maria, qui a plaqué son village natal d'Andalousie, il y a bien trente ans de cela, pour échapper à tous les carcans qui étouffaient sa jeunesse, et qui a trouvé dans le mouvement toutes les libertés auxquelles elle aspirait, et aussi tous les drames d'une vie errante, aux côtés d'un militant catalan d'abord, tué le jour même du soulèvement militaire de Barcelone, et maintenant d'un autre activiste, aragonais celui-là, sombre de rage impuissante depuis la défaite. Elena, sicilienne, qui a suivi le père en émigration et dont le corps encore jeune est marqué par la longue fatigue des besognes dures, des logis sans air et des incessants voyages provoqués par les mesures de refoulement et d'expulsion. Margot enfin, une Française sèche et nerveuse, à qui on ne connaît pas d'homme, mais qui, dans les groupes de Marseille, a sans cesse été la confidente et la consolatrice des déçus et des désespérés.

Entre le Portugais qui ne cesse de plaisanter et l'Aragonais qui tente d'oublier ses rancœurs en s'affairant autour des fourneaux,

[18] les trois femmes se devinent également contentes de jouer en cette journée le rôle qu'elles avaient délibérément rejeté, celui de l'épouse au foyer. Elles servent une famille.

La plupart des présents se connaissent personnellement, de nom ou de réputation. Il y a les petits Français insoumis, Frédéric, le commis de magasin, des Italiens volubiles, deux Espagnols que Mario a pu « récupérer » alors qu'ils marchaient déjà dans la colonne qui montait au Fort Saint-Jean, un Péruvien aux cheveux d'un noir de jais, plus un contingent d'éléments aux nationalités indéfinissables, aux accents inclassables, parlant un français appris sur les chantiers peuplés de Catalans, de Génois ou de Polonais. La plupart sont sortis d'Espagne lors de la débâcle. Certains d'entre eux étaient encore dans un camp il y a quelques semaines.

Dès les premières paroles, le thème jaillit: les papiers, les cartes d'identité, les livrets, les passeports, les visas. Une sorte d'angoisse gouailleuse pour traiter de ces documents dont dépend le droit de vivre, de marcher, de respirer. Un seul possède un passeport en règle - «avec un vrai visa» s'extasieront ceux qui examinent la pièce avec respect - c'est le Péruvien.

— Mais qu'est-ce que tu fous ici, alors, si tu as des fafs en règle ? s'étonne Frédéric, un long et maigre corps, strictement vêtu de noir, surmonté d'une tête en lame de couteau aux brusques mouvements d'oiseau.

Le Péruvien s'excuse:

— L'ambiance des copains me plaît. Ça a commencé en Espagne et ça continue ici, malgré les... ennuis. Je partirai quand vraiment ce ne sera plus possible de tenir. Tu sais, à Lima, avec Benavidès, ce n'est pas marrant non plus.

Les autres essaient de comprendre, secouent la tête. C'est un cas désespéré d'entêtement.

Rinaldi, qui a un visage de chanteur d'opéra, avec une tignasse léonine, avoue qu'il porte dans son portefeuille des papiers qu'il ne pourrait en aucun cas présenter à la police. « Mais cela me donne une certaine assurance pour moi-même, pour continuer à circuler. » Personne ne rit.

Il y a aussi des passeports Nansen, un peu blanchis par le correcteur ou jaunis par un coup de fer trop chaud. Puis des cartes d'identité pour étrangers, toujours usées aux plis et dont les tampons à l'encre violette ont parfois des lettres imprécises.

[19]

— De toute façon, dit l'un des Espagnols, à moins d'avoir des papiers signés par le ministre le matin même, tu n'as plus que le choix entre la Légion, pour aller défendre la démocratie en Indochine, ou le camp, pour savourer cette même démocratie en territoire français. Tu sors du camp après dix combines patiemment échafaudées, à l'occasion d'une corvée, ou parce qu'un camarade ou un parent a pu te faire monter en douce dans une bagnole, et deux jours après tu te retrouves dans un autre camp parce que tu as mis le nez dehors. Nous sommes des criminels parce que nous avons tenu trois ans contre Franco. On verra combien de temps ils tiendront eux, contre Hitler, quand le dingue à croix gammée décidera de se mettre en route.

— Pourtant, hasarde Rinaldi, j'aurais un tel plaisir à piloter un zinc pour aller placer quelques bombes sur la gueule de mes bons compatriotes fascistes.

— Engage-toi alors, si tu crois que tes envies de revanche pourraient se soulager à la légion !

C'est un des petits « déserts » qui a réagi.

L'Italien secoue sa grosse tête:

— Non. Tu ne comprends pas. Je n'ai pas d'illusion sur les sentiments qui animent le gouvernement français. La preuve, c'est que tu me vois ici. Mais un coup porté à Mussolini me paraît utile, quel que soit celui qui le porte.

— En attendant, pour remettre les choses à leur place, ce sont les antifascistes comme nous, et connus comme tels, qui sommes poursuivis, mis en prison ou expulsés. S'il fallait une preuve de plus pour en être sûr, la chasse aux militants qui n'ont jamais cessé le combat montre que cette guerre n'est pas la nôtre. C'est comme ça, même si tu cherches à régler un compte personnel ou si tu ne vois pas comment agir en ce moment. Il y a des périodes où l'on ne peut rien, sauf ne pas perdre la tête.

Après cette mise en garde de Mario, les discussions bifurquent. Un petit groupe d'Espagnols, déjà las des querelles de l'émigration, a repassé la frontière. Ils préfèrent risquer le paquet en territoire ibérique plutôt que de s'enliser dans le marécage des groupes, fractions et clans. Des jeunes Français sont aussi passés en Espagne, et ils se sont fait prendre. Le plus étonnant pour eux, au camp où ils ont été internés, a été de se faire engueuler par des républicains espagnols, et même des CNTistes, parce qu'ils fuyaient le combat contre Hitler.

[20]

Rinaldi voudrait dire quelque chose, reprendre son argumentation, mais les plats arrivent. La joie explose. Les poulets ont été dressés sur un grand couvercle de lessiveuse que portent deux des cuisinières. « *Come una santa lo portano* », dit un des Ritals.

Pas assez d'assiettes, ni de couverts, mais les doigts s'affairent et des carrés de carton sont prestement découpés. La sainte bouffe reconstitue la communauté des idéalistes déchirés. Confusément, ils sentent que c'est là leur dernier rassemblement, avant l'éclatement, avant le voyage dans les ténèbres. Du moins, une fois encore, ils se seront sentis fraternels.

— Baissez d'un ton, on vous entend de la route, avertit le Portugais qui vient d'aller faire un tour au dehors.

— D'ailleurs, annonce Frédéric tout en se poussant une frite trop longue dans la bouche, j'ai une proposition à vous faire qui demande un minimum d'attention et de discrétion.

La mastication reprend, mais les voix se taisent.

— Voilà, reprend le calicot. Quand on a retraversé la frontière, en mars, avec un groupe de la compagnie de la Côte, on a planqué un certain nombre de flingues et de fusils mitrailleurs, et pas mal de cartouches. Je peux retrouver l'endroit. Si le coin n'est pas trop pourri de flics et si un paquet de copains demeure définitivement bloqué à Marseille, on pourrait envisager la possibilité de monter un maquis.

Un silence, sauf quelques borborygmes, des verres qui s'entrechoquent, un claquement de langue. Tentante, la perspective. Mais dans quelles conditions, sur la base de quels éléments l'opération pourrait-elle dépasser l'évocation? Les questions viennent, l'une après l'autre. La zone frontière doit être quadrillée par les mobiles et les gendarmes. L'hiver est là et ce sera en montagne. Des armes, parfait! Mais la bouffe? En dépouillant tous les présents, on ne réunirait pas dix mille francs.

— Tout doux, tout doux, se défend Frédéric. Je ne monte pas un spectacle. Je vous dis seulement que je sais où sont les armes; deuxio, que ceux qui ne pourront pas filer seront peut-être contents de s'en rapprocher. Demain, j'irai voir si le matériel est toujours là et comment se présente la zone en ce moment, question surveillance, approche, flotte et ravitaillement. Pas d'objection?

Pas d'objection. C'est le camembert poussé par les derniers morceaux de pain qui retient l'attention la plus immédiate.

[21]

Des petits groupes se forment, des isolés circulent. C'est le moment où se transmettent les tuyaux, les adresses de confiance, parfois des listes où figurent des indications personnelles: Galvez, à San José de Costa Rica. (Ne pas lui parler de son ancienne compagne demeurée à Toulouse ...)

— Il reste quelque chose de l'organisation à Paris? demande un Polonais. Dufour est encore là?

— Dufour n'est plus là. Ni ailleurs...

— Les gars, si vous voulez éviter le couvre-feu et rejoindre vos crèches avant que la nuit tombe, il faut prendre la route. On chanterait bien l'Internationale, mais elle n'est pas faite pour être murmurée. Alors: merde à tous.

L'homme est au comptoir. Il ressemble à un employé de banque et boit proprement son pastis. Mario l'a déjà vu. Dans le quartier? Ici même peut-être, comme client?

Le voilà qui se retourne, le verre à la main, et qui s'approche de Mario, lequel avale son dernier touillis de pâtes. Un flic peut-être, mais un flic seul n'est pas là pour une arrestation. La bouchée passe.

— Monsieur Mario, je vous connais depuis longtemps et je sais que je puis vous parler en toute confiance...

— Euh!

— Je ne suis pas policier. Du moins, pas du genre que vous craignez. Disons que les services auxquels je suis attaché ne sont pas français.

— Mmm...

— Donc je ne puis ni ne veux vous nuire. Il me serait même possible de vous aider. Vous n'êtes pas sans vous douter que vous êtes surveillé par la police française et que le jour ne tardera pas où vous serez prié d'accompagner des inspecteurs à la Préfecture. Vous n'en sortirez plus, sinon pour aller en prison, ou dans un camp.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : j'ai, que vous le croyiez ou non, beaucoup de sympathie pour vous. Cela, sur un plan strictement personnel. Mais il s'y ajoute le fait que le régime contre lequel vous avez toujours lutté doit, dans la logique des événements prévisibles, devenir

[22] l'ennemi ouvert, déclaré du pays pour lequel je travaille. C'est clair ?

— Si je comprends bien, vous appartenez aux services anglais ?

— Admettons. J'ajouterai que j'ai, disons, des relations cordiales, non pas avec la police française mais avec des policiers français. Je peux vous dire, sans m'avancer, que je me trouve en position de pouvoir vous garantir contre une arrestation, du moins dans les circonstances présentes. Pas plus que vous, je ne sais de quoi demain sera fait...

— En échange de quoi cette... protection ?

— Rien qui puisse vous gêner, ni gêner vos activités. Vous recevez certaines lettres d'Italie. Je vous demande seulement de les lire après vous, devant vous, rien d'autre.

— Je ne reçois pas de lettres d'Italie.

— Allons, Monsieur Mario. Elles ne vous parviennent pas par la poste, ni directement, car dans ce cas, pour vous parler franchement, je n'aurais pas besoin de votre accord. Je ne vous demande pas comment, ni par quels intermédiaires vous les recevez. Ce qui m'intéresse, ce sont les nouvelles d'Italie qu'elles contiennent. Et je puis vous garantir que ces informations ne serviront pas à défendre le régime mussolinien, bien au contraire.

— Je ne reçois pas de lettres d'Italie.

— Dommage, Monsieur Mario. Vous êtes, malgré les apparences, déjà en cellule. Je suis le seul à vous proposer, pour des raisons qui ne sont pas les vôtres mais qui ne vont nullement à l'encontre de votre intérêt ni de votre cause, de vous laisser une porte entrouverte. C'est votre droit de refuser. Je vous dirai même que je vous comprends. Mais vous jouez perdant alors que c'est inutile.

L'homme est retourné au comptoir, pousse sa monnaie vers Antonio, le maximaliste, sort après un dernier salut. Mario rote. La dernière

bouchée n'était pas tout à fait passée. Puis jaillit une longue litanie de jurons romagnols, tellement longue qu'il finit par en rire.

A l'aube, dans le quartier des savonneries où serpentent les files d'Indochinois et de Nord-Africains, silhouettes recroquevillées pour offrir le moins de surface possible au froid, grelottant sous la mince

[23] toile bleue délavée, le petit casse-croûte enveloppé dans du papier sous le bras, Parrain attend de voir passer deux membres de l'ancienne «Jeunesse» qui continuent à travailler dans les équipes du matin bien qu'ils aient dû rejoindre leurs corps depuis trois jours. Ils attendent la paie pour filer, logent chez un contremaître qui est sympathisant et les préviendrait au cas où des renseignements sur leur compte seraient demandés à la fabrique.

Il règne une puanteur froide qu'exhalent les longs murs de briques dans lesquels s'ouvrent des sortes de dégueuloirs ronds. De la brume rôde et les bouches d'égoût soufflent des vapeurs. Tout est crasse triste.

Ils arrivent à petits pas rapides, les mains dans les poches, le mégot aux lèvres, les yeux fureteurs.

— Pas encore parti ? demande Marcel, le plus jeune.

— Pas encore. Cette semaine peut-être.

— Alors, nous ferons peut-être le voyage ensemble... Encore que nous, on viserait plutôt la planque du côté du Sud-Ouest, dans une ferme. Pour l'instant - je suppose que tu es venu aux nouvelles - ça tombe comme des mouches. Chaumont est mort à la Santé, d'un phlegmon à la gorge mal soigné. Il était costaud comme pas un. Sans doute le meilleur militant des terrassiers parisiens. C'est d'autant plus bête qu'il ne lui restait que deux mois à tirer. Guillot s'est fait alpagner. Son taulier l'a donné. Saca est tombé, l'idiot, sur un mobile de Lyon qui le connaissait. Il est bon pour cinq ans. Les quatre Allemands d'Endoume ont été raflés, sans doute parce qu'ils ne savaient plus où aller crécher. Voilà. Si, une chose encore: Fernand possède dix cartes d'identité, nickel. Tâche de le voir à son bureau. Tu as une chance de les obtenir si tu es capable de le convaincre que tu suis les règles sacrées du trotskysme pour le passage à la clandestinité. Un vrai bidon qui n'a eu pour résultat que de le laisser orphelin pour toute la région. On te laisse, c'est pas le moment de passer la grille en retard.

— Non, les copains allemands n'ont pas été raflés tous les quatre. Avant-hier soir, ils ont discuté longuement et ont finalement décidé de se livrer. Ils ne voyaient plus d'issue. Le grand Hans a parlé de faire un coup, dans un bureau de poste. Les autres n'ont pas voulu

[24] parce que ça l'aurait foutu mal pour l'opinion. Tu vois d'ici les titres: Des Chleuhs anarchistes ! Au matin, ils ont trouvé Hans pendu. Ils sont

en route pour Rieucros, avec les menottes. On les a vus à la gare. Putain de vie, conclut Mario. Ils en ont bavé avec les nazis, se sont fait entuber par les nicos, et nous n'avons pas été foutus de les sauver ou d'être assez près d'eux pour les faire tenir.

Ils sont à l'école, Parrain, Mario et trois jeunes insoumis, dans la cuisine de la directrice.

— Tu aurais pu me les amener, dit Huguette.

— Non. Tu en as quatre déjà, et trop voyants. Plus, ce serait brûler le coin.

Huguette est solidement charpentée. La cinquantaine, de robustes appétits encore, mais tempérés par une sorte de tendresse maternelle pour les jeunes.

— Ils t'aident au moins ? La vaisselle ?

Elle rit.

— C'est pas un boulot d'homme, renâcle un des jeunes, qui doit peser quarante kilos et dont la tête n'arrive pas aux épaules de l'hôtesse.

La bourse aux nouvelles reprend: « André est à Bruxelles. Beppe est arrivé à Cuba. Le Centre d'aide aux réfugiés espagnols élimine des listes d'embarquement tous les militants du mouvement. Barrientos est monté de Bordeaux à Paris, après avoir protesté par lettre. Il a descendu le responsable coco, puis s'est mis une balle dans la tête. Ça ne servira de toute façon à rien, mais ça montre que nous ne sommes pas bons pour le knout. »

— On en est là. Aux gestes plutôt qu'à l'action. - C'est un des petits « déserts » qui râle.

— Dis pas de bêtises. Ce geste-là entretiendra la mémoire. Pour le reste, liste ou pas liste, il y a assez de CNTistes dans l'équipage pour que des embarquements extra soient possibles.

Pour la première fois, Mario semble hésitant. Ce ne sont pas les coups durs qui l'ont ébranlé, du moins pas ceux qui s'additionnent depuis des semaines. Mais ce matin un billet est venu tuer l'espoir tenace: le Duce n'ira pas à Riccione. C'est un rendez-vous annulé qui a permis à l'informateur d'être affirmatif.

Cela ne change rien à ce qui se passe ici, cela n'épaissit ni ne clarifie la mélasse dans laquelle chacun se débat. Cela fait seulement une blessure de plus qui mettra du temps à se refermer.

[25]

— Je pars demain, dit Parrain. Avant, j'irai soutirer les cartes au trotskard et je te les passerai.

— Tu en conserveras une ?

— Non. Suisse jusqu'en Belgique. A Anvers j'irai voir mon consul, s'il en reste un. C'est une vague connaissance. Radical, franc-mac. Possible qu'il soit compréhensif. De toute façon, le Chili sera neutre, jusqu'à la victoire.

— Si tu as besoin d'un artiste en lettres, va voir Scipione de ma part. Il est dans le fric-frac, perdu pour nous, mais il ne refusera pas un service. Tu peux le toucher par Martin.

— Tu n'attends pas le retour de Frédéric ? demande un des jeunes.

— Frédéric est rentré. La ferraille est toujours là. On l'utilisera peut-être un jour, mais pour l'instant il y a un peloton de mobiles à proximité du lot. Et ils ne sont pas près de s'en aller puisqu'on leur construit des baraquements en demi-dur.

[26]

CHAPITRE 2

En route, octobre 1939

Le train est bondé. Les couloirs sont encombrés de gens et de valises. Parrain trouve une encoignure et s'installe, les coudes sur la barre d'appui, le front contre la vitre. La mallette plate de carton ne prend guère de place sur le rebord de la rampe de chauffage. Ainsi, on peut dormir, rêvasser, discuter avec soi-même. Avec le brusque tonnerre d'un train qui vient en sens inverse, le tangage tapageur des croisements, les arrêts de lumière, puis le rythme d'évasion des kilomètres. Le voyage hors-temps, le dos tourné aux autres voyageurs qui passent et repassent, frôlent ou bousculent, parlent ou ronflent dans les compartiments voisins, avec de soudaines bouffées de bruit quand glisse une porte.

Cette montée vers le Nord, est-ce une fuite ? En tout cas une façon de se désengluier d'une situation où la mobilité individuelle devient impossible, où l'on sent que les machines de répression fonctionnent à plein et que leurs coups aveugles finiront par toucher et briser. De la peur alors ? Sans doute, puisqu'il n'y a plus de possibilité de calculer le danger, donc de prendre une décision. De la fatigue ? Non. Au physique, ça va. Toujours capable de faire deux repas de suite ou de rester quarante-huit heures sans manger et sans dormir. Le moral n'est pas atteint non plus. Il y aurait même un amer orgueil de la lucidité désespérée, dans un monde qui court à l'abîme en chantant d'absurdes refrains. Minoritaires au troisième ou quatrième degré, se refusant même à être dupes de leur propre mouvement, cherchant désespérément comme une goulée d'air pur,

[27] la chaleur de la vie quotidienne entre copains, et la clairvoyance. Solidaire, mais pas dans le mensonge ou la duperie. Pas facile. Trop exigeant. Et parfois tu ne peux même pas être aussi régulier, aussi simple que tu l'exiges ou l'attends des autres.

Dormir. Les jambes sont chaudes de fatigue maintenant. Le groupe de mobilisés monté à Valence et qui chahutait à l'autre bout du wagon s'est calmé, alourdi par le gros rouge.

Deutschland erwache. Proletariat réveille-toi. C'est le nationalisme qui est réveillé. Pas de classe ouvrière. Ça ne durera pas toujours, mais en attendant ? Suivre, du dedans, la montée des catastrophes, ou l'observer du dehors ? Ne feins pas l'indécision, Parrain, tu as choisi déjà. Tu te

tires. Ou du moins tu vas essayer de te tirer. Ta proposition à Mario n'était-elle pas un peu trucarde ? S'il était venu, tu te sentirais sans doute moins déserteur. Mais lui est resté, dans la mouscaille, et sachant qu'il ne tarderait pas à tomber.

La discussion avec Fernand s'est déroulée comme d'habitude, à la limite du cynisme verbal, de l'agressivité polémique, de la sympathie personnelle.

— Tu n'as pas conservé un exemplaire de la brochure *Hitler est le Wrangel de l'Europe*, trouduc ? Vous avez bonne mine avec vos comparaisons historiques à la noix, quand Hitler et Staline s'embrassent le lendemain même, vous trotskards, toujours marmonnant vos incantations bolchéviques, toujours cherchant dans le passé de quoi ne pas voir le présent.

— Nous du moins, nous cherchons à comprendre, nous cherchons le fil conducteur des événements. Chercher, c'est se tromper et recommencer. Ne fais pas le mariolle, après toutes les conneries que vous avez faites en Espagne. Courageux, oui, mais connards ! Des anars ministres ! Si encore vous aviez pris l'Intérieur et les Finances, les Affaires Etrangères et la Guerre... Mais ils vous ont refile la Santé et la Justice, autant dire le plumeau et la serpillière. Avoue qu'un peu d'analyse marxiste et un rien d'expérience politique vous auraient fait du bien.

— Te fatigue pas. Tu sais que je n'ai jamais marché dans la combine de la collaboration. Tu sais aussi que ce qui a été réalisé n'a pas été le travail des ministères, mais celui des syndiqués dans les usines, des paysans dans les communautés, de tous dans les milices. Si une leçon peut être tirée de l'expérience, elle ne va pas dans le sens de la création d'un parti d'avant-garde, mais d'une

[28] méfiance plus nette si possible envers toute élite désignée par elle-même.

— Vite dit, vite escamoté le problème. Le fait est là: vous étiez le mouvement révolutionnaire, et vous avez perdu la guerre, et vous avez perdu la révolution.

Parrain allait répondre, mais il sentit, autant que son interlocuteur, que cette discussion n'était plus qu'une répétition mécanique d'arguments ou d'affirmations. Deux roquets aboyant.

— On en reparlera. Au fait, tu ferais bien de te débarrasser de tes cartes d'identité avant qu'elles ne moisissent, en attendant la reconstruction de ton grand parti sans tache, et sans tâches. Je suppose que les glorieux chefs se sont taillés ?

— Pierre est à l'abri, avec deux ou trois militants trop marqués. Pour le reste, les copains ont rejoint leurs corps et restent en liaison... Enfin, autant que faire se peut. Il faut que nous soyons là quand ça commencera à bouger.

— Et toi?

— Oh... moi, j'ai un souffle au cœur et une réforme blindée.

— Veinard! Avec ça, si tu vas en taule, ce qui est dans la logique des choses, tu peux espérer l'infirmerie. Alors, ces cartes ?

— Tu... Vous en aurez cinq. Le reste est une réserve pour le parti. Rigole pas. Même si ce parti est aujourd'hui un fantôme, les événements se chargeront de lui donner chair et nerfs.

— Ouais... Pour l'instant, nous sommes deux pauvres cloches. Ça va pas être du nougat.

Ils se serrèrent la main et se quittèrent vite, pour éviter l'attendrissement. Non sans échanger une ultime vacherie:

— Compte pas trop sur l'interprétation des textes de Trotsky pour remonter une cellule.

— Ni toi sur Bakounine pour trouver un bateau.

Bientôt ce serait Paris. Pas question de s'y arrêter. D'une gare à l'autre. Faire la tournée des adresses sûres, pour se bourrer de problèmes auxquels il ne pouvait de toute manière offrir la moindre solution ? Retrouver, en plus veule, ce qu'il avait connu dans la Ruhr, en 1933, quand les bottes des S.A. et des Casques d'Acier résonnaient dans le grand vide des mouvements ouvriers, avec quelques rares enragés cherchant à sauver une machine à écrire,

[29] une rame de papier, un pistolet ? Revoir quelques amies qui pleureraient entre deux trains ?

Dormir. Récupérer au maximum pour être en forme, ne pas attirer l'attention. Un discours scandé par le jeu des traverses et des rails s'ébauche. Il serait bon de pouvoir s'adresser à un vaste auditoire, de lui lancer ces phrases qui touchent. Une sorte d'ivresse se dégage des mots rêvés et du galop du train, avec de brèves lueurs qui percent les paupières.

Un long freinage. Arrêt. L'aube brouille les dernières lumières. Les valises sont arrachées des filets. Les mobilisés toussent et crachent leurs brins de tabac, leur bile et leurs remontées de vinasse. Une longue glissade et voilà les quais de la gare.

Deux gendarmes près de la sortie. Pas de filtrage apparent. Allons, cigarette, sourire et allure dégagée. Pas de taxi, trop cher. Métro jusqu'à la gare du Nord. Deux heures d'attente. Les trains s'arrêtent à la frontière

belge, mais il y a un transbordement. Donc un contrôle. De l'imagination: Une affaire d'héritage à régler à Bruxelles. La même qu'à Marseille. Ne pas trop fumer pour éviter l'énervement.

Peu de monde dans le train. Un sentiment de solitude. A Feignies, c'est le terminus et le barrage de police.

- C'est tout ce que vous avez comme papiers ? Pas de passeport ? D'accord, la carte suffit, mais ce n'est pas un temps pour se promener... Oh ! et puis, allez-y si vous y tenez à votre embrouille de famille. Vous serez bien le dernier.

Le vieux wagon belge, à banquettes de bois verni, aux odeurs de poussière humide et de sueurs refroidies, quel délice ! Le grand steeple a commencé. Et la Belgique n'est pas encore en guerre.

[30]

CHAPITRE 3

Bruxelles, octobre 1939

Martin n'a pas changé. Un peu plus épais sans doute. Le même regard vague et doux, la même tignasse noire taillée à l'artiste. Et toujours évoluant entre des murs de livres. Une librairie labyrinthe.

— Méfie-toi de ma boutique. C'est ici que tout le monde rapplique, sauf les clients. Il y a en face, à la brasserie, deux inspecteurs qui ne perdent pas de vue la porte d'entrée. Ils doivent avoir l'estomac détraqué par les cafés-filtres... Ici, c'est la peur qui fait agir les autorités. Elles espèrent échapper à la guerre en se faisant aussi incolores que possible pour éviter tout prétexte à intervention. C'est pourquoi on rafle les suspects. Ils donnent ainsi la preuve qu'ils ont le pays bien en main. Deux camps sont déjà ouverts. Ils ne livrent pas encore les Allemands à Hitler et ils ne sont plus en mesure, comme autrefois, de refouler les étrangers vers la frontière française ou hollandaise. Pas d'illusion pourtant: La moindre pression de Berlin suffira pour qu'ils remettent les réfugiés entre les mains de la police allemande. Ils ne veulent pas d'histoires. Pour l'heure, leur conseil est simple: si vous êtes sans documents, rendez-vous à la police belge, adressez-vous à n'importe quel commissariat et vous serez interné, ce qui est une garantie.

— Les planques?

— Pas facile. Il y a trop de monde. Du monde qui se fait repérer. Il n'est pas donné à beaucoup de se faire passer pour Belge. Les copains du Bâtiment ont arrangé un refuge près de Namur, pour quelques dizaines d'Italiens et d'Espagnols, dans un chantier avec

[31] baraquements. A Bruxelles, il faut tenir compte de la vigilance des agents de série qui connaissent un par un les habitants de leur secteur. Seules les maisons à locataire unique sont bonnes; et celles qui sont occupées par des amis sûrs sont rares. Ernest a un étage plein. Quelques gars du Livre logent des sans-fafs dans des maisons un peu éloignées. Ce qui est plus noir, c'est qu'on ne voit pas de solution à longue échéance. Les papiers deviennent difficiles à trouver. L'argent fond et ne se

renouvelle plus. Pas besoin de te faire un dessin. Il y a quelques coups en préparation, mais feutrés.

Pas question de s'enkyster. Pourtant, la ville continue de vivre sans angoisse apparente. Les brasseries nettes, avec une fine sciure de bois répandue sur le sol, débitent des bières de toutes teintes à des consommateurs taciturnes et peu pressés. La rue Sainte-Catherine aligne ses dizaines d'étals de viandes rouges, des vendeurs assortis criant commandes et prix, balançant les rôtis et les tranches de bœuf par dessus la tête des clients. Les charcuteries débordent de hures et de pâtés, de chapelets de saucisses et de cervelas luisants. Les magasins de tabac sont toujours imprégnés des riches odeurs de Sumatra, de Havane, de Ténériffe.

Et ces ouvriers à face dure, d'allure britannique avec leur trenchcoat délavé et leur casquette plate, pâles de peau mais vifs et musclés, ne paraissent pas inquiets. Non plus que les marchandes à panier enveloppées dans leurs grands châles de laine, leurs larges jupes sombres qui font ressortir les blancs tabliers et qui, aux carrefours, vendent des noix par douzaines ou, face aux estaminets, des escargots de mer.

Tout semble tranquille. Même les copains belges n'ont pas l'air de vouloir bouger. De toute la tribu, pourtant bien disparate, qui compte des syndicalistes et des individualistes, des ouvriers, des artisans et quelques rares professionnels, il n'y a que Danton, un employé de banque, qui songe à faire la malle. Même Jean, l'ébéno, que Parrain va voir en premier lieu, est décidé à rester, lui qui a toujours manifesté un net esprit d'aventure.

Dans son pavillon à étage, situé en retrait d'une large chaussée qui mène vers le Nord, il est occupé à murer soigneusement une cache d'armes, après avoir graissé chaque cartouche, huilé chaque mécanisme. Ce sont quelques fusils et quelques pistolets ramenés de la zone frontrière, là où fonctionnaient les groupes de mineurs de langue allemande et qui, maintenant, ne peuvent espérer conser-

[32] ver ce matériel à l'abri des perquisitions.

— Nous ne pourrons rester en dehors du conflit. Spaak se fait des illusions et le roi davantage. L'Europe sera hitlérienne, au moins pour un bon bout de temps. Il faut prévoir.

Il dit cela très calmement, avec son accent rocailleux de flamand. Jean est un des meilleurs ouvriers dans sa spécialité; il taille des Vierges dans le bois, crée et figole des meubles de lignes sobres et qui, par leur solidité, paraissent voués à l'éternité. Il pense comme il travaille, consciencieusement. Il organise ou se bat de même. Bon tireur. Il attend les catastrophes sur place.

Non, il n'a pas de points d'appui sûrs à Anvers, pas au port du moins.

— Si c'était pour passer en Hollande, ce serait facile. Pour les navires, c'est un autre monde. Vois les responsables des Transports, mais par pure routine. Ils se barricaderont derrière les règlements syndicaux ou les lois. Même Edo Fimmen n'est pas parvenu à les faire bouger.

L'équipe se forme de façon quasi spontanée, par cooptations. Il y a Albert, bourlingueur déjà rassis qui, au sortir d'Espagne, n'a fait qu'un bond sur Bruxelles. Il a trouvé un passeport et un visa, puis un billet de navigation, pour sa compagne et sa fille. C'était son souci essentiel. Il peut maintenant penser à lui. Puis Bob la Boulange, que l'on soupçonne d'avoir emporté les économies de son patron à Montreuil, mais qui ne répond que par un vague sourire aux questions directes. Ce qu'il montre le plus souvent, c'est une coupure de *L'En-Dehors*, où il est question, en dix lignes, d'une colonie « libre » au Paraguay. C'est là qu'il veut aller. Comment ? C'est un détail à régler. Et encore Willy, un mineur de la Ruhr, qui parle un français tel que nul ne le comprend. L'avantage est de ne pas être pris pour un Allemand.

Avec Danton, le seul légal qui peut servir d'élément de contact avec les Belges officiels - malgré sa face de boxeur et ses cheveux roux qui le rendent plus suspect que quiconque - et Parrain, le groupe est complet. Dans son sillage, il y a quelques bons copains qui suivront éventuellement, mais qui ne peuvent être chargés d'aucun travail exigeant un minimum de présentation et de conversation. Comme Jurksa le Lithuanien, Bianchi, deux ou trois Espagnols encore, las de suivre les filières organisationnelles.

[33]

Ils ont discuté rapidement autour d'un « moules et frites », dans une cave gargote de la Grand'Place, puis se sont réparti le travail. Albert cherchera des fonds. A part quelques mandats envoyés par des camarades de France, surtout des femmes, les rentrées prévisibles sont nulles. Les Italiens de New York n'arrivent plus à cracher suffisamment pour répondre à des besoins immédiats et multipliés. Les gars emprisonnés ou dans les camps ont priorité. Les divers comités espagnols ne peuvent s'occuper que d'eux-mêmes. Il faudra donc, si le temps passe, trouver des ressources exceptionnelles. Albert sait un bijoutier qui trimballe sa marchandise en fin de semaine. Si l'affaire marche, deux polisseurs en diamant, serviables, évalueront le lot et le liquideront. Danton fera le tour des syndicats pour voir si une aide est possible, du côté marins et dockers, question embarquement et papiers.

Bob et Willy inspecteront le port et les environs, chercheront le contact et les combines. Parrain s'occupera des passeports.

Chaque jour, à heures fixes, le magasin d'Ernest l'antiquaire servira de relais, sans que jamais il y ait plus d'un présent à la fois. Le mieux serait de trouver un embarquement en groupe, mais si l'occasion se présente individuellement, il ne faudra pas la perdre.

Voilà la Maison du Peuple, haute bâtisse qui domine et marque le quartier de la Chapelle. Au rez-de-chaussée, c'est un immense café où des tablées d'ouvriers et d'employés avalent bières et charcuteries. Des garçons égrènent un interminable chapelet de commandes, en marchant vers le comptoir long de dix mètres où verres et assiettes garnies sont déjà alignés.

Aux étages, ce sont les syndicats, les fédérations, les mutuelles, le parti, les Jeunesses, l'imposant appareil socialiste belge. En face, une autre forteresse alliée, celle des coopératives.

Dans le bureau de la Fédération du Bâtiment, Jourdan tape du poing dans sa main ouverte. C'est le type même du responsable syndical belge, grand, haut en couleurs, bon vivant et bon type. Totalement impuissant devant ce chat de gouttière qui lui parle, en allemand, de solidarité internationale.

— Le Fonds Matteoti t'a aidé trois mois, c'est tout ce que les statuts permettent. Il n'y a plus un sou en caisse. Même si je te file ma carte d'identité - et ce serait la quatrième perte que je devrais aller déclarer - tu ne pourrais pas tenir. Je t'assure, le mieux est de te livrer. La Centrale peut intervenir pour protéger les droits

[34] des réfugiés dans les camps, elle ne peut rien pour les centaines d'individus qui traînent sans papiers et sans argent.

L'Allemand est là, immobile, tendu. Ses frusques fripées avouent des sommeils à la belle étoile, des pluies mal séchées près des poêles de salles d'attente. Il est maigre. Il a les yeux brillants du fiévreux.

— Je me suis battu toute ma vie. C'est pour ne pas accepter un régime de police que je me suis exilé, et tu me dis que je dois me livrer à la police ? Vous êtes une grande Centrale, vous avez des ministres. Je suis seul et persécuté. Où est la solidarité ?

Jourdan hausse les épaules. Tout ce que dit cet homme est vrai, et pourtant le cas est insoluble.

Danton est assis dans un coin et suit la scène. « 600.000 adhérents, et pas foutus de sauver un gars correct ». Quand l'Allemand est parti, dans un dernier jet d'imprécations, Jourdan se tourne vers lui:

— Tu me prends pour un salaud hein ! Je te jure que j'y puis rien. J'ai caché des gars, j'ai distribué mes papiers d'identité, j'ai donné de l'argent...

— Tout ça, c'est toi. Mais l'organisation que tu représentes ne vaut pas un clou.

— Peut-être. On n'était pas préparé pour ça.

Danton n'insiste pas. Autant extraire de Jourdan ce qui est immédiatement utile:

— Tu connais les gars du transport, à Anvers ?

— Vois Van Damme. Il a souvent assisté à des congrès internationaux. Il connaît sans doute vos copains du Havre et de Dunkerque. Mais tu sais, en ce moment, il doit être prudent. Les rapports entre armateurs, syndicats et administration du port sont réglés minutieusement. Difficile de tricher, et douteux que Van Damme veuille tricher.

— Compris, Jourdan. Il faudra que nous nous prenions par la main. Mais je verrai Van Damme.

En remontant vers le centre, Danton dépasse l'Allemand qui marche penché, avec des frissons — fièvre ou indignation — qui le secouent. Un instant, il a l'envie de le prendre par l'épaule, mais il se ressaisit. Il ne peut rien lui offrir, lui non plus, et son geste serait pure hypocrisie. Lui donner un peu d'argent ? Il lui reste deux mille francs, de quoi tenir une semaine, en comptant les voyages à Anvers. Il marche plus vite, avec un soupir de dégoût, en pensant qu'il se comporte comme Jourdan.

[35]

Cela ne pouvait manquer : Parrain est tombé sur Pierre, dans un petit café tenu par un ancien communiste d'opposition. D'emblée, le personnage a joué le grand jeu:

— Nos liaisons avec la gauche socialiste belge nous permettront d'obtenir des passeports en règle. Evidemment, le Parti sera servi le premier. Mais nous vous considérons comme des révolutionnaires, malgré nos divergences, et vous bénéficierez aussi des documents.

— Les as-tu, ces passeports?

— Non, mais je suis en relation avec le secrétaire de Spaak. Cela ne saurait tarder.

— Ecoute, Pierre, ce n'est pas le moment de faire des phrases. Nous serons tous partis que toi et les tiens serez encore en train de rédiger des thèses.

- Tu crois toujours au débrouillage individuel?
- Je ne crois qu'en ce que nous sommes capables de faire, ni plus ni moins. Peut-être rien, peut-être quelque chose.
- Je vois. Peux-tu me trouver un bon chauffeur de voiture ? Ce ne serait pas gratis.
- Ce que je peux, c'est t'en chercher un et te le présenter. Dis-toi bien cependant que Bruxelles ne se prête pas à une attaque à main armée. C'est trop policé, trop petit, avec tous les gens trop connus. Sans compter qu'un coup foiré signifierait une rafle générale, et la fin des quelques sympathies qui existent encore envers les réfugiés.
- On peut séparer les deux genres d'activités. La main gauche peut ignorer - du moins publiquement - ce que fait la main droite.
- Oui, bien sûr, mais vous êtes, et nous sommes, manchots.

Des passeports, Parrain finit par en trouver. Des vieux se dessaisissent du leur, des sympathisants refilent des documents périmés; un portier d'hôtel en possède une collection. Plus les livrets d'Épargne républicaine, le diplôme des vaincus. Au total, cela ne vaut pas lourd. Tous sont à laver, à prolonger, à ré-authentifier avec des cachets acceptables.

Scipione, dit « l'artiste », n'a pas bronché quand Parrain est venu le solliciter. Il a pourtant l'air inquiet, fatigué, usé.

— Ne me les laisse pas aujourd'hui. Je ne pourrai pas travailler, il fait trop sombre. Il me faut la lumière naturelle pour manier le pinceau. Ma vue est presque fichue. Non, ne crois pas que je te laisserai tomber ; c'est seulement une question d'éclairage. Reviens quand il y aura du soleil.

[36]

- Tu sais, nous n'avons pas de temps à perdre.
- Mieux vaut perdre un jour ou deux que de tomber pour une page suspecte... Vois-tu, vous faites bien de partir. Ici, je me sens prisonnier. Ne te mets jamais dans un pétrin. Les inspecteurs : je raque ; le concierge : je raque ; les fourgues m'exploitent. Je suis à bout et rien ne me sauvera.
- Tu as fait de bonnes affaires autrefois.
- Oh oui ! Jusqu'en 38. J'ai travaillé sans problèmes. Depuis, c'est le tunnel. Il me faudrait plus d'argent que les opérations n'en rapportent. Quand tout marche au fric, il faut du fric. J'en suis à vendre mon mobilier.

Ce que Scipione ne dit pas, et ne peut dire, c'est qu'il a été plus loin que l'arrosage des inspecteurs de police. Il livre un nom de temps à autre.

Il est le seul à le savoir. Il essaie de « donner » le moins possible, et autant que faire se peut des gars pas intéressants. Chaque jour qu'il gagne doit être payé d'une façon ou d'une autre. Les protections ne tiendront qu'à la mesure de ses ressources. Bientôt ce sera la fin. Les protecteurs seront alors les accusateurs. Avec excuses et regrets. Eux resteront dans le camp des honnêtes gens.

Au quatrième jour, Scipione a tiré les rideaux, rapproché la table de la fenêtre. Dès qu'il se met à l'œuvre, on voit qu'il mérite son surnom. La page est fixée par un jeu d'équerres. Il mélange les encres, trouve le ton exact, examine les lettres à la loupe, fait des essais, puis, précis, sans une hésitation, d'une main sûre, il trace les cercles, dessine les caractères.

Quand il a fini, il esquisse un semblant de sourire :

— Tiens, c'est fait. Pars. Partez. C'est sans doute ma dernière cotisation.

Albert a besoin de deux aides pour « son » bijoutier. La Lithu ne fait aucune difficulté, sauf qu'il dit qu'il se sent vieux.

— Si je dois faire le coup de poing, dis-toi que je peux plus en donner qu'un seul et que si je ne mets pas mon mec à carreau c'est moi qui déraille. Et aussi que, s'il faut courir plus de cent mètres, je m'effondre.

— Te tracasse pas La Lithu. C'est seulement pour faire le guet. Ton copain bulgare ?

— Je ne te le conseille pas. Hier, il m'a entraîné dans les grands magasins, où il fauche des bricoles. Tomber pour ça, c'est trop

[37] bête. L'inconscience, ça n'est acceptable qu'à partir d'un certain chiffre.

— Qui alors ?

— Le petit Catalan. Il est costaud, rapide, et il sait se taire.

— L'ennui, c'est qu'il n'est pas compris dans l'équipe. Si on s'élargit trop, on va finir par ressembler à une organisation de masse et on ne pourra plus rien faire. Essayons, il est peut-être raisonnable.

A Anvers, Bob et Willy circulent, discutent, boivent des demis, arpentent le port. Deux Espagnols CNTistes leur ont promis de leur signaler les bateaux qui cherchent à compléter leur équipage et ne sont pas pointilleux pour les papiers. Il y a quelques navires grecs qui recrutent: «Mais alors, pas d'embarquement individuel. De vrais pirates

pour qui la guerre va être une aubaine. Si l'occasion se présente, soyez au moins trois ou quatre, par prudence, sur le même rafiot. »

Bob vit dans son rêve de colonie paraguayenne. Il ne se fait pas assez de souci, se dit Willy, qui est seul à parler et à démarcher; encore que l'acolyte paie les consommations, les repas et le train, sans se plaindre ni des kilomètres de quais qu'ils parcourent ni des invraisemblables visites effectuées dans des quartiers impossibles, sur la foi de renseignements imprécis, pour rencontrer un ancien copain qui, « dans le temps », a fait du courtage maritime, ou l'employé d'une compagnie de frêt, ou un parent éloigné d'une copine bruxelloise, «qui expédie des marchandises en Colombie». Bob ne se lamente jamais, et ne dit mot. Il marche, écoute, paie.

Il est convaincu qu'il partira bientôt.

Il a raison. Près des bâtiments de la douane, un petit homme noir, plus très jeune, habillé d'un vieux pantalon et d'un chandail de laine qui lui descend presque jusqu'aux genoux, chaussé de gros brodequins qu'il porte sans chaussettes, les hèle.

— Vous cherchez l'embarquement. Je sais. Je peux. C'est trois mille francs chacun. Cinq postes. Trois soutiers, un aide-graisseur, un garçon de cabine.

Willy ne peut y croire.

- Quel bateau? Où?

— Un steamship grec. Si vous êtes d'accord, demain deux heures au consulat. Avec l'argent. Et les passeports. Et aussi les certificats de navigation.

[38]

— Tu rigoles ! L'argent, peut-être, on se débrouillera. Les passeports, oui. Les papiers de marin, zéro.

— Bon, on verra. Vous y serez?

— Plutôt! Comment tu sais?

— Il y a des jours que vous tournez. Moi aussi. Seulement moi, je suis marin. Mon nom est Giuseppe. Giuseppe Monti.

— Italien?

— Bien sûr. On aura le temps de parler plus tard, à bord.

Dans le train qui ramène vers Bruxelles, Willy ne peut s'arrêter de parler, de se questionner et d'interroger Bob sur le sérieux de l'affaire. Trop de questions encore à régler avant demain à midi. Bob, alourdi par les kilomètres parcourus et la bière, dort à moitié. « Tu t'excites, tu t'excites. Pourquoi ? »

Il leur a fallu régler tout très vite. Les papiers, l'argent. Pour le choix des partants un problème s'est posé. Albert ne veut pas filer avant d'avoir «sauté» son bijoutier. Danton, Parrain, Willy et Bob, c'est sûr. Qui sera le cinquième ? Si c'est Bianchi, il y aura un trou dans l'équipe d'Albert. La Lithu n'insiste pas pour partir ; il craint de ne pouvoir tenir le coup aux soutes ou aux chaudières. Il y a bien cet emploi de garçon de cabine, mais cela cache quoi ? Finalement, Bianchi est désigné. Albert risquera le coup avec La Lithu seulement...

Au moment des comptes, Bob a sorti un billet de dix mille, ce qui a mis de la joie dans l'air. Il reste encore à figoler les passeports. Danton est Luxembourgeois, Bob, Bianchi et Willy, Espagnols républicains et Parrain Italien.

Sa visite au consul n'a rien donné. Un bon type, sans doute, et qui se souvenait des copains cités comme références. L'ennui, c'est qu'il n'avait plus de passeports en blanc depuis des mois et qu'il n'espérait pas en recevoir avant longtemps... Pour autant qu'il reste consul à Anvers. La pagaille à Santiago, au ministère, la pagaille ici. Si cela pouvait aider Parrain, il lui ferait un certificat, sur papier à en-tête...

C'est Bruno, un typographe qui a la réputation de posséder le coup d'œil du parfait inspecteur, qui révise les papiers. Les documents espagnols lui paraissent acceptables. Il tique un peu pour la mention « marin » portée sur une page du passeport de Danton : « Pas de marins à Echternach, que je sache. » Le renouvellement du passeport de Parrain aussi lui paraît suspect. Mais basta! « En marchant vite. »

[39]

Ensemble ils ont bu quelques bières, repris très vite par leur manie du raisonnement. Malgré les divergences, ils utilisent le même langage, évitent les faux espoirs. Leurs ultimes conclusions sont sereines, tranquillement pessimistes:

Il n'y aura pas de manifeste des Seize, dit l'un.

Ni de nouveau Zimmerwald, complète un autre.

Ils ont voyagé dans des compartiments séparés. Bob et Willy ont pris le chemin du consulat, suivis à distance par les trois autres.

Il y a comme un attroupement devant la maison dont les multiples enseignes et plaques de cuivre signalent le siège des compagnies de navigation et de la représentation hellène. Willy s'avance seul et aussitôt Giuseppe se décolle du mur où il était appuyé.

— Voilà, dit Willy en lui tendant une enveloppe. Tu peux compter.

— Ça va. Où sont les autres?

Ils viennent et Giuseppe les jauge.

— Montons. Cap Nicolas est déjà là.

Les bureaux sont au deuxième étage. Avant d'arriver devant la porte du consulat, et dans la cohue des gens qui encombrent l'escalier, Giuseppe a le temps de distribuer les rôles: «Les deux grands, soutiers. Toi - c'est à Bianchi qu'il s'adresse - *mozo**. Toi, aux machines. »

Il y a deux personnages commodément assis dans des fauteuils. L'un, le consul sans doute, devant un bureau encombré d'annuaires, de dossiers et de piles de passeports. L'autre, Cap Nicolas à en juger par le hâle de son visage, termine un fond de verre. Une dizaine d'hommes se tiennent debout, la casquette ou le béret à la main.

Giuseppe prend l'initiative. Il parle italien.

— Voici les amis. Ils ont leurs papiers en règle.

Le consul tend la main et chaque nouvel arrivé lui remet ses documents. Il y jette un coup d'œil ennuyé et les passe au capitaine, qui les feuillette à son tour.

Quels sont les *paieros***?

Lui, lui et lui.

* Garçon de cabine. ** Soutiers.

[40]

Le consul intervient et demande à Bob, en espagnol:

— Tu es républicain'?

Bob, qui ne comprend mot, se borne à fixer le consul de ses yeux ronds. Parrain intervient et explique que Bob, bien que de nationalité espagnole, est né en France et qu'il y a toujours vécu. C'est ensuite le tour du Luxembourgeois.

— Où as-tu déjà travaillé?

— Sur le Rhin, comme marinier.

— Tu connais le travail de soutier?

— J'ai pelleté pendant trois ans, aux entrepôts et aux chaudières.

Cap Nicolas hausse les épaules:

— Graisseur.

Le consul décroche le téléphone et compose un numéro. Les présents suivent ses gestes comme s'ils attendaient la sortie du gros lot.

- Allo, le commissaire du port ?

Les cinq ont eu le même regard vers la porte restée ouverte et vers l'escalier.

- Voilà, Monsieur le commissaire. J'ai ici, pour compléter l'équipage du «Jupiter», quelques hommes qui, pour moi, sont parfaitement en règle, mais qui peuvent peut-être l'être moins pour vos services.

Danton et Willy sont déjà en retrait, prêts à bondir, à frapper, à filer hors de ce guêpier. Parrain, tout près du consul, entend distinctement la réponse:

— Pourvu qu'ils ne reviennent pas, je m'en fous !

Le consul repose tranquillement l'écouteur et hoche la tête en direction du capitaine.

— Un mot encore, euh... Giuseppe Monti. Il n'y a pas de photographie sur ta feuille?

Giuseppe s'approche:

— Non, pas de photographie, mais il y a mes empreintes.

Le consul sourit. Ça va.

C'est fini. Tout commence.

Cap Nicolas ne bouge pas. Il dit seulement:

— A trois heures, tous à bord. On part ce soir. Il faudra faire monter la pression.

Les passeports ne sont pas rendus, mais tous reçoivent un laissez-passer pour le « Jupiter ».

— Venez, dit Giuseppe. On va aller déjeuner à bord.

[41]

En marchant, Bianchi lui demande pourquoi le consul lui a posé cette question, à propos de sa feuille.

— C'est une feuille de route que m'a donnée le consul d'Italie pour rentrer au pays. Je t'expliquerai. Je ne sais pas très bien ce qu'il y a dessus ; je ne sais pas lire.

Il pleuvine. Les mouettes rasant les quais. Le bateau est amarré au bout d'un pier désert. Noir jusqu'à la ligne de flottaison, boursoufflé de peinture. Une mince colonne de fumée sort d'une des cheminées. Imposant quand même.

— Douze mille tonnes, dit encore Giuseppe. Vieille ferraille. Ce ne sera pas un voyage d'agrément.

A bord, il n'y a pas grand monde. Un graisseur argentin leur souhaite la bienvenue et les amène à la cuisine. Partout le fort halètement des machines se fait entendre.

Les cinq regardent, écoutent, cherchent à comprendre. Après avoir avalé des œufs sur le plat avec de grandes tranches de pain, ils descendent voir les machines, puis les chaudières où un *fogonero* à demi-nu pousse un feu et en allume un autre.

Sur le pont, ils se regardent. Ils sont en règle. Du coup, ils n'ont plus envie de redescendre à terre. Giuseppe les conduit à l'avant pour leur montrer leurs bat-flanc. Ils installent leurs ballots, leurs valises. Deux ou trois marins grecs sont couchés. Un vague grognement peut être pris pour un salut.

[42]

CHAPITRE 4

En mer, novembre 1939

C'est le navire qui dorénavant commande. Ses besoins rythment la vie de l'équipage, son souffle tremblé est surveillé par les mécaniciens et le commandant, attentifs à un ralentissement ou à une toux, alors que les hommes de pont, de machines et de feux en ont les membres continuellement vibrés. Une autre cadence, plus ample, se superpose à cette perpétuelle tremblote: celle du mouvement de plongée et de remontée et de large balancement.

Un navire société. Les officiers sont grecs, les hommes de pont sont grecs, comme sont grecs le radio, le cambusier, le cuisinier, les aides-mécaniciens. Pour le reste, c'est Babel. Giuseppe fait équipe avec un grand métis argentin, curieux mélange de Noir, d'Indien et d'Européen, et borgne de surcroît. Le *fogonero** de Parrain est un Colombien, Pablo, déjà âgé, l'air usé, secoué de tics. Danton sert de *palero* à un autre Colombien, Vicente, trapu et musclé, à la face énigmatique, plate et dure. Quant à Bob, il est tombé sur un chauffeur taciturne, une sorte de Balte qui semble user du travail comme d'un remède contre ses problèmes personnels ; il grommelle sans cesse, discute avec lui-même, rit ou grince au gré d'un soliloque incessant.

L'apprentissage est dur. Fort heureusement, le charbon est à proximité des foyers, de sorte que les soutiers n'ont pas trop de chemin à faire pour alimenter les chauffeurs. Ce qui est éreintant, c'est

* Chauffeur

[43] l'évacuation du mâchefer et des cendres. Le chauffeur dégage les scories brûlantes au ringard et les arrache du foyer pour les faire tomber au dehors où elles forment des tas rougeoyants. Le soutier les arrose d'eau, ce qui provoque une fumée âcre qui aveugle et asphyxie. Puis il les charge dans des baquets métalliques qu'il traîne jusqu'à une cheminée où pendent des crochets. Le second soutier, sur le pont, hale le baquet à la force des poignets, s'empare du récipient et, s'efforçant de mettre à profit les à-coups du navire, vise les orifices de la rambarde et bascule le lourd fût.

Une heure de cette gymnastique rend les hommes enragés. Les mains se coincent entre fûts et parois. Les doigts deviennent gourds et ne ressentent plus les écorchures. Les jurons d'en bas répondent aux éclats d'en haut. Dans cette cacophonie de chocs et de gueulements s'élève le bref hurlement du chauffeur : « Charbon », lui-même en train de se battre avec les grilles à nettoyer, le foyer à garnir, la pression qui baisse, l'officier de quart qui l'injurie.

L'Argentin qui était à bord quand ils ont embarqué met Willy au courant. Il s'agit de huiler en permanence les pistons qui dansent un éternel ballet. Rien de difficile. Il suffit de marcher sur les passerelles, de supporter la chaleur. Les coups durs ne se produisent qu'aux escales, quand il faut entreprendre le démontage et le décrassage des moteurs.

Le système des tours empêche les amis de se voir. Ils sont tous crevés, à l'exception de Bob, placide. Un mot d'encouragement en passant, une tape, un clin d'œil. Puis le sommeil secoué comme s'ils dormaient sur des trémies, avec de grands coups sourds sur les parois de l'avant.

La bouffe n'est pas mauvaise. Des œufs et du lard le matin, des plats de féculents et de morceaux de viande, du pain en abondance à midi et le soir.

Les rapports s'amorcent. Au premier repas, Giuseppe est allé chercher les plats pour lui et son chauffeur, le grand « Indien ». Au second repas, il s'est assis à la longue table de bois et a attendu. Le borgne est arrivé et a demandé son *rancho*:

- J'ai été le chercher la première fois. C'est ton tour maintenant.
- Je suis chauffeur et tu es soutier. A toi de le chercher, sinon...

Giuseppe a ramené son pied gauche contre le pied du banc sur lequel il est assis, prenant appui. Tranquillement, il a déplié son couteau puis a regardé l'« Indien » dans les yeux :

[44] - Sinon ?

L'Indien est parti chercher son plat. Dorénavant, chacun pour soi. Au boulot, Giuseppe fera bien d'être prudent et d'éviter les ringards qui tombent, ou les scories qui fusent.

Le moins épuisé, c'est Bianchi. Il sert les officiers à table et nettoie leurs cabines.

— Pas grand'chose, dit-il. Le chef mécanicien a l'air d'un type qui connaît son métier et qui ne fait pas d'histoires. Les autres ont une mentalité de sous-off, à plat ventre devant les supérieurs et méprisants pour les hommes.

— Ce sont des pouilleux des îles, commente un aide-mécanicien, un jeune Grec qui parle un peu français et qui semble avoir plaisir à discuter avec les « recrutés » d'Anvers.

C'est le seul qui soit amical, avec le radio-télégraphiste que Giuseppe visite souvent. Les autres sont distants, hostiles, surtout envers Parrain qui est Italien.

Cap Nicolas ne se voit que d'en bas. Sa silhouette massive se découpe sur la dunette, à côté de la cabine du timonier. On dit qu'il lui arrive de dormir debout, les pieds fixes, le corps répondant au balancement de son navire. Il ne voit que le chef mécanicien. Les autres reçoivent des ordres secs. Le cambusier lui apporte ses repas et sans doute l'informe-t-il des menus incidents qui meublent le temps.

Les officiers mécaniciens font bande à part et ne parlent que boulot avec les graisseurs. Les officiers de pont semblent attacher beaucoup d'importance à la hiérarchie, évitant tout contact avec les marins en dehors du travail. La lie, c'est le dessous, charbon et scories, individus sans métier, sans patrie, sans papiers.

Quand le *Jupiter* arrive à Barry Dock, chacun a trouvé sa place. A peine à quai, un quai gluant d'humidité et de poussier, un quai de désespoir, les policiers sont montés. Deux hommes corrects, simples, expéditifs. Un grand et un moins grand, mais avec le même teint de brique, la même couperose aux joues.

Le temps de feuilleter les passeports et ils ont appelé Giuseppe et Parrain :

— Ne descendez pas à terre ce soir. Nous nous reverrons demain.

Giuseppe et Parrain retournent aux chaudières. Avant d'empoigner la pelle, Giuseppe se crache dans les mains, sourit à Parrain et lui dit :

[45]

— Cap Nicolas a besoin de ses hommes, et l'Angleterre a besoin des bateaux grecs.

Il ricane puis se met à charger la brouette.

En rentrant à la chambrée d'avant, Parrain devine une certaine ironie dans les regards des marins grecs qui s'habillent pour sortir. Dès qu'ils sont partis, il glisse la main sous le bat-flanc. Le paquet de cartouches n'y est plus. Il ne reste plus qu'une trace qui colle légèrement aux doigts.

Bob n'arrive que quatre heures après, sa garde terminée. Il va tâter la vieille bouée qui lui sert à pendre du linge. Le Herstal est toujours là.

Au soir, Giuseppe vient trouver Parrain:

— Tu sais écrire?

— Oui.

— En français?

— Oui.

— Alors, voilà. Tu vas écrire une lettre à Monsieur le Directeur du Camp d'Internement de Merxplas, province d'Anvers, Belgique. Tu lui diras que je ne suis plus en Belgique, comme le timbre de la lettre en fait foi, et que je lui demande de m'envoyer mes papiers d'identité au s/s *Jupiter*, à Rosario, Argentine.

— Mais, ce n'est pas aux Etats-Unis que nous allons ?

— Non. A Rosario. Le télégraphiste est formel. Il a envoyé des câbles pour le chargement. Puis tu lui diras qu'il y a un billet de cinq livres, pour les frais. Et tu lui diras merci. Et tu signeras de mon nom.

— Tu étais au camp?

— Oui. Je me suis échappé. J'ai volé un vélo et j'ai pédalé jusqu'au port. Là, j'ai dormi et mangé à bord des navires. Puis, un jour, j'ai été voir mon consul. Il m'a copieusement engueulé, le salaud, l'enfant de putain fasciste. Mais il m'a tout de même donné un sauf-conduit pour rentrer en Italie ! Il ne pouvait pas faire autrement, et il espérait que cette dernière porte ouverte serait une porte de prison. Tu connais la suite, j'ai trouvé de l'embauche, je vous ai vus en chercher. Voilà. Maintenant écris, que la lettre parte ce soir même. J'ai des timbres — toujours le télégraphiste — et Bob la postera.

— Tu es donc sûr de continuer le voyage ?

[46]

— Mais oui. Et sans doute toi aussi. Sans cela nous serions déjà descendus, mais pas pour nous promener.

Parrain se met à écrire. Il fait aussi un mot pour une adresse à Londres, pour le cas où il faudrait désertier ici même et filer sur la capitale.

Bob s'en va. Giuseppe et Parrain le regardent montrer son laissez-passer au garde de passerelle, descendre, prendre le quai de crasse et de brouillasse, se perdre dans l'obscurité piquée d'ampoules teintées.

La nuit a été coupée de chants et de rires, à mesure que les marins revenaient. A l'aube, le chef-mécanicien a été emporté sur une civière, pour une crise d'appendicite. Puis une seconde ambulance est venue chercher Pablo, ramassé au pied de la chaudière éteinte qu'il venait de râcler.

Les équipes sont redistribuées pour des tours de huit heures. Nettoyage, graissage, ouverture des cales. Le navire chargera dix mille tonnes de charbon anglais et ramènera autant de blé d'Argentine.

L'après-midi, les deux policiers sont revenus. Bianchi, sous prétexte d'aller moudre du café, va coller l'oreille à la paroi qui sépare la cambuse du salon où le capitaine les reçoit. Ça discute, mais calmement.

— Il me semble avoir entendu plusieurs fois «overcharged».

Giuseppe est appelé et revient aussitôt, agitant un laissez-passer, très désinvolte. Puis vient le tour de Parrain.

C'est le plus grand des policiers qui l'interroge ; l'autre, le plus trapu, ne pipe mot, mais écoute avec attention, alors que le capitaine, carré dans un fauteuil, en retrait, regarde fumer son cigare.

— Vous pouvez nous lire ce texte en italien ?

— Bien sûr.

Le texte est une lettre de Natalia qui se trouvait dans sa valise. Le policier fait mine de s'excuser:

— Nous avons vérifié le contenu de votre bagage. Il y avait un roman anglais, d'Ethel Mannin, plus quelques lettres. Lisez celle-ci.

Parrain déploie son accent le plus toscan, roule les r, insiste sur les accents toniques.

— Conservez votre lettre, dit le grand policier. Puis: la date du renouvellement de votre passeport indique votre présence en Italie il y a un an. Les autorités italiennes n'ont donc rien contre vous ?

C'est donc ça !

[47]

— Non, dit Parrain. Le renouvellement ne s'est pas fait en Italie, mais à l'étranger.

— Ah ! Pas dans un consulat... régulier ?

— Non. Pas dans un consulat régulier...

— Pour nous, cela n'a pas d'importance. C'est même mieux ainsi.

Puis il saute sans transition à une autre question:

— Où avez-vous appris à parler l'anglais?

— L'émigration est une école où l'on apprend obligatoirement beaucoup de choses.

— Je vois. Voilà votre laissez-passer. Vous pourrez descendre ce soir.

Parrain remercie.

— Encore un mot: vous n'avez pas que des amis à bord. Tenez votre langue.

Retourner au travail, faire sauter au burin et au marteau des écailles, des croûtes, des strates grises et noires collées, soudées aux parois paraît une délivrance. Se battre contre la matière, dans un nuage de poussière aveuglante et étouffante, avec les muscles qui se font douloureux, les yeux qui pleurent et les cheveux qui prennent la consistance du fil de fer. Oublier les hommes.

Au dessous, le charbon s'engouffre dans les cales, en grandes coulées, par quatre déversoirs. Malgré le crachin, le navire est entouré d'un nuage noir.

Au soir, Danton, Bob, Parrain et Giuseppe sortent. Willy et Bianchi sont de garde. Il y a deux bons kilomètres à marcher avant d'arriver à la ville.

Avant de quitter le quai, là où prend la route, un ouvrier qui rejette du gravier par dessus une paroi de planches les hèle. Il est vêtu d'une veste étriquée, d'un pantalon de toile avec un accroc aux fesses qui laisse deviner des caleçons gris; il porte une casquette de drap et chausse de gros brodequins. Ils bavardent. De la guerre évidemment. Un gamin arrive en trotinant, porteur d'un bidon de thé et d'un paquet d'où l'Anglais sort une large tranche de pain et du lard. «Mon fils», dit-il. Et l'enfant repart vite, les mains dans les poches pour résister au froid et à l'humidité.

— Nous gagnerons la guerre, car nous avons l'or du monde, affirme le manœuvre.

Les quatre autres se regardent. Pas trace d'ironie dans sa voix. Une conviction impériale.

[48]

A quoi bon discuter. Ils hochent la tête, saluent, s'en vont. Danton est devenu rêveur. Bob hausse les épaules. Giuseppe parle de se trouver une fille, n'importe laquelle, n'importe où.

— Vous en faites une tête! De quoi vous plaignez-vous? Vous avez un bateau, le droit de descendre à terre et trois livres d'avance sur la paie.

C'est vrai. De quoi se plaignent-ils? C'est encore Giuseppe qui les coince:

— Vous voudriez aussi un prolétariat révolutionnaire?

Tous le regardent maintenant.

— Vous êtes des copains ?

— Ça dépend de ce que tu appelles copains, dit Danton.

— Vous auriez mieux fait de me le dire à Anvers. L'embauche ne vous aurait rien coûté. Maintenant, c'est trop tard: j'ai dépensé les sous à m'acheter des vêtements. De toute façon, ce soir, on n'a rien d'autre à faire qu'à aller boire de la bière, si le *black out* et les règlements ne sont pas trop stricts. Mais je vous jure que couché ou debout, dans un lit, dans un couloir ou dans la rue, je me paierai une fille.

Les cuites n'ont pas eu de saveur, pas même ce goût de tristesse qui se marie si bien à l'accordéon. Seulement des bières fades.

Le lendemain, tout le monde est rentré, y compris le chef mécanicien, un peu pâle, mais faraud. Mais pas le Colombien Pablo, décédé à l'hôpital. «Usé», dit Giuseppe. Sans personne pour lui tenir la main, sans personne sans doute pour le regretter. Son absence n'a été commentée que par rapport au travail : il faudra que l'un des matelots grecs aille aux chaudières. C'est Willy qui passe chauffeur.

La panse pleine de charbon, le navire s'est alourdi, le quai est maintenant à hauteur du pont. Les feux sont poussés et la marche reprend de nuit, sans lumières.

A l'aube, le *Jupiter* est en plein milieu d'une véritable troupe de navires. Quinze ou vingt cargos, plus deux ou trois bateaux de guerre. A quelques encablures, une île de conte d'Andersen, toute verte avec des maisons à toits rouges. Au loin, d'autres îles sombres. « Les Scilly », dit le petit mécanicien grec, un peu au jugé. Un officier le fait taire. Il paraît que le lieu de formation des convois doit être tenu secret, et c'est bien d'un convoi qu'il s'agit. A dire vrai, tout le monde s'en moque: l'île est belle à faire rêver.

[49]

De petites vedettes vont d'un navire à l'autre. Des hommes grimpent ou dégringolent le long des coupées. Il y a une sorte de fièvre dans l'air. Au long du bastingage, les matelots regardent, essaient de déterminer la nationalité des cargos. Cap Nicolas fait installer au plus haut du mât une sorte de cage pour vigie.

Ça discute ferme chez les Grecs. Il est question de sous-marins allemands, de hublots à bleuir, d'ampoules à maintenir constamment allumées dans les dortoirs pour ne pas perdre de temps en cas de torpillage. Le tout mêlé à des calculs sur les primes pour les régions réputées dangereuses. Sur ces questions de primes, c'est Manolis, un de ceux qui s'occupent habituellement des treuils, qui est le plus prolix.

Les machines se remettent en marche tard dans la nuit. Peu de temps après, la bourrasque se lève, puis la mer se creuse, et c'est rapidement la tempête.

Pendant deux jours - quatre pleines gardes pour la chauffe et presque pas de sommeil pour ceux du pont - les paquets d'eau s'abattent sur la carcasse du *Jupiter*, tordant les rambardes, arrachant et dispersant tout ce qui n'est pas solidement vissé, arrimé ou verrouillé. Il faut marcher à quatre pattes pour rejoindre l'avant. Le capitaine ne quitte pas le timonier, sauf une seule fois, pour descendre aux machines. Les hommes se bossèlent aux barres et aux parois, jurent, repartent, ahuris de fatigue, essayant de distinguer les ordres dans les hurlements et les gémissements des tôles et des agrès.

Au troisième jour, les vagues se font plus longues, plus régulières. La mer est toujours houleuse, mais le navire peut s'associer à sa cadence. Les nuages courent, bas, noirs. Il est difficile de voir au loin, entre flots et plafond menaçants. Ce qui est certain, c'est que le convoi n'est plus là et que le *Jupiter* est seul à courir vers l'horizon proche, assiégeant.

Impossible de faire le point sans soleil le jour, sans étoiles la nuit. La radio est bouclée, suivant un ordre qui vient du capitaine ou est imposé comme règle commune à tous les navires voguant pour les besoins britanniques. Le marconiste passe son temps à des travaux d'écriture.

Pour ce qui est de l'économie du navire, les détails ne souffrent aucune négligence. Le vin a été supprimé aux officiers dès le départ de Barry Dock. Quant aux soutiers, il leur faut maintenant aller

[50] chercher le charbon dans un réduit éloigné. Le charbon du retour est déjà emmagasiné et devra rester à portée de main, car aucun autre emplacement ne sera libre si l'on veut entasser le maximum de grain.

Les hommes grognent, pas trop pourtant. Après le coup de tabac et l'accumulation de la fatigue, une certaine routine s'installe. Le sommeil est redevenu possible et il n'est plus besoin de s'encorder pour ne pas plonger et revenir sans cesse, dans un perpétuel glissement le long du bat-flanc, au gré du tangage.

Malgré sa bigarrure, l'équipage finit par trouver une certaine unité, du moins dans le travail. Les manies des uns et des autres ne provoquent plus de heurts. L'Italien lui-même admet de ne pas occuper toute la longueur d'un banc au moment des repas. Entre Grecs et non Grecs, la coupure demeure, sans incidents pourtant.

Plus d'une semaine s'écoule dans une sorte de nuit ou de pénombre permanente. Pas moyen de situer le *Jupiter*. D'aucuns estiment qu'il doit être proche des côtes africaines. La température ne trahit rien. Il fait toujours humide et froid. Le cargo, masse noire fuyant sur des eaux noires, donne l'impression aux hommes de marcher à l'aveuglette.

Giuseppe est à l'aise. Depuis la tempête, il semble s'être équilibré et épanoui. Il chantonne au sortir de l'échelle, dès qu'il met le pied sur le pont. Après s'être lavé et avoir avalé la tambouille, il va s'installer à l'arrière et lance quelques couplets. Il a une voix de vieux crieur de journaux. Il chante des airs napolitains, puis passe à des tangos pleurards.

L'habitude de venir le rejoindre se prend rapidement, pour les « Anversois » et pour le télégraphiste et le mécanicien. Peu de paroles s'échangent. Les cigarettes rougeoient dans l'obscurité. Peu à peu, les refrains sont repris par l'entourage. Ce n'est pas un chœur, loin de là. Willy et Danton chantent faux. Bob se contente de boire à une petite fiole de rhum qu'il a négociée auprès du cuisinier. Les jeunes Grecs chantent juste mais estropient les paroles.

Quand enfin le jour revient et que le navire peut être vu d'un bout à l'autre - gris, piqué de rouille, bastingages ondulants, peintures écaillées - un frisson de joie parcourt les équipes. Des sourires s'esquissent.

Deux soirs sombres et mouillés encore, et puis vient une nuit claire, avec des étoiles par milliers, déployées en ombrelle sur le navire balançant.

A l'arrière, le groupe chante.

[51]

CHAPITRE 5

En mer, novembre 1939

Il n'y a rien de précis à s'offrir aux yeux. De la poupe ou de la proue, la vue dépasse la capacité de voir. Eau fendue par devant, sillage à l'arrière. Parfois, sur le pont, à l'aube, quelques poissons volants que le cuisinier ramasse et se réserve. Les Grecs peignent, nettoient, astiquent. Aux machines, la chaleur monte, et bientôt les graisseurs travaillent en caleçon. A la chauffe, c'est toujours la suffocation et le ruissellement de la sueur.

Le navire a l'air de savoir où il va maintenant. La crainte des sous-marins continue à se manifester, surtout la nuit, nul ne sait bien pourquoi. Bianchi, qui dort dans la même carrée que le cuisinier, n'arrive pas à convaincre ce dernier qu'il vaudrait mieux éteindre l'ampoule qui se balance au plafond. Cela l'empêche de dormir, Bianchi, et ça lui rappelle certaine prison. Mais le Grec ne veut rien savoir. « Une minute perdue et tu es mort ». Il pense sans cesse au torpillage.

Le soir, au gré des tours et des pauses, le groupe se forme. Il est rarement question de la guerre, à peine plus souvent de la vie à bord. Des propos sur le temps. Une sorte de réserve, ou de pudeur, retient les uns et les autres de se raconter. On en vient lentement à parler de ports, de villes, de pays, d'aventures connues de près ou du dedans. Alors qu'il se montrait le plus taciturne, c'est Bob qui s'est le premier lancé dans un récit. Sans doute pour mieux s'expliquer avec Willy, malhabile à s'exprimer en espagnol ou en français.

[52]

— Tu ne connais pas le Fourcy, à Paris? C'est un grand claque. Une taule d'abattage où les femmes s'envoyaient, dans la nuit du samedi au dimanche ou du dimanche au lundi, leur cent de clients. Il y avait toujours foule. Dans le Bâtiment, on l'appelait le «tombeau des berlingues», et les compagnons y amenaient les jeunots. J'y ai vu changer la pierre du seuil, creusée par les va-et-vient.

«Dès l'entrée, ça sentait bien des choses. La transpiration, le savon, la bière et le vin. Les bruits aussi : il y avait toujours des robinets qui pissaient l'eau ou des tuyaux qui jouaient de la trompette.

« En bas, c'était le comptoir, et une salle avec des tables et des chaises, avec les clients assis et les filles qui se baladaient. La formule était : Qui me donne dix sous ? Car la serviette valait cinquante centimes et la passe cinq francs. La moitié allait à la fille, l'autre à la taulière.

« C'était un dur turbin pour les femmes. Après six mois passés là, elles allaient se reposer à faire le trottoir. Elles n'auraient jamais pu tenir le coup plus longtemps. De vraies gagneuses qui, à partir de deux ou trois heures du matin, dormaient littéralement debout, mais tenaient le choc tout de même. La perspective du petit bistrot où elles tiendraient la caisse, c'est ça qui les empêchait de s'effondrer.

« Il y avait comme ça deux ou trois maisons du même genre à Paris. Du travail à la chaîne, au service de ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent. Ça fait beaucoup de monde. Au-dessus, je parle des tarifs, on passait tout de suite à dix francs, sur les boulevards de ceinture, du côté de Jaurès ou de La Villette.

« Pourquoi j'en parle ? C'est toute une histoire.

« Voilà. C'était au temps de l'Exposition de Paris. Il y avait des pavillons de tous les pays en construction. Et, comme de bien entendu, du retard dans le travail. C'est toujours comme ça, pour toutes les expositions. Faut vous dire aussi que c'était encore la période des grèves. La grande vague était passée, bien sûr, mais dans le Bâtiment le mouvement reprenait pour un oui ou pour un non. L'occasion était trop belle. Beaucoup de travail après une longue période de chômage. Le gouvernement n'était pas d'accord avec ces arrêts. C'était un gouvernement de Front Populaire. Il aurait bien voulu démontrer à tous que son Exposition serait prête à la date fixée. Il appelait les ouvriers et les syndicats à en mettre un coup, à ne pas exagérer, à participer à l'effort national.

« Du côté des terrassiers, des charpentiers en bois, des charpen-

[53] tiers en fer, des peintres, ces raisonnements ne portaient pas beaucoup. Ils avaient tellement connu de périodes creuses, ils avaient si souvent « fait de la poussière » pour trouver de l'embauche qu'ils ne voulaient pas lâcher leur os et essayaient de le ronger au maximum.

« Comme vous voyez, c'était en 37. Les gars étaient remontés. Ils allaient volontiers à la bagarre et maniaient facilement le manche de pioche ou la brique. Avec ça, la manie de planter des drapeaux, rouges ou noirs, tout en haut des échafaudages, pour le plaisir de voir les flics aller les décrocher, en passant sur des planches qui avaient été sciées par en dessous. C'était du spectacle !

« Quand ça débrayait, tout le monde débrayait. Même les étrangers, les Ritals et les Espingouins, qui étaient nombreux.

« Voilà-t-il pas qu'un jour de débrayage, des copains s'aperçoivent qu'un pavillon continue à travailler comme si de rien n'était. C'était le

pavillon allemand, les nazis. Et pas moyen d'aller à la châtaigne, car là, il y avait de solides cordons de mobiles.

« Il fallait trouver autre chose, d'autant plus que les chleuhs étaient amenés et ramenés en cars. Le seul moyen, c'était de les trouver en dehors du boulot, pour voir si on pouvait les raisonner.

« Les petits gars de la charpente ont commencé par faire tirer un tract en allemand. Ça n'a pas été facile parce que le premier, imprimé d'après un texte qu'un copain juif avait traduit, ne ressemblait, paraît-il, pas beaucoup à de l'allemand. Du moins, c'est ce qu'un puisatier-mineur alsacien nous a dit, après s'être tapé sur les cuisses à la lecture. Il a fallu recommencer.

« Pendant ce temps, les cochons travaillaient toujours et les nôtres enrageaient.

« Il fallait donc les trouver en dehors du turbin. Où voulez-vous dégouter des gars du Bâtiment, de n'importe quelle nationalité, le soir, si ce n'est au claque? On est donc parti en équipe, et on a fait la tournée, je crois bien qu'on a poussé la porte de vingt taules. De temps à autre, on se tapait un coup de beaujolais. Finalement, c'est au Fourcy qu'on est tombé dessus. On aurait pu commencer par là, puisque je vous dis que c'était le tombeau des berlingues pour les compagnons.

« Ils étaient là, une dizaine, qui pintaient et reluquaient les croupes. Des jeunes pour la plupart, sauf deux qui avaient déjà de la bouteille. On s'est assis aux tables d'à-côté, on a fait la causette, avec quelques mots et surtout beaucoup de gestes. Pinard et fesses, comme de bien entendu.

[54]

« On s'est fait copains. De temps à autre, l'un d'eux se levait et montait. A l'aller comme au retour, c'étaient de bonnes plaisanteries. Seuls les deux anciens n'avaient pas l'air de suivre le train.

«La conversation a rebondi, bien sûr, quand tout le monde a découvert qu'on était voisins de boulot:

— Nous, on est en grève. Grève... *Streik*. Salaire. *Lohn*...

« L'atmosphère n'a pas changé, mais il devait y avoir quelque chose de cassé quelque part. Ils sont encore restés une demi-heure puis se sont levés, sauf les deux vieux. On s'est tapé dans le dos, serré la main, on a bu les fonds de verres avec une série de *Prosit*.

« Les deux derniers étaient charpentiers et ils se sont adressés à l'Alsacien, qui n'avait pas ouvert la bouche ou presque pour mieux écouter et comprendre:

— Tu parles allemand, toi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

« Alors, c'est devenu sérieux. C'étaient des compagnons berlinois et pas hitlériens pour deux sous. Mais prudents. Ils ont lu les tracts et en ont pris vingt, pas un de plus, alors qu'on en avait apportés cinq cents.

— N'espérez pas que nous nous mettions en grève. C'est fini, ce jeu-là, en Allemagne. Ici, cela signifierait immédiatement notre renvoi au pays, et des emmerdements à l'arrivée. Ce qui est possible, c'est de donner vos papiers, un par un, à des gars que nous connaissons. Peut-être arriverons-nous à freiner et à faire en sorte que le pavillon ne soit pas terminé avant les autres. C'est le maximum.

«Puis, s'adressant à un charpentier français:

— Tu portes le pantalon de compagnon. Nous aussi on l'a porté. Maintenant, il attend dans une armoire.

«On ne s'est plus jamais revus. Ce qui est sûr, c'est qu'un échafaudage a craqué au pavillon allemand deux jours plus tard. Et que la semaine suivante, une partie de l'équipe a été remplacée. »

— Je croyais que tu étais boulanger, fit observer Willy.

— Je l'étais. Il a fallu que je prenne ce soir-là un taxi pour ne pas rater ma première fournée. Seulement voilà, les gars du Bâtiment et moi étions du même groupe, à Montreuil. Le plus difficile, ça a été d'obtenir du trésorier qu'il nous rembourse une partie des frais. On était tous raides comme des passe-lacets en sortant du claque. Or, le trésorier, il était plutôt eau minérale et carottes

[55] râpées. Nous avons mis plus de temps à le convaincre qu'on avait fait la foire pour les besoins de la cause, que pour dégouter deux syndicalistes chez les hitlériens.

* * * *

Le lendemain soir, le groupe fut peu nombreux. Bob avait été pris d'une rage de dents et n'arrêtait pas de têter sa bouteille de rhum, tout en marchant d'un bout à l'autre du pont, sacrant contre l'officier en second qui avait titre d'infirmier mais ne possédait rien en fait de médicaments et s'était contenté de lui filer un flacon de créosote. Les lèvres enflées, les gencives brûlées, Bob faisait des kilomètres pour tenter de calmer les douleurs lancinantes. Il avait le regard mauvais et nul n'osait l'approcher.

Toute remarque ou plaisanterie eût déclenché la violence. Mieux valait le laisser flanquer des grands coups de pied dans la porte de la cambuse.

Il prit son tour sans rien dire, une joue enflée, les yeux rougeoyants, la lèvre baveuse. Au soir suivant, il rejoignit les autres pour écouter Bianchi, comme si rien ne s'était passé.

Bianchi avait en quelque sorte la planque. Son service n'était pas épuisant, à nettoyer les cabines et servir les officiers à table. Mais c'était un genre de travail qui ne lui plaisait guère. Larbin ! Pour compenser, et en vue de toute éventualité, il repérait tout ce qui pouvait être prélevé, documents, argent ou objets. Plus en prévision d'une possible vengeance, si les rapports avec certains officiers tournaient à l'aigre, que par instinct de vol. Plutôt petit, vif, agile, sans cesse en mouvement, il prit cette nuit-là le récit de Bob comme point de départ :

— Le boulot salarié, minuté, contrôlé, ça ne m'a jamais plu. Sans doute parce que je n'ai pas de métier véritable. C'est en Espagne que j'ai découvert ce que c'est qu'avoir un métier. Pas en en apprenant un, mais à cause d'une histoire que j'ai suivie.

« Ça s'est passé dans le sud de l'Aragon, dans la région de Teruel. C'était au début de la guerre et, à cette époque, bien que ce fût pagailleux à bien des points de vue, nous avançons. Soit dit en passant, plus tard, quand tout s'est organisé et qu'on a commencé à singer les grandes machines, on a aussi commencé à reculer; mais c'est un autre sujet.

« On avançait, donc, et des habitudes étaient nées. Par exemple,

[56] on occupait l'église du village conquis et on en faisait une maison du peuple. Ce n'était peut-être pas très malin, mais c'était comme ça. De même, la maison du notaire était mise en l'air, avec tous les papiers, contrats, parchemins mis en tas et brûlés. C'était une façon de repartir à zéro.

« Ne discutons pas de savoir si nous avons eu tort ou raison. Ce qui est sûr, c'est que dans la plupart des régions, les centuries ont fait de même, spontanément. Ce n'était pas un mot d'ordre. Evidemment, les noms des rues qui évoquaient encore la monarchie ou la religion étaient biffés et remplacés par des noms de révolutionnaires, ou des symboles. Je reconnais que ça n'était pas très sérieux, et même que ça avait un petit air religieux sous prétexte d'antireligion. On se soulageait. Mais ce n'est pas de ça que je veux parler.

« Un après-midi, on prend un village, sans beaucoup de difficulté. C'était encore la période où l'on fonçait en camions, avec vingt types qui crachaient de leurs fusils comme pour une fantasia.

« Les gardes placés sur la route, les palabres engagées avec les Républicains du coin qui s'étaient fait reconnaître, et voilà que le rite se

met à fonctionner. Des coups de crosse sur les plaques des rues, des inscriptions sur la porte de l'église.

« Un groupe pénètre dans l'atelier du forgeron, désert. Un milicien y voit une médaille à l'effigie d'Alphonse XIII, qui scellait un diplôme encadré et sous verre, et l'écrase d'un seul revers de son mousqueton. La médaille est écrabouillée, le verre en éclats, le cadre pendant, le parchemin déchiré.

« A ce moment entre Arrighi. Il voit la scène et aussitôt est pris d'une colère folle. Il empoigne l'Espagnol qui venait de manifester ses convictions révolutionnaires à coups de culasse, et le secoue en l'injuriant. Il était déchaîné, méchant, prêt à arroser la compagnie avec son fusil-mitrailleur, la seule arme automatique dont disposait le groupe. Dans son sabir italo-franco-espagnol, plus difficile encore à comprendre du fait qu'il bégayait de rage, il disait :

— C'est pas le roi que tu bousilles là, c'est le type qui sait travailler.

« L'Espagnol se demandait ce qui lui arrivait.

— Un diplôme de forgeron, c'est le résultat d'années d'apprentissage, et le roi n'a rien à y voir. C'est de l'art lentement accumulé. Avec des journées entières à manier le soufflet, et d'autres journées à taper en cadence. et encore des journées à apprendre avec les yeux, les mains, les muscles. Et cela, pendant des années. Et toi, enfant de putain, tu

[57] détruis ce qu'il sait, parce que toi, tu ne sais rien, et que tu ne sais rien faire.

« Il s'est arrêté d'un seul coup. Les mots ne venaient pas, ou mal. Ça s'est calmé peu à peu. Arrighi a mis son fusil-mitrailleur dans un coin, s'est débarrassé de son attirail :

— Fermez vos gueules, et regardez.

« Alors il a rallumé la forge. Il a collé deux gars au soufflet. Tout l'après-midi il a travaillé. Et le soir, il nous avait martelé une branche, avec des feuilles et une rose.

« Quand il nous l'a montrée, il était redevenu calme. C'était de nouveau le bon Arrighi que nous avions appris à connaître, que nous croyions connaître et que nous ne connaissions pas.

« Il est monté à Madrid avec Durruti. Il n'avait pas son pareil pour balancer les bouteilles incendiaires et ces saloperies de grenades Laffite qui étaient aussi dangereuses pour ceux qui les maniaient que pour ceux qui les recevaient. Il y est mort.

« Il savait qu'il y resterait, puisqu'il avait laissé son atelier de forgeron à ses deux aides, quelque part sur la zone, entre le Pré Saint-Gervais et les Lilas.

« Moi, je n'ai pas de métier. Juste, pour le business, un peu de serrurerie. »

Personne n'insista.

* * * *

Les premiers récits avaient été spontanés. L'auditoire y avait pris goût et devint exigeant. Était-ce le besoin de tuer le temps ? Ou l'envie d'écouter une histoire, n'importe laquelle ? Ou encore, plus subtilement, la vieille et tenace illusion de vouloir appartenir, ne serait-ce qu'en paroles, ou même simplement en écoutant, à une grande famille plus exaltante que la famille réelle ?

Le grand Willy se fit prier, non pas qu'il n'eût rien à dire mais parce qu'il ne pouvait s'expliquer dans sa langue. Les autres usèrent de contrainte, lui faisant entendre que c'était leur droit de savoir ce qu'il pensait et que c'était son devoir de se raconter. Ceux qui n'avaient aucun goût pour débiller leur passé - et c'était notamment le cas de Giuseppe - se montraient bien sûr les plus pressants.

— J'ai quitté la mine tout jeune encore, parce que, avec le nouveau régime, il ne restait plus qu'elle. A la mine, il est possible de tenir

[58] jour après jour, dans une galerie, à piquer, à charger et à boiser, si après il y a autre chose: les réunions, les manifestations, les discussions, la grève parfois. Au travail, je pensais au mouvement. Au travail, je pouvais parler parce que j'étais mineur. Quand les uniformes ont gagné, la mine n'a plus eu que le goût de La poussière. Il n'y avait plus rien à penser ni à espérer.

« Après, j'ai vécu en passant des frontières. Il y avait parfois du travail, toujours dur, toujours bête, toujours mal payé. Même la solidarité, l'aide des copains, ça finit par peser. Il faut sans cesse t'adapter, faire effort pour ne pas gêner, attendre, quand tu as soif, que les autres aient envie de boire, de peur de passer pour un homme difficile, exigeant.

« Surtout, il fallait toujours reculer. Devant les policiers, les gendarmes, les fonctionnaires, les citoyens en règle. Se faire petit. Ne pas se montrer. Se cacher. Vivre le moins possible. Apprendre à avoir peur. Ça s'apprend vite, même quand tu n'as que trente ans, et que tu pèses quatre-vingt-dix kilos. Seulement, ça te laisse comme malade, estropié. Il n'y avait pas un douanier ou un flic que je n'aurais écrasé d'un seul coup

de poing. Et je restais poli, bien poli, et je souriais même quand ils plaisantaient à mes dépens.

« Quand a éclaté la guerre civile en Espagne, j'ai couru. Il y avait des fusils à Barcelone, il y avait des uniformes en face, et la possibilité de se battre, ouvertement, à égalité.

« Je ne suis pas resté plus de deux jours à Barcelone, je n'ai même pas voulu m'enrôler dans les détachements allemands qui se formaient. J'avais sans doute la crainte de devoir discuter. C'était autre chose que je voulais. Je suis parti avec une petite colonne d'Espagnols.

« Pendant des mois, j'ai été heureux. Une combinaison de mécanicien, une paire d'espadrilles, une couverture, un mauser. De la boue à partir de septembre, et des nuits tellement froides en montagne que nous creusions des trous à flanc de colline, pour y dormir à trois ou quatre, comme des bêtes.

« Seulement quand tu dormais, tu savais qu'un camarade veillait. Et quand tu étais de garde, tu te sentais le protecteur des autres.

« Je ne parlais pas un mot d'espagnol. Ce sont des paysans de Navarre, passés de notre côté en cours de combat, qui m'ont appris à distinguer les petits résineux qui flambent bien qu'ils pissent l'eau. Pas besoin de discours pour se comprendre.

[59]

« Pour moi, la révolution c'était ça. Je n'ai jamais pensé à la victoire, je n'ai jamais espéré. Je n'ai même jamais pensé au lendemain. C'est difficile à expliquer : j'existais.

« Après ça, tu es tranquille. Toutes les saloperies, toutes les trahisons, tous les faux discours, ça ne pèse pas lourd. Tu sais qu'il est possible de vivre vraiment, sans renoncer à rien... »

La voix de Willy s'était faite rauque, entre la difficulté de trouver les mots, et l'émotion.

Les autres se taisaient. Il y eut un long moment de silence. Le grand Allemand alla cracher au bastingage. Giuseppe lança une de ses rengaines, que nul ne comprenait mais que tous reprenaient :

*Va il monte
Va il monte
Va la legna...*

Sur la passerelle, cap Nicolas, immobile, regardait le groupe, longuement. Puis il se retourna et leva les yeux sur le ciel bleu sombre, avec son brocard d'étoiles. Quelle nichée couvait donc le *Jupiter*? Il haussa les épaules. Dans quinze jours au plus tard il serait à Rosario. Après tout, les hommes travaillaient et ne provoquaient pas d'incidents.

Peut-être les conserverait-il... Ce n'est pas mauvais d'avoir un équipage fait de morceaux. Le petit Manolis, toujours à s'informer sur les primes pour zones dangereuses, commence à l'ennuyer. C'est ça la guerre. Surtout sur mer. Du fric à gagner, très vite, en échange d'une pétoche permanente.

* * * *

Il commence à faire très chaud. L'Indien s'est écroulé devant le foyer et Giuseppe l'a remplacé. Un autre Grec a été envoyé au charbon. Par contre-coup, Bianchi est invité à donner un coup de main « quand il n'aura rien à faire », pour piquer la rouille du pont.

— C'est l'été, dit Giuseppe. On va crever de chaleur en Argentine. Quand vous verrez l'eau prendre une teinte jaune, nous ne serons pas loin d'arriver. C'est le fleuve qui pousse loin en mer.

Danton, avec son menton mussolinien qui lui donne un air de brute, la commissure gauche des lèvres jaunie par la nicotine des cigarettes qu'il ne cesse de griller, n'a plus rien de l'employé poli et propre qu'il était il y a un mois encore. Ses mains sont rugueuses, ses ongles noirs. Il a renoncé à la soude caustique pour se les décrasser;

[60] « ça ramollit la peau, explique-t-il, et après le manche fait mal. » Ce qui le trahit encore, c'est une certaine recherche dans l'expression, malgré l'abondance des gros mots.

Parler de sa profession ne lui paraît offrir qu'un mince intérêt. Ce serait plutôt un épisode à oublier. Il a cependant une expérience à conter:

— Quand j'ai rejoint mon régiment pour le service militaire, après une longue valse-hésitation et des discussions sans fin avec les autres et moi-même, j'étais déjà repéré. Le capitaine qui m'a reçu m'a lu quelques rapports de gendarmerie qui m'avaient précédé.

« C'était vrai. J'avais participé à des manifestations, pris la parole dans des réunions publiques, donné un coup de main à des agitateurs de la région minière. Il y avait des groupes actifs dans la zone des plateaux, où les vergers fleurissaient à côté des terrils et des armatures qui soutiennent les systèmes de ventilation et qu'on appelle des « belles-fleurs ». Nous devions nous multiplier, car en face il y avait les sociétés minières, les gendarmes, les juges, les gardes, et à côté de nous, mais bien plus puissants, installés, solides et bureaucratisés, les grands syndicats.

« Nous ne doutions de rien. Quand les réunions publiques étaient interdites, nous organisions des rassemblements dans des prairies,

entourées de fils de fer, pour bien signifier aux gendarmes que nous étions sur une propriété privée. De nombreux mineurs possédaient comme ça quelque bout de terrain où paissaient une vache et deux moutons. Les meetings se tenaient généralement le soir, et il fallait tirer un fil pour qu'une ampoule éclaire l'endroit d'où l'orateur devait parler, de façon à lui permettre de lire ses notes ou de retrouver un chiffre.

« La difficulté, c'était de s'échapper ensuite. Nous étions pour la plupart sous le coup d'un mandat d'arrêt, pour injures à la famille royale, ou incitation à la violence, ou des choses semblables. Nous avons acquis une certaine technique: les mineurs formaient le hérisson autour de nous et, dans l'obscurité, nous nous esquivions par les champs, retrouvions un vélo en bordure du chemin et pédalions vers la ville.

« Bref, j'étais mis en fiche. Les fiches, c'est éternel. C'est la seule vérité définitive, celle qui vous accompagne toute la vie, comme un tatouage.

« Bien sûr, j'ai fait remarquer au capitaine que si j'étais venu

[61] accomplir mon service, c'était pour en être débarrassé au meilleur compte possible, et que c'était même là une garantie de tranquillité pour tous.

« C'était un régiment de cavalerie. Des compagnies en majorité paysannes et des compagnies de recrues citadines. Un savant dosage. Les officiers étaient plutôt jeunes ; les adjudants, de vieilles carnes de la guerre 14-18 ; les sous-officiers, des sortes de récupérés, recalés aux examens de facteurs des poses.

« La première chose à faire, c'était de repérer les gens avec qui travailler, puis de les éprouver progressivement. Il y avait un petit nombre d'adhérents aux Jeunesses socialistes, une organisation qui se disait anti-militariste, révolutionnaire, internationaliste. Des paroles qu'il fallait vérifier.

« Question discipline, j'aurais dû recevoir une médaille. Ils m'auraient demandé de porter le crottin dans mes mains que je l'aurais fait sans hésiter. Tout était réglementaire ; je crois bien que j'étais le seul du régiment à sortir de la caserne sans un fil de fantaisie, alors que le premier souci des recrues était de «se faire beaux», de porter leur culotte de cheval à retailer ou d'acheter un calot d'étoffe fine, ou encore de porter des bottes au lieu des infâmes godasses et guêtres de cuir qui nous donnaient une allure d'invalides.

« A la première permission, je suis allé voir le secrétaire régional des Jeunesses et lui ai présenté, comme carte de visite, le plan de la caserne, des croquis pour les accès sous couvert, la désignation des endroits non gardés, l'emplacement des magasins d'armes et de munitions, plus deux clefs pour y entrer sans ennui. Il a été un rien estomaqué, mais il a encaissé le coup. Après tout, je n'avais fait qu'appliquer les consignes

générales qui découlaient de ses discours. J'en suis reparti avec les noms de quelques recrues dont il se portait garant.

« Le mois suivant a été mis à profit pour distribuer le travail et mettre au point la méthode. L'équipe était de cinq au total, même pas un homme pour chaque compagnie. Un tract a d'abord été réparti, en moins de deux minutes, et à une heure précise: cabinets, cantine, réfectoire, salle de jeux. Un tract général, tiré à Bruxelles, pour annoncer la couleur et faire connaître la signature.

« Evidemment, il y a eu perquisition générale, interrogatoire de tous les suspects, menaces au rapport, suppression des permissions, de façon à exciter la grande majorité des hommes contre les sagouins

[62] qui flanquaient la pagaille. Tout s'est bien passé pour nous, à cela près que les gradés étaient mis en éveil.

« Une compagnie était formée d'éléments de la frontière de l'Est. Les hommes parlaient allemand, ou plutôt une sorte de dialecte. Beaucoup venaient d'un ancien territoire neutre, cédé à la Belgique par le traité de paix après la première guerre mondiale: Neu Altenberg. Une sorte de village du péché, peuplé de contrebandiers et de braconniers ; et aussi de mineurs travaillant sur le plateau de Herve ainsi que d'ouvriers du textile employés dans les usines de Verviers. J'ai mis plusieurs semaines pour entrer en contact avec les jeunes du groupe qui fonctionnait localement et qui éditait même un petit canard, *Volksstimme*.* La liaison devait se faire par l'extérieur, car cela aurait pu paraître bizarre de me voir me balader dans les chambrées des « Flamands » - comme on les désignait, bien qu'ils ne fussent pas Flamands pour deux sous.

« Quand ils se sont manifestés, je me suis senti rassuré, car ils permettaient d'équilibrer nos forces avec celles des jeunes socialistes, et, d'autre part, ils formaient un groupe sûr, prêt à participer à n'importe quelle aventure.

« La guerre d'escarmouches a commencé. Des inscriptions partout, mais surtout dans les chiottes qui sont partout le salon où l'on cause, ou du moins où on s'exprime et où on lit. La gradaille devenait enragée. Plus on désignait de corvées pour gratter et laver, plus les mots d'ordre reflourissaient. C'était devenu la hantise des adjudants de compagnie et de régiment.

« Quand les grèves ont éclaté dans le Borinage et dans le Pays Noir et qu'il a été question pour le régiment de faire mouvement, un deuxième tract est sorti, informant sur les raisons de la grève et appelant les soldats à ne pas accepter de servir comme force de répression. Pour plus de sécurité, nous nous étions procuré des ampoules à briser, le cas échéant, dans les abreuvoirs, pour foutre la colique ou la morve - je ne me souviens plus - aux canassons. C'est fort un cheval, mais terriblement fragile...

« Finalement, le régiment n'a pas fait mouvement. Peut-être parce que nos informations étaient fausses, peut-être tout simplement parce qu'il n'était plus jugé maniable. A l'extérieur, la presse parlait de la « caserne rouge ».

* *La Voix du Peuple*

[63]

« Il y a eu quatre tracts placés au total et des milliers d'inscriptions gravées, toutes de l'intérieur. Nous avons rejeté l'idée d'établir un relais en ville ou de nous faire aider de l'extérieur, comme une source de possibles pépins. Au dedans, le danger des bavardages était réduit au minimum, car chacun de nous savait qu'il risquait quelques années de taule.

« Le même cirque était organisé dans deux autres régiments, avec deux uniques copains. Les Jeunesses Socialistes ont senti le vent et ont monté, avec des fortunes diverses, des équipes dans les autres unités. C'est comme ça qu'aux grandes manœuvres de fin de service, les délégués de dix-huit régiments ont pu se rencontrer un dimanche matin, dans une chapelle d'église, en pleine Campine, pendant que se déroulait la messe.»

Danton en rigolait encore.

— Il en est resté quelque chose ? s'enquit Parrain.

— Sans doute que non. Quelques idées dans la tête des recrues, peut-être. Le nouveau contingent n'a pas rendu. Nous n'avions plus personne à l'intérieur. Et puis, l'année d'après, le régiment a été motorisé. C'était autre chose et il aurait fallu trouver de nouveaux moyens. Pourtant, vois-tu, ça valait le coup. Je me rappelle le laïus que nous a tenu l'officier de service, s'adressant à la garde qui devait prendre son tour de nuit, la veille de Noël. Il y avait huit hommes sur lesquels trois étaient de notre équipe. Ce lieutenant nous a fait les pires menaces pour le cas où nous ne serions pas vigilants, où il trouverait au réveil des inscriptions, n'importe où. Nous lui avons promis qu'il n'y aurait rien, qu'on ouvrirait l'œil. Il avait plus les jetons que nous, l'officier, car c'est lui qui se serait fait coller aux arrêts. Cette nuit-là, il n'y a pas eu d'inscriptions, bien sûr. Nous trois, nous nous sentions une force. Des deuxième classes qui comptaient. »

Il se trouvait content, là, par la chaleur du souvenir. En rentrant avec Parrain, il s'arrêta encore et lui dit :

— C'est ça, la « haine vigilante ».

Ils virent des oiseaux le lendemain. La terre n'était plus loin. L'habituelle discussion sur des oiseaux rencontrés en pleine mer, en plein milieu de l'océan, n'enleva à personne la certitude que l'escale

[64] était proche. Le climat s'en trouva transformé. Chacun pensa plus directement à la suite. Giuseppe devint moins loquace. Pour éviter que la soirée ne devînt morne, Parrain raconta ce soir-là, sans réfléchir, une histoire du Chili, sans doute parce que la plupart des présents étaient déjà tournés vers le nouveau continent, oubliaient l'Europe.

— Santiago - je parle des quartiers populaires, pas du centre ou des quartiers chics - c'est une ville plate, d'où l'on voit toujours les montagnes au loin, mais pas très loin. Une ville où il devrait y avoir beaucoup de bicyclettes, mais où il n'y a pas de bicyclettes. Parce que c'est une ville pauvre; plus que ça, une ville de misère. Et pourtant, à la moindre occasion, on y respire un air d'abondance. Le marché central, par exemple, c'est une fête ; avec des montagnes de fruits et de légumes, des rues entières de poissons, de coquillages, de viandes. Le vin coule facilement. S'il y a de l'argent, pas de problème pour le dépenser. Le problème, c'est de trouver de l'argent.

« Les maisons sont basses, généralement sans étage, avec des murs de grosses briques de boue séchée mêlée de paille. Comme il y a fréquemment des tremblements de terre, petits ou sérieux, et que l'été est chaud, une sorte de poussière flotte en permanence dans l'air. Il y a aussi l'odeur du charbon de bois, qui monte des centaines de petits braseros servant à cuisiner et à chauffer. Les yeux fermés, vous pouvez reconnaître que vous êtes au *Mokadero** ou dans le quartier du *Diez de Julio*, de toute façon au-delà de l'*Alameda*, la grande avenue qui fait frontière entre la ville commerciale, officielle et administrative, et la ville des *rotos*** ; l'autre frontière est le *Mapocho*, une sorte de fin de torrent qui sert d'égout ouvert.

« Le *roto*, c'est le fond de la population de la ville, entre l'ouvrier et le clochard. Il ne travaille qu'occasionnellement. Des bricoles, des corvées. Charger, décharger, porter. Manœuvre, mais jamais longtemps. Il boit plus qu'il ne mange; il fait la bringue dès que la moindre possibilité s'en présente. Il est mal habillé, souvent pieds nus. Il dort en famille, en tas, dans les *conventillos*, qui sont des usines à dormir, avec de grandes allées intérieures sur lesquelles donnent des portes, comme dans une prison. Ça gueule, ça s'engueule, ça se bat, ça pue. Ça vit.

* L'abattoir.

** Littéralement « cassé », lumpen prolétaire.

[65]

« Le plus beau jour, c'est évidemment le samedi, jour de paie, jour d'argent, si les avances perçues ont laissé quelque chose du salaire. S'il n'y a pas de paie, il y a les parents, ou les amis. Ou encore les prêts sur gage. Ou une débrouille quelconque. Même les mômes parfois rapportent de quoi payer quelques litres et des empanadas, sorte de chaussons fourrés d'oignons frits et de viande. Les mômes, toujours entre famille et vagabondage, sont déleurés. Ils ne laissent rien traîner, surtout pas ce qui traîne.

« Alors, le samedi soir, dans le quartier du *Diez de Julio* par exemple, où des rues entières sont habitées — souvent en famille — par des prostituées, le spectacle est public. Tout le monde boit du gros rouge, bouffe et s'empiffre, crie et chante, plaisante, se bat au couteau. Car, sitôt un coup dans le nez, le *roto* redresse sa taille et redevient, le temps de son ivresse, un seigneur à qui il ne fait pas bon marcher sur les pieds ni même regarder de travers.

« Plus tard, parfois en tas de cinq ou six, ils s'écroulent, à même le trottoir ou au pied d'un réverbère, et dorment contents. Les patrouilles de carabiniers passent sans les regarder: elles auraient trop à faire à ramasser tous les ivrognes.

« Le plus beau, c'est l'arrivée des évangélistes, musique en tête. Ils sont brocardés, moqués, mais écoutés quand même. Ils jouent de la guitare, du violon, de l'accordéon et entonnent des cantiques. Puis viennent les confessions publiques: « J'étais un grand pécheur. Je buvais toute ma paie. Je battais ma femme et mes enfants avaient faim. Je courais les putains. Deux de mes enfants sont morts faute de soins, parce que je ne m'en suis pas occupé. Mais un jour... j'ai rencontré le Seigneur. » Ou encore, après d'autres cantiques: « J'étais une putain... », et cetera.

« Tout le monde écoute, c'est-à-dire tous les ivrognes et toutes les putains, et tous les gosses aussi à qui les envoyés du Seigneur racontent leur vie, jouent de la musique et offrent des chansons pas du tout à la mode.

« Nous aussi, nous faisons les évangélistes, à notre façon. Dans des réunions, des meetings, des assemblées. Il y avait un bon paquet de militants dans certains syndicats: l'imprimerie, la chaussure, le bâtiment, Beaucoup de professionnels, c'est-à-dire des gens qui possèdent un capital que nul ne peut leur enlever et qui leur donne une certaine fierté. Des typographes, des linotypistes, des spécialistes sur machines, des maçons et des tailleurs de pierre; et aussi,

[66] dans les groupes d'étude et de propagande, des médecins et des ingénieurs.

« La difficulté, c'était d'organiser ceux qui, par définition, n'étaient pas organisables, c'est-à-dire les *rotos*, sans métier, sans patron fixe, avec

des domiciles changeants encore que groupés dans les mêmes quartiers. Certains venaient à nos réunions. D'autres s'adressaient à nous parce qu'ils venaient de petites villes de l'intérieur où des groupes fonctionnaient bien.

« Avec Arnal, un militant qui ne se décourageait jamais, qui entrait et sortait de prison sans songer à se plaindre et était capable de passer des semaines à convaincre un jeune pour en faire un activiste, mais aussi de comprendre les dimensions d'un mouvement qui pouvait organiser, mener et gagner une grève, sans perdre de vue les grands problèmes, nous étions quelques-uns à chercher comment rendre consciente cette grande force des *rotos*. Ils ne votaient guère, ce qui explique pourquoi les partis ne s'occupaient pas d'eux.

« Ce n'étaient pas des problèmes de salaires qui pouvaient les mobiliser en permanence. Ce qui pouvait les grouper, c'étaient les revendications qui les auraient mis au niveau des autres. Ils crevaient des maladies de la misère, le typhus que leur transmettaient les poux, la vérole, la tuberculose, l'alcoolisme. Les hôpitaux étaient des dépotoirs, sans locaux ni services dignes de ce nom. Ils étaient affreusement exploités par les propriétaires des *conventillos*.

« On s'y est mis. Une réunion chaque jour dans un *conventillo*. Ce n'était pas toujours marrant. Le public était ou en état de torpeur ou en pleine effervescence d'alcool. Trois mois pour toute la zone de l'*Avenida Matta*. Avec des réunions de délégués de comités, des petites concentrations de quartier. Finalement, on s'est lancé dans l'aventure : organiser une manifestation de *rotos*, avec des mots d'ordre propres à eux-mêmes, sans placer aucun espoir dans l'un ou l'autre parti, pour montrer qu'ils existaient et qu'il fallait compter avec eux, que cette écume avait de la solidité.

« Des tracts, des affiches, des réunions de militants, l'appui des syndicats. On n'en dormait plus, littéralement, et c'était une aventure dont l'issue ne pouvait être raisonnablement prévue.

« Le samedi après-midi où le rassemblement a eu lieu, il y avait quelque chose comme cinq ou six mille *rotos* présents. Beaucoup

[67] avec femme et marmaille, rigolards et en même temps fiérots de défiler sur l'*Alameda*, avec des banderoles qui barraient le cortège. Et devant, les vieilles bannières des syndicats et les drapeaux rouges et noirs. Une cour des miracles en mouvement.

« Le cortège s'est mis en marche, après une sorte de long frisson. Tout au long, des pelotons de carabiniers à cheval l'encadraient.

« Nous étions là à nous demander si c'était un succès ou un échec, si cette dynamite rassemblée allait exploser ou se défaire en poussière.

Arnal, qui était allé parlementer avec le commandant des carabiniers pour que le cortège ne soit pas masqué par le peloton placé en tête, revint presque au pas de course: « C'est gagné, nous annonça-t-il, comme un triomphe. Ils ont peur. » Et, comme nous le regardions de côté tout en marchant: « Plus que nous », ajouta-t-il en se mettant à rire.

« Rien ne se passa sinon que le meeting de dislocation fut un succès et que la presse se mit à parler les jours suivants des thèmes qui avaient marqué le défilé: les services de santé, le logement, les loyers. En réalité, pour la première fois et en tant que couche sociale, les *rotos* étaient entrés dans la ville. »

Ce fut la dernière fois que les « Anversois » se réunirent. Les eaux se firent troubles, l'embouchure du fleuve n'était plus loin. Manolis vint parler à Giuseppe et lui posa brutalement la question de savoir si « son groupe », comme l'affirmait le capitaine, travaillerait à Rosario au déchargement, et cela au tarif argentin, c'est-à-dire bien en dessous du salaire prévu sur les bateaux grecs en période de guerre.

Giuseppe ne put s'empêcher de sourire et rassura le Grec.

— Tu as les nouveaux tarifs? Avec détails, zones, et le reste ?

— Bien sûr !

— Alors, calculons depuis le départ.

Ils se quittèrent bons copains.

A la cantine, Bianchi, nerveux, s'explique :

— Il est temps d'arriver, sinon je ne pourrai plus tenir. Cet après-midi, ce foutu officier troisième de pont a manqué de prendre une carafe sur la tête. C'est bête, mais il y a des choses que j'encaisse difficilement. Une connerie quoi : il m'a regardé comme s'il était maître d'école et m'a demandé de verser de l'eau dans son verre. La carafe était juste à côté de lui. Probable que, chez lui, il va cher-

[68] cher l'eau au puits pour toute la famille... Ici, il a un boy, et le boy c'est moi. J'ai ravalé ma rage alors que j'avais déjà la main sur le goulot pour l'assommer. Mais il se pourrait bien que la prochaine fois je n'arrive pas à me contrôler.

Le *Jupiter* se mit en panne sans toucher Buenos Aires, juste le temps de prendre à bord deux pilotes. La lente remontée du Parana, par des cheminements qui semblaient compliqués, au milieu d'une nature non domptée, accapara tous les regards. Forêts denses sur les deux rives et coques de navires embourbées au détour d'un chenal, cris d'oiseaux et brefs hurlements sortis du fouillis végétal qui s'avancait jusque sur l'eau.

fascinaient les hommes de l'équipage. Ils avaient le sentiment de pénétrer un continent inconnu, de s'enfoncer dans une aventure nouvelle, tout en sachant qu'il y avait, au bout du voyage, un port céréalier.

De loin en loin, quelque trace de vie humaine: une cabane, une barque longeant la rive, des toits aperçus dans une trouée. Giuseppe écoutait les réflexions étonnées ou émerveillées de ses compagnons et secouait la tête.

— Tu peux faire le même voyage, plus vite, par le chemin de fer, mais le paysage est monotone: rien que de la terre à bétail.

Les autres préféraient laisser courir leur imagination.

[69]

CHAPITRE 6

Rosario, novembre 1939

Avant même d'arriver au port, le navire alla se placer à un quai isolé d'où l'on n'apercevait rien de la ville. Il se planta dans un paysage rappelant le Nord européen, avec des canaux et des prairies proches où meuglaient des vaches. Une poignée de douaniers et de policiers montèrent à bord, avec un agent de la Compagnie porteur d'une épaisse serviette. Un garde s'assit au pied de la passerelle, ouvrit, pour s'abriter du soleil, un parapluie noir qu'il arrima à la rampe, et sortit un journal illustré de sa poche.

Il y avait du courrier. Un gros paquet pour le capitaine, quelques enveloppes pour les officiers et les marins grecs. Et un petit paquet pour Giuseppe...

Ce fut Willy qui, dès le matin suivant, alla voir Cap Nicolas pour demander une avance.

— Combien veux-tu ?

— Disons, deux cents pesos.

— Non. Si je donne deux cents pesos à chaque homme, je n'aurai plus d'équipage demain. Vous déserterez tous. Tu dois savoir que tout contrat d'embauche signifie le voyage aller-retour. Nous en sommes à l'aller. Tu seras payé normalement au retour. Je peux te donner cinquante pesos d'avance pour aller en ville t'acheter ce que tu voudras. Compte les billets et signe le reçu.

Willy compta, signa et s'en alla. Il raconta le scénario aux autres. Le défilé commença, et chaque cas fut liquidé de la même façon. Les marins grecs discutèrent plus longtemps et touchèrent un peu plus.

[70]

Le dernier à passer fut Giuseppe :

— Je viens chercher mon compte, capitaine.

— Ton compte ? Une avance, tu veux dire. Ce n'est pas à toi que je dois apprendre que le contrat comporte un voyage aller-retour.

— Je n'ai pas de contrat, je n'ai jamais signé de contrat. Je veux mon compte, je m'en vais.

— Tu t'en vas ? Tu veux que je te remette entre les mains de la police argentine ? Tu n'as aucun recours. Tu es un vagabond et un déserteur.

— Soyez sérieux, capitaine, et écoutez-moi: voilà mon carnet de citoyen argentin. L'officier de garde me l'a remis hier, avec d'autres documents, comme mon livret de marin. Le courrier a marché plus vite que votre rafiote. Si vous ne me payez pas totalement, et en respectant les tarifs de guerre, je porte plainte contre vous pour m'avoir embauché sans contrat et pour ne pas respecter les lois argentines.

Cap Nicolas regarda le petit bout d'homme qui lui tenait tête, tranquillement, mais avec, dans le regard, quelque chose d'une bête de combat.

— Bon. Je ne veux pas perdre de temps avec tes histoires. Je te donne deux cents pesos et tu fous le camp.

— Non. J'ai droit, au total, à quatre cent vingt-cinq pesos, en tenant compte des dix-huit jours de navigation en zone de danger, et de la surprime. Il n'y a pas de raison que ce soit vous qui touchiez la différence.

— C'est Manolis qui t'a renseigné ?

— Non. C'est le règlement de la Compagnie Hellénique de Transports Maritimes, dont le *Jupiter* dépend.

Le capitaine compta les billets et la monnaie, poussa le tas vers Giuseppe, ouvrit la bouche pour ajouter une remarque, puis se reprit.

— Au suivant !

Il n'y avait plus personne. Cap Nicolas se pinça le nez entre deux doigts, puis se pencha vers la petite armoire qui s'ouvrait à droite de son bureau, en tira une bouteille de cognac et deux petits verres:

— A ta santé, Giuseppe de malheur. Je dois reconnaître que toi, tu m'as eu.

Au soir, sans serrer la main à personne, les six descendirent. Seul, du pont, le petit mécanicien leur fit un geste d'adieu. Ils por-

[71] taient chacun un baluchon, et le garde accepta leurs explications : Ils allaient faire laver leur linge en ville.

La campagne était déserte et ils marchèrent deux bons kilomètres avant de trouver un tramway ferrailant qui les amena au centre. Giuseppe les pilota jusqu'à un établissement où des viandes, des saucisses et des tripailles cuisaient en plein air. Ils mangèrent beaucoup et burent plusieurs bouteilles d'un gros rouge épais et tiède. Ils parlèrent beaucoup aussi, mais sur des sujets précis. Ils étaient arrivés, mais ils ne savaient pas très bien où.

Bob n'avait pas changé d'idée. Il allait au Paraguay. Giuseppe lui glissa quelques mises en garde, mais n'insista pas.

— Tu as un bateau qui monte jusqu'à Asuncion. Ça te prendra trois jours. Avec vingt pesos, même sans passeport, tu entreras. Après, je ne sais plus. Tu sais où aller ?

— J'ai l'adresse du journal. A partir de là, je me débrouillerai. En tout cas, je sais faire le pain: dans mon coin, j'étais le roi des croissants.

— Il y a combien de temps que tu l'as, ce journal ?

— Deux ans à peu près.

— Et tu crois que l'adresse est toujours valable ? Les choses vont vite au Paraguay, tu sais, surtout pour ceux qui n'y sont pas nés.

Bob eut un geste désinvolte.

— Je verrai bien.

Willy, Bianchi, Parrain et Danton descendraient par le train sur Buenos Aires. Ce n'étaient pas les points de chute qui manquaient. Giuseppe se leva.

— Dans ce cas, allons dormir. Le train pour Buenos Aires part vers sept heures, et il est minuit passé.

La maison pour *caballeros solos* à laquelle il les conduisit était peinte à la chaux, façade et murs intérieurs. La tenancière les plaça au bout d'une longue chambrée où déjà plusieurs dormeurs ronflaient. Pour tout ameublement, il y avait des lits de fer, avec un mince matelas de paille, mais deux draps blancs et un polochon.

Ils dormirent lourdement, et Giuseppe les secoua dès l'aube, laissant Bob à son sommeil.

Ce n'est qu'à la gare, où ils prirent un café et des galettes, qu'ils commencèrent à se réveiller. Le train était à quai, avec des wagons qui sentaient la poussière et la sueur.

— Ne vous inquiétez pas pour les papiers. La moitié des Argen-

[72] tins n'en possèdent pas. Ça s'arrangera par la suite.

— Et toi ? Où vas-tu ?

— Dans mon bled, à Jujuy, du côté de la Bolivie.

— C'est loin ?

— Trois jours de train à peu près.

— Tu vas dépenser tout ton fric pour le voyage.

Giuseppe haussa les épaules :

— Et les trains de marchandises, vous croyez que c'est fait pour les chiens ? Si vous passez un jour par là, et que j'y sois — tout peut arriver — adressez-vous à l'auberge qui est sur la route de San Juan, à la sortie de la ville. J'y suis connu.

Le train s'ébranlait. Ils se donnèrent l'accolade, et Giuseppe sauta sur le quai.

— Je vais aller mettre Bob sur le bateau.

Ce n'était déjà plus qu'une petite silhouette au loin.

Les quatre se calèrent dans les coins d'un compartiment vide, se regardèrent sans parler, fermèrent les yeux et dormirent. Chacun pour soi, dans le tohu-bohu des images, des souvenirs et des projets. Contents d'être ensemble.

[73]

CHAPITRE 7

Buenos Aires, 1940

Le Centre d'Accueil pour les rescapés d'Espagne fonctionne. C'est un militant d'un certain âge, l'air d'un pasteur protestant, aimable mais sans effusions, qui tient la boutique, dans une rue paisible, pourtant proche du centre.

Le « Pasteur », qui s'appelle Pio et est en réalité linotypiste, fournit la règle : un lit dans un hôtel proche, deux repas par jour dans un restaurant ouvrier à deux pas, un peso pour les cigarettes.

— De grâce, cherchez du boulot et trouvez-en le plus vite possible. On vous aidera. La caisse est à sec. L'enthousiasme pour la Révolution espagnole a tiédi ; on soutient plus facilement le combat que la défaite. Il ne reste plus guère que les militants qui continuent à verser régulièrement leur cotisation.

Le soir, après le travail, l'atmosphère change avec l'arrivée de quelques copains: Raco, nerveux, bourré de tics, qui était sur le front de Madrid; Ghilardi, l'organisateur de toutes les campagnes pro-républicaines, secrétaire du syndicat des peintres, calme et souriant; d'autres encore, porteurs de nouvelles, qui sortent des lettres de leurs poches, informent et discutent. Cela fait du bien de se retrouver dans le milieu. Encore que la série de questions que posent les nouveaux arrivés n'obtienne que des réponses mélancoliques: Non, le mouvement n'a pu se redresser après la dictature d'Uriburu qui a brisé net le mouvement d'immigration dans son aspect politique, a renvoyé nombre d'activistes dans leur pays d'origine et a durement réprimé la propagande. Non, la répression n'a

[74] pas ressoudé les tendances ni provoqué un minimum de collaboration. Les «syndicalistes» et les «purs» continuent de se bouder, de polémiquer, de se combattre. «A vide», souligne Raco. Non, l'effort de lucidité face aux événements d'Europe n'est pas soutenu. Il existe des

courants favorables aux Alliés, simplificateurs par sentimentalisme, par haine du nazisme.

Un certain nombre de militants demeurent en prison. Les activités sont limitées par une série de mesures policières. Raco, par exemple, ne peut quitter la capitale fédérale pour aller en grande banlieue ou en province tenir des réunions ou parler dans des meetings.

Beaucoup de syndicats sont en crise. Les centrales ont perdu cohésion et puissance. Même des forteresses comme le transport urbain, les chantiers navals, le bâtiment connaissent des problèmes.

- Vous verrez cela peu à peu. Faites la tournée des locaux, parlez avec les militants. L'élan des années 20 est brisé. La nouvelle poussée se fait attendre.

Les quatre compères s'en vont prendre leur premier repas. Le tenancier est un sarde, massif, fort en gueule, cachant sa naturelle bonhomie sous un verbe rude. Il leur sert une côte de bœuf impressionnante, qui dépasse l'assiette, leur verse un vin rouge épais, haut en degrés, tout en les observant, un rien goguenard. Une orange pour finir. Le quatuor se sent d'attaque et les projets commencent à s'ébaucher, sans fondement, mais en confiance.

De la rue, une rengaine s'élève, pleurarde, avec de brusques hoquets. Danton écarte un coin de rideau. C'est un orgue de barbarie dont la manivelle est tournée par un petit homme, noir de peau et de cheveux. Derrière son comptoir, le Sarde regarde, fait la moue et se met à parler, sans s'adresser directement à personne, comme pour lui-même, comme un chœur, les yeux perdus:

— Encore un qui est venu faire l'Amérique. Bougre de con ! Il a quitté la misère au grand air pour la misère des villes. A moudre sa musique pour aussi purotin que lui. A mendier. Il rêvait de vie facile et de billets en liasses. Le voilà à pousser ses deux roues et à compter la petite monnaie.

« Moi aussi, je suis venu avec des rêves. Il y a trente ans de cela. C'était la misère dans les villages de la montagne, là-bas, dans mon coin du Gennargentu. Pas de travail. Pas d'espoir non plus. Naître pauvre et mourir misérable. Mais, *Dio boia* ! la polenta de châ-

[75] taignes était pour rien, et le fromage de chèvres aussi. On ne foutait rien mais on mangeait quand même.

« Tandis qu'ici, il faut trimer pour arriver à vivre. Et avec le rêve en moins. Il aurait fallu laisser l'Amérique au loin, seulement pour y penser de temps en temps.

« Maintenant, je suis là, sans mes montagnes et sans mes amis, à rincer des verres et à vendre de la soupe à des gens comme vous...

« Putain de vie ! Connerie d'humanité, moi y compris ! »

Là dessus, il flanque un grand coup de poing sur le comptoir.

— Tenez, je vous offre une grappa, à mon compte. On a beau ne pas se connaître, je sais bien que nous sommes tous des pauvres types.

L'orgue de Barbarie s'était éloigné; on ne l'entendait plus que faiblement, à deux blocs de là, à sa nouvelle étape d'illusion.

Il faut se mettre en route, découvrir, visiter. Willy, qui possède quelques adresses d'Allemands, part de son côté. Bianchi va repérer ses points de chute italiens. Danton et Parrain vont du leur.

A marcher, tout de suite le centre et son éclat de grande capitale sont oubliés. L'interminable banlieue s'amorce, s'étire en des kilomètres de blocs apparemment identiques. La formule des terrassiers parisiens cherchant du boulot : «faire de la poussière», prend ici toute sa signification. Pour trouver le local des réparateurs de navires, du côté de La Boca, il faut deux heures de marche. Rencontrer un militant de la métallurgie pour dix minutes de conversation coûte une heure de mieux.

Chaque jour va être usé, bloc par bloc, *cuadra* par *cuadra*, en une sorte de prospection qui les plonge dans le va-et-vient populaire, dans l'immense fourmilière de ce grand port d'où l'on ne voit jamais la mer, et sur lequel ne souffle aucune brise du large. Une chaleur humide, des pieds qui enflent, le col de chemise qui poisse. Et tous ces quartiers qui se ressemblent et les font douter de leur sens de l'orientation. Toujours des maisons basses calquées sur le même modèle. Une porte à double battant, une ou deux fenêtres au rez-de-chaussée, un étage ou pas du tout, une terrasse où sèche du linge. Même les carrefours, avec cafés et magasins, finissent par se confondre. Des rues sans fin où seuls les numéros changent.

Toute une semaine, selon une habitude qui devient routine, ils se retrouvent pour le repas de midi, souvent en retard, les jambes lasses, et repartent pour se rencontrer le soir au local, dîner, monter à la chambre commune.

[76]

C'est Willy qui le premier prend la route. Il a trouvé un emploi - s'occuper d'un moteur Diesel quelque part dans le Sud, près de Comodoro Rivadavia.

— Il paraît que c'est vide, ce coin: là. Des grandes distances sans rien d'autre que des troupeaux et quelques gardiens.

— Tu feras du cheval, s'extasie Danton.

— Oui, peut-être. En fait de chevaux, je ne connais que ceux de la mine. Là-bas, ça doit être autre chose.

— Si tu descends en ville, tu trouveras un groupe, signale Ghilardi, quelques anciens rescapés des massacres de Patagonie et des copains chiliens. Tu ne seras pas seul.

— La solitude ne me fait pas peur. Elle me fera du bien. Et un Diesel, c'est un bon compagnon.

Bianchi ne tarde pas à s'en aller lui aussi. Il « monte » sur Montevideo, déjà pourvu de papiers, où il va rejoindre deux Italiens, réfugiés en Uruguay après la chasse aux illégaux de la période Justo et qui se débrouillent bien sans doute, puisqu'ils ont pu lui envoyer une centaine de pesos pour lui faciliter le voyage.

Le soir du départ, ils boudent le Sarde et s'en vont manger une *parrillada* dans un immense restaurant à musique et chansons, proche de l'entrée du port. Bianchi, déjà ailleurs, écoute d'une oreille distraite les airs gitans, les rengaines italiennes, les tangos qui sont au répertoire d'une troupe endiablée, inlassable, saoulante. Il raconte Montevideo comme s'il y avait passé sa vie.

— Tu as l'air de te préparer à prendre ta revanche, remarque Parrain.

— C'est ça. C'est tout juste ça. Me venger de la vacherie humaine.

— Tu sais, tu finiras par tomber, dit Danton pour le freiner. La société est un animal qui sait se défendre. Tu connais le sort des illégaux. Ici même, Di Giovanni... Les seuls qui ont survécu sont ceux qui ont su se retirer à temps.

— Oui, pas besoin de me faire un dessin. Seulement, ça vaut mieux que de servir de paillason.

Ils parlent d'autre chose. A quoi bon discuter du thème rebattu, usé. A chacun sa voie, avec la seule condition de respecter la morale non écrite.

Pendant quelques jours, Parrain et Danton sont embauchés comme « contrôleurs » d'une ligne de petits autobus. Il s'agit de pointer les passages pendant six heures.

[77]

Un copain de la FORA* les met au courant:

— Il y a plusieurs lignes exploitées en coopérative. Beaucoup de chauffeurs sont propriétaires de leur véhicule. Il faut qu'ils respectent les tours. C'est l'organisation qui contrôle. Pour vous, c'est du dépannage, un boulot que nous donnons généralement aux copains qui sortent de cabane et doivent récupérer.

Enfin surgit l'embauche sérieuse. Deux places de tourneur dans une petite boîte de métallurgie. Des gestes simples, rapidement appris. Une monotonie qui leur paraît reposante : fixer la pièce, amener l'outil, mettre en marche, guider le filet d'eau de savon, arrêter, repousser l'outil, extraire la pièce, en replacer une autre. Pendant huit heures, coupées par un arrêt casse-croûte d'une heure, ils servent la machine. Ils sont la machine.

Ils s'installent dans une pension fréquentée par des militants. Les comptes sont faciles: 88 pesos de paie par mois; la pension en coûte 70. Rien de la grande vie, mais la satisfaction de ne plus être dépendant de la caisse des réfugiés.

A la pension vit Duque. Dès l'aube, il est debout, le *maté*** à la main, la *bombilla**** à la bouche. La main est difforme, la bouche mince et malicieuse.

Le premier dimanche, il attaque, ses yeux d'un vert pâle fixés sur les deux nouveaux venus:

— Que fait le mouvement en France, en Angleterre ? Que faites-vous ici ?

La façon de poser les questions désarçonne Danton et Parrain. Ils flairent une sorte de reproche. Ce n'est pourtant que curiosité directe, intérêt, désir de ne rien laisser passer.

— On ne peut plus parler de mouvement, s'efforce d'expliquer Parrain. Un mouvement n'existe qu'en périodes de combat, de revendication, d'assaut ou de défense. Aujourd'hui, il n'y a plus que des individus. Et tu sais que quand un mouvement perd son élan, les défauts individuels deviennent apparents, prennent une importance démesurée; comme apparaissent dans un fleuve, en période de basses eaux, les carcasses et les débris qui encombrant

*Fédération Obrera Regional Argentina - Confédération ouvrière anarcho-syndicaliste

** Petitealebasse contenant les feuilles broyées d'un arbuste et l'eau bouillante

*** Suçoir.

[78] son lit. Notre force a été brisée en Espagne. Ailleurs, rien n'était solide au point de se maintenir dans une situation de guerre, face à une mobilisation que mène l'Etat.

Duque, planté sur ses jambes, l'épaule droite affaissée, le visage un rien sarcastique, tendu pour mieux saisir les paroles, sourit. Il a

l'habitude des situations tragiques. A vingt ans, animateur de groupes d'étudiants, il a été frappé d'une balle dans la région lombarde et s'est retrouvé infirme. Il ne s'est jamais plaint. Il a tout simplement continué à militer, à organiser des campagnes, à ressouder des clans fratricides, à lancer des journaux. Répressions, misère, polémiques, défaites, rien n'a pu le changer. Le mouvement, bien que ou parce que c'est une balle de camarade qui a tué sa jeunesse, est devenu son unique raison de vivre.

— Alors, rien à faire?

— Si, bien sûr. Avant tout, ne pas se laisser emporter par l'aspect immédiat des événements, par les propagandes, par la facilité des simplifications. Il est des périodes où l'on n'a aucune prise sur la marche des choses. Mieux vaut le savoir et ne pas masquer son impuissance par de la gesticulation ou, pire, s'embarquer sur un bateau qui n'est pas le nôtre.

Cette fois, c'est Danton qui a parlé.

— Plus d'organisation alors ? questionne encore Duque.

— Plus d'organisations. Celles qui existaient n'étaient pas faites pour affronter une guerre généralisée. D'autres naîtront, à mesure que les problèmes susciteront des mécontentements, que l'absurde deviendra évident. Pour l'instant, il ne reste, dans le meilleur des cas, que des militants qui ne perdent pas la tête et qui seront capables d'exprimer ce que l'une ou l'autre couche sociale ressentira quand la guerre présentera ses factures.

— C'est une guerre antifasciste...

— C'est une guerre. Avec ses origines profondes, ses raisons historiques, ses explications. Le nationalisme, le Traité de Versailles, les rivalités entre puissances industrielles expansionnistes.

— Mais Hitler, c'est un danger d'une autre nature que celui d'une exploitation bourgeoise, limitée par une relative démocratie, et contrebalancée par des mouvements ouvriers...

— Ne nous fais pas le coup de la défense de la démocratie. Sous des vocabulaires différents, avec des moyens différents, démocraties et fascismes ont interdit l'expérience ouvrière et paysanne espagnole.

[79]

— Laisser écraser la France n'est peut-être pas ouvrir une meilleure perspective pour une renaissance socialiste.

— La France sera écrasée, précisément parce qu'elle n'a pas voulu choisir entre les solutions authentiques : ou une dictature de droite avec une classe ouvrière mise au pas, ou une vraie démocratie industrielle, ouvrière, esquissée lors des grèves de 36.

Duque n'approuve ni ne critique. Il se remplit un nouveau *maté*, suçotte sa *bombilla*. Un temps de silence, pendant lequel chacun remâche ses pensées.

... les copains anglais ?

Peu nombreux mais résolus et en nombre croissant. Ils ont lancé un canard, *War Commentary*. Ils tiendront.

— Grâce à la démocratie britannique ?

— Dans les circonstances où ils ont à vivre et à lutter.

Nouveau silence. Duque continue à regarder ses interlocuteurs, comme un entomologiste suit la marche d'un scarabée.

— On va voir. Si vous le voulez, on essaiera de voir ensemble.

Les chambres de la pension sont nues. Nus les murs, nus les carrelages. Un lit bas, une ou deux chaises et une commode. A croire que les habitants sont tous de passage.

Danton et Parrain montent sur la terrasse, d'où l'on ne voit que d'autres terrasses. Duque est resté au rez-de-chaussée. Il attend deux copains des *frigorificos** qui préparent des élections syndicales.

— C'est le diable, dit Danton, sans préciser s'il pense à la tête de l'Argentin ou à sa façon de poser les problèmes.

Au repas de midi, il y a toujours de nouveaux visages, surtout le dimanche. Peu de discussions en cours de mastiquage. Mais tout de suite après des cercles se forment, dont le *maté*, inlassablement rempli, fait le tour ; des conciliabules s'organisent.

Camela, qui tient la pension, est une belle femme de type espagnol. Grande, avec une allure de porteuse d'amphore. Elle veille à ce que les bouilloires d'eau soient toujours en circulation, s'occupe plus spécialement de Duque, sans avoir l'air d'y toucher. Une sympathisante, paraît-il, qui préfère ne jamais écouter pour être sûre de ne rien savoir et de ne rien pouvoir dire.

Parrain et Danton s'en vont vers le centre, sans se hâter. Ils s'amusent à regarder les agents de police refouler des rues où se

* Usines de conservation et de conditionnement de la viande.

[80] trouvent les commerces de luxe les égarés qui ne portent pas le veston. Malheur à celui qui, en raison de la chaleur humide, s'aventure en bras de chemise dans le quartier chic. Il est repoussé vers la périphérie. Un homme civilisé porte le veston. On en voit qui tournent la difficulté, le matin surtout, en enfilant une veste de pyjama.

- Hypocrisie, résume Danton.
- Influence de la mentalité du Sud, celle d'Espagne et celle d'Italie, répond Parrain qui cherche à comprendre.

A l'atelier, ils découvrent une forme de culture ouvrière qui les fait rager. Leur voisin de tour, un homme d'une trentaine d'années, d'origine sicilienne, passe chaque soir, après le travail, une bonne demi-heure à se déguiser en gentleman. Tout d'abord, c'est le repassage du pantalon, le seul en sa possession sans doute. Rituellement, il le quitte, le pose sur un banc métallique, le met en pli et l'écrase d'un fer bien poli. Ensuite vient le rite de la coiffure, gominée avec de la graisse de machine. Pour terminer, un coup de chiffon aux chaussures pourtant crevassées par dessus et dont les talons sont usés au tiers.

Au bout de quelques jours, la confiance s'est installée entre eux. Il s'appelle Segundo et révèle qu'il est fiancé. « Depuis huit ans », précise-t-il. Les deux autres en sont estomaqués.

Depuis huit ans ? Et pourquoi ?

Il faut acheter les meubles pour le mariage.

— Oui mais en attendant...

— Oh non ! La famille est très stricte et ma fiancée est une fille sérieuse.

Les deux autres se regardent, partagés entre l'envie de rire et un sentiment de tristesse. Avec ça, Segundo gagne exactement comme eux, c'est-à-dire qu'il doit économiser sur la nourriture de quoi acheter une chambre à coucher et une salle à manger. Des années à vivre misérablement pour avoir le droit de se marier dans les règles et de coucher enfin avec sa désirée.

Une cinquantaine d'ouvriers travaillent là. Des Tchèques, deux ou trois Allemands, deux Français, et bien sûr des Argentins. On y fait des petites pièces, en petites séries, avec une précision relative. La boîte tourne car les importations sont pratiquement stoppées et la demande des maisons d'accessoires augmente sans cesse.

Hors le travail, pour lequel l'entente est naturelle, les compa-

[81] gnons ne se fréquentent guère. Pas de bavardages, pas de coup à boire. Sans doute nombre d'entre eux ont-ils encore le souvenir trop frais d'une Europe en chômage ou d'un Buenos Aires sans embauche pour prendre un rythme de plaisance.

Danton tente de sonder ses voisins de tour pour savoir s'il existe une section syndicale, ou s'il ne serait pas possible de discuter des salaires. Il

ne reçoit, en guise de réponse, que des sourires polis ou des haussements d'épaules. Jusqu'au jour où un ouvrier français vient le mettre en garde:

— La plupart des gars, ici, sont heureux de pouvoir travailler. Ils sont restés en panne pendant des mois, et parfois des années. Ils savent qu'il serait facile de les remplacer. Alors, tu comprends...

— Et toi ?

— Moi ? Je suis bon professionnel. Je me fais trois fois ta paie. Si les boîtes se remettent à tourner rond, je changerai de crèmerie et je gagnerai plus. C'est la règle ici. Ce n'est pas dans le même atelier que tu grimperas. Il faut déménager. Pour te dire la vérité, je me sens et me tiens peinard. Toujours mieux ici qu'à la riflette !

Sans doute. Cela ne satisfait pas pour autant le prurit activiste de Danton. Il a de l'énergie à dépenser. Il s'ennuie. Le soir, le dimanche. Les discussions dans les locaux ou avec les copains ne dépassent pas les généralités. Il voudrait de la matière à pétrir.

Raco lui parle d'un nouveau journal qu'il veut lancer. Ce ne sont pourtant pas les feuilles qui manquent. Certaines portent des noms connus, sonnante comme des pièces solides: *La Protesta*, *La Obra*. Elles ne circulent plus autant qu'autrefois, on ne se les passe plus sur les chantiers ou dans les boîtes.

— Elles sentent le passé, soutient Raco. Il faut trouver un nouveau langage. S'attaquer à des problèmes qui vont devenir aigus avec la neutralité argentine, son isolement, mais aussi ses ventes grandissantes de blé et de viandes aux belligérants. L'industrie va se développer.

Quand il rapporte ces propos à Duque, Danton n'obtient de lui qu'une moue sceptique:

— Il fera son journal. Deux, trois numéros. Il ne créera pas un mouvement. Les militants sont encore traumatisés par des expériences récentes. Il cherchera alors des formules qu'il croit neuves, pour attirer des éléments nouveaux. Ce seront des resucées de formules trotskysantes, bolchévisantes.

[82]

« C'est vrai, poursuit le « diable », que la plupart des copains, des groupes, des publications se réchauffent autour de foyers mourants. Ils traînent leurs souvenirs en reculant vers l'avenir. Les critiques de Raco sont justes. Ce qu'il ne voit pas, c'est qu'il se saoule d'activisme, qu'il se crée un monde à lui, alors que le monde réel, tel qu'il est, lui échappe. Nous allons avoir à franchir des étapes dures, avec soif, faim et désespoir.

Tout cela est dit sans pose, calmement, et sans pessimisme cependant, comme s'il présentait un bulletin météorologique.

— Pas d'assemblée possible, pas de meetings, donc pas d'enthousiasme communicatif. Il nous faut apprendre à lutter d'une autre façon. Ne crois pas que nous ne faisons rien. Les prisonniers de Bragado, les briquetiers de San Martin ont besoin de nous, là où ils sont. Tous des lutteurs condamnés pour des délits qu'ils n'ont pas commis, uniquement parce que la police a eu besoin de montrer qu'elle règne.

« Nous avons été matraqués durement. Beaucoup de grèves perdues. Beaucoup de militants étrangers renvoyés dans leur pays d'origine. La plupart des terroristes et des expropriateurs fusillés ou mis hors de combat par des peines très longues. Privés d'aliments, condamnés à l'immobilité, les grands courants du mouvement continuent de se combattre. Un combat entre pièces de musée, sur le plan tactique. Il reste pourtant des centaines d'hommes de valeur, dans toutes les fractions. Il faut les rassembler, ne serait-ce que par instinct de conservation. »

C'est vrai qu'une sorte de recroquevillement peut être noté. Chez les réparateurs de navires, le syndicat fonctionne dans une quasi-illégalité. Les comités se réunissent chez des particuliers. Sur les chantiers, les consignes se passent de bouche à oreille. L'organisation ressemble à une franc-maçonnerie. Dans les nouvelles entreprises, de plus grandes dimensions que les ateliers traditionnels, les services d'embauche éliminent systématiquement les militants connus. On n'y parle plus le génois qui, dans les années vingt, était la langue des compagnons solidaires.

Les journaux de métier se publient encore, mais leur circulation se fait plus difficile, se limite aux convaincus et aux sympathisants connus. Une période entre chien et loup.

Progressivement, des nouvelles commencent à circuler. La première vient d'Espagne: une simple carte postale signée Hassan.

[83]

C'est la preuve que l'ancien secrétaire du syndicat du Bois, repassé en Espagne quelques mois après la défaite, est encore libre et vit sous le nom que portait sa fausse carte d'identité.

De New York, de Londres, de Marseille, des lettres arrivent. Généralement courtes, elles situent des militants, ne fournissent que de brèves indications sur la situation générale.

Mario est tombé. Il a été envoyé dans un camp, dans la Lozère. « La Lithu » a été livré aux autorités allemandes. Un groupe d'Espagnols est arrivé à Cuba, un autre à Saint-Domingue. A Ellis Island, le lieu où les

autorités nord-américaines placent les émigrés illégaux en quarantaine, il paraît qu'un bon paquet de copains attendent que l'on statue sur leur sort. Ce qui est sûr, c'est que plusieurs militants en sont déjà sortis et descendent vers le Chili, munis de laissez-passer ou de visas en règle sur des passeports qui le sont moins ! Les *Sociedades hispano-confederadas* des Etats-Unis fonctionnent bien et s'affairent à aider les réfugiés sous toutes les formes. Des Italiens sont arrivés au Mexique, où l'on signale également la présence de quelques militants socialistes révolutionnaires français.

Une sorte de répartition géographique des hommes connus devient peu à peu possible, à mesure que la course d'obstacles s'achève individuellement ou par petits groupes. Pour les uns, c'est l'installation dans des pays où opèrent des centres d'accueil, pour d'autres le refuge précaire, aventureux, dans des coins n'offrant aucune sécurité, aucune garantie de stabilité. Pour un large secteur, l'inconnu des camps et des prisons.

Au local de Pio, les lettres sont fiévreusement attendues. Parrain n'arrive pas à payer les frais de correspondance qui augmentent de semaine en semaine, jusqu'au jour où les groupes de *L'Adunata*, de New York, informés, lui feront parvenir quelques dollars. Le centre d'accueil décide de prendre les timbres à sa charge quand il s'agit de lettres destinées à des Espagnols.

L'inventaire a toutes les apparences d'un jeu de puzzle, à cela près que nombre de pièces sont manquantes et que d'autres apparaissent comme par magie. Ainsi, Danton a pu établir une liaison avec des centres hollandais et suédois, lesquels donnent l'impression de tenir.

De ces renseignements portant sur une famille mouvante, pourchassée, parfois à peine réinstallée dans un havre provisoire, rien ne se dégage encore qui pourrait signifier une pensée commune ou une velléité d'action.

[84]

— Débris et résidus, estime Raco. Nous devons créer ou recréer une Internationale sur des bases claires, suivant une idéologie précise. Une organisation ne peut fonctionner que si elle est responsable, réglée par des statuts, appuyée sur des sections nationales d'accord sur l'essentiel.

— Beau programme ! réplique Danton. Tu arriveras à créer une fraction de faiseurs de thèses dont la réalité se fout éperdument.

— Sans une évaluation exacte des situations, sans étude des grandes tendances et sans mouvements agissant à partir de ces connaissances, il n'y a pas d'internationalisme possible. Seulement des phrases et des discours. Pour résumer, il ne peut y avoir d'internationalisme s'il n'y a pas d'Internationale.

— Aussi prétentieux, ou aussi triste que cela puisse paraître, intervient Parrain, l'Internationale existe. C'est nous.

— C'est une blague.

— Non. Je suis parfaitement conscient du caractère misérable de ce que nous faisons. Je sais que nous ne comptons pas. La guerre ne fait que commencer et sans doute prendra-t-elle des proportions mondiales. L'Europe en tout cas sera marquée par Hitler et par Staline. Tu as raison de vouloir mettre l'accent sur la lucidité, sur la recherche des facteurs qui conditionnent le destin des sociétés. Là où tu te trompes, c'est lorsque tu crois que cette clairvoyance, à supposer qu'il soit possible de l'atteindre, est suffisante pour nous donner préhension sur les événements.

— Frapper juste un seul coup est plus important que cogner dans tous les sens et à côté.

— Exact. Mais nous ne sommes ni états-majors, ni technocrates destinés à conduire le monde vers le socialisme grâce à une règle à calcul ou suivant une martingale infaillible. Nous sommes des militants qui voulons pratiquer autant que possible le socialisme et l'internationalisme. Si le génie politique auquel tu veux subordonner toute action se trompe - et il se trompe - il ne reste rien. Pour l'heure, battus, insultés, écrasés, laissés pour compte, « débris et résidus » comme tu dis, nous sommes l'Internationale.

— Ça te suffit ?

— Bien sûr que non. Il faut trouver le moyen et la manière de faire de notre médiocre réalité un instrument de combat. Passer de l'existence à la présence, et peut-être à l'influence et à l'intervention. Cela demande la pratique de ce que tu appelles la lucidité, pour

[85] commencer. Ce ne sera pas facile; on voit déjà fonctionner les pièges: défendre la liberté relative contre l'absence de liberté, défendre l'absolutisme stalinien contre la ploutocratie capitaliste. Notre travail - mais c'est un travail qui n'est pas nouveau, que nous avons dû poursuivre depuis que nous existons - c'est de ne rien confondre, de ne rien simplifier, de distinguer les divers types de régimes sans jamais perdre notre personnalité de mouvement libertaire.

— Joli tout ça. Comment le traduire dans les faits, dès maintenant ?

— Quelques-unes de nos revues continuent de paraître ; nous pouvons en premier lieu les nourrir, par des informations sur les diverses situations sociales dans le monde, fournir des nouvelles, à partir des militants et des groupes, et non pas en nous bornant à interpréter la presse d'information qui déforme par intérêt et par ignorance. Ensuite aider ceux qui ne s'enrôlent sous la bannière d'aucun camp pour qu'ils puissent rester eux-mêmes. Leur faire sentir que, même seuls, ils ne sont pas isolés, qu'ils font partie d'un courant, d'une poussée, d'une volonté.

— Cela ne fera pas grand chose au total.

— Ce ne sera pas grand chose en effet. Ce sera l'essentiel. Ne pas s'abandonner à la facilité. Il y a d'autres révolutionnaires qui cherchent à ne pas perdre la tête ! L'expérience espagnole a remis en question beaucoup de mots, de principes, de formules toutes faites. Ces révolutionnaires-là, même dans notre pétrin, nous pouvons les convaincre, les rallier. Une conception ample du socialisme associé à la méthode de liberté peut et doit progresser.

A l'exaltation des discussions succède l'abattement que provoque l'évidente absence de moyens. Il leur faut patiemment chercher les éléments d'une force, dégager lentement les rouages d'une machine simple. Ceux-là même qui approuvent le principe de la continuité d'une position internationaliste ne peuvent être fréquemment utilisés parce qu'ils s'en tiennent à des principes généraux qu'ils n'osent pas vérifier par l'analyse détaillée de chaque situation. Ils se replient sur une abstraction au lieu de nourrir leur conviction en extrayant des événements les preuves mêmes de son bien-fondé.

La société argentine semble se replier sur elle-même, malgré l'abondance des polémiques de presse sur la guerre européenne, les voix claironnantes des services de propagande allemand, anglais, italien, français. Les groupes d'intérêts prennent des attitudes pro ou anti-Alliés en fonction de leurs perspectives propres, ajoutant

[86] à la confusion de l'opinion publique.

Pour le noyau de militants qui s'est attelé à la tâche de créer un courant «Socialisme et Liberté», la difficulté première, toujours renaissante, c'est le sentiment de travailler toujours en dehors du tableau contrasté que présentent la presse, les discours officiels ou les chefs de partis. Il n'y a guère que les lettres venues de l'extérieur qui permettent de maintenir vivante leur certitude d'un monde souterrain, combien réel, mais muet pour l'heure, celui des usines, celui des régiments.

Un réseau fragile, imprécis encore, avec quelques bases ancrées à Montevideo, Mexico, Santiago du Chili, Londres, New York et Stockholm, se met à bouger. Quelques articles circulent, sont publiés. Des manifestes éclatent ça et là. Encore en route ou déjà installés au bivouac d'une nouvelle étape, réduits à eux-mêmes ou lovés au creux des organisations nationales, quelques centaines d'hommes guettent l'événement.

Pour l'heure, ils se savent objets, ballottés et impuissants. Il leur faut se cramponner pour ne pas se laisser emporter par les grandes vagues de mobilisation qui déferlent sans interruption et brisent ou désagrègent leurs certitudes d'hier. Il leur faut, tout en travaillant dur pour manger et en réduisant les heures de sommeil pour courir les réunions et les rédactions, pratiquer la patiente interprétation de la nouvelle isolée,

l'évaluation des conjonctures mouvantes, l'estimation des courants qui se partagent leur propre mouvement.

Ne pas se laisser duper par des illusions, sans pour autant perdre cette conviction, cimentée par cent cruelles expériences, que les problèmes sociaux réapparaîtront en dépit et en raison de la guerre. Dans cette perspective, construire un embryon d'organisation, une arme utilisable à la première occasion.

D'où cette sorte de gouaille permanente dans les propos et les discussions, qui masque l'attente, l'inquiétude, l'angoisse. L'unique réconfort, en ces jours, c'est la présence de noyaux semblables en d'autres pays, sur d'autres continents. Après ces nuits où se remâchent presque mécaniquement, les arguments et les soucis, il ne demeure finalement qu'une volonté, nette comme une brûlure, et le scepticisme modérateur de la vie quotidienne.

— Vous êtes des malades, a lancé Bianchi, qui passe par Buenos Aires pour se rendre au Chili où il espère monter une opération en se basant sur le caractère identique des jetons de casino utilisés à

[87] Punta del Este, en Uruguay, et à Villa del Mar, sur la côte du Pacifique. Qu'espérez-vous ? Jouer les Lénine ?

Danton et Parrain secouent la tête.

— Ni Lénine, ni autre chose. Seulement ne pas perdre le bon sens et aider ceux qui tiennent à conserver le leur. En ce moment, c'est indispensable. Demain, d'autres auront les yeux ouverts par leur propre drame. Nous nous retrouverons alors. En attendant, nous cherchons à rester fidèles à nous-mêmes.

— Incorrigibles ! C'est votre opium.

Bianchi leur explique tout de même ce qui se passe en Uruguay où le mouvement «Socialisme et Liberté» a mordu. Peut-être parce que le doute s'est inséré chez les militants ouvriers et chez les intellectuels quant à la valeur de la bataille de propagande que se livrent les partisans de la démocratie britannique et les organisations communistes qui dénoncent l'impérialisme anglo-saxon.

La guerre se rapproche. Une bataille navale s'est déroulée au large des côtes uruguayennes, entre des bâtiments de la Royal Navy et de la flotte allemande.

Dans la semaine qui suit, l'extraordinaire se présente. Sur l'avenue qui va du port au centre de Buenos Aires, les badauds peuvent voir les marins anglais, deux par deux et guillerets, arpentant le trottoir de gauche, tandis que des matelots allemands, nets, astiqués, mais vaincus,

marchent sur le côté droit. Le *Graf von Spee* a été coulé et l'Argentine, pays neutre, a accepté de recevoir sur son sol les équipages des deux bords. Pour ces Allemands-là, la guerre est finie. Pour les Anglais, il s'agit de continuer.

En Europe, la main de fer nazie broie les armées adverses une à une. La Pologne disparaît de la carte, partagée entre Hitler et Staline. Bientôt, les troupes belges, françaises, britanniques sont culbutées, isolées, émiettées.

A l'atelier, l'annonce de l'armistice a donné lieu à une scène invraisemblable. La plupart des ouvriers ont manifesté leur joie. Les Tchèques ont donné l'accolade aux Allemands et aux Français. Tout compte fait, l'allégresse a été totale. Cet enthousiasme ne jaillissait pas de l'annonce de la victoire hitlérienne, mais saluait la paix, la fin de la guerre, comme s'il s'était agi d'une épidémie qui se trouvait coupée court.

Dans leur coin, Parrain et Danton, muets devant leur tour, essaient de comprendre. Ils pensent à ceux qui, dorénavant, auront plusieurs

[88] polices sur le dos. Ils tentent d'imaginer ce que va signifier, à Paris, à Bruxelles, mais aussi à Milan ou à Dusseldorf, le triomphe nazi, la mise au pas des administrations et des opinions. Ils songent à ce que doit être le moral des derniers opposants, aplatis par les succès de leurs maîtres. Combien de temps le soulagement de la paix va-t-il durer ?

— Cela ne fait que commencer, leur dit Duque le même soir. Le propre du monde moderne, c'est qu'il est animé par la compétition, sous toutes ses formes, y compris la guerre, et que certains esprits se croient assez forts pour aspirer à l'hégémonie.

La petite équipe de « Socialisme et Liberté » se sent plus isolée, plus impuissante que jamais. Les relations se trouvent coupées avec l'Europe presque toute entière. Il n'arrive plus que de rares nouvelles de Suède. D'Angleterre parviennent des informations sur l'Inde, l'Australie ou la Chine, mais rien du continent proche et isolé. Les quelques échos glanés sont aussitôt retransmis au petit réseau. Par contre, les rumeurs circulent, brouillent les esprits et entretiennent la confusion. Il faut se cramponner, pratiquer la lecture minutieuse de la presse nord-américaine dont les exemplaires arrivent avec retard.

Les propagandes montent à l'aigu. L'information, qui semblait l'arme la plus solide dont pouvait disposer un noyau révolutionnaire, disparaît. Il ne reste plus alors que les considérations banales, le repli sur les principes affirmés. Peu de chose en regard des grandes offensives menées à tous les niveaux par les camps antagonistes.

Les militants rédigent, tapent des stencils, tirent leur bulletin, l'expédient, conscients de leur pauvreté, rendus enragés par leur dénuement.

Un dimanche, à l'occasion d'un *asado*, une réunion de militants s'improvise. Une bonne cinquantaine d'hommes, une dizaine de femmes, sont assemblés sous les arbres d'un jardin, dans une banlieue populaire. Des branches flambent pour la préparation des braises. Quatre agneaux, des mètres de boudins et de saucisses sont entassés sur des tréteaux. Une sorte de grillage métallique et de minces tiges de fer fichées en terre attendent les viandes. Un petit groupe, tout en participant à la conversation des voisins qui têtent leur *maté*, épluchent oignons, piments et tomates. Des dames-jeannes de vin rouge s'alignent. Les activistes des *frigoríficos* ont apporté l'élément solide du repas. Le groupe local - une « société

[89] d'études » - fournit légumes et boissons. La maison basse est habitée par l'animateur d'une section syndicale de la métallurgie. Dans tous les coins, des conciliabules, fréquemment interrompus par l'un ou l'autre des porteurs de listes de souscription en faveur d'emprisonnés ou de grévistes, ou des vendeurs de revues et de bulletins.

On reconnaît les Italiens des syndicats de tailleurs et de chapeliers à leur mise soignée. Ils portent, malgré la chaleur, le veston et le feutre. Les gens de la construction navale sont plus débraillés, bien que les chemises soient toutes d'une netteté de cérémonie ; leurs mains sont grises, striées de coupures, les ongles noirs et souvent écrasés. Ceux du bâtiment ont également leur touche propre, avec une sorte de désinvolture, d'aisance dans le mouvement. En général, ce sont des hommes mûrs, la quarantaine et au dessus. Les jeunes présents sont pour la plupart des étudiants de La Plata et de Buenos Aires, des carabins, des élèves architectes.

Tous se connaissent et les présentations sont rares sauf quand il s'agit d'étrangers.

— C'est Babel, dit Ghilardi à Parrain, mais avec une langue, ou plutôt un vocabulaire devenu commun : l'espagnol de Buenos Aires. Nous avons une fédération balkanique membre de la FORA, où se rencontraient Bulgares, Grecs, Hongrois et Roumains. Il n'en reste pas grand chose, mais le petit nerveux qui gesticule là-bas est le secrétaire d'un noyau grec dont les membres travaillent au port. Tu peux difficilement repérer les Uruguayens ; un peu plus facilement les Paraguayens, ne serait-ce qu'à leur façon de boire le *maté* glacé, et bien sûr les Boliviens - il n'y en a qu'un - et les Péruviens, qui sont membres des groupes étudiants.

Quand le tapis de braise est étalé et que les agneaux, écartelés, sont exposés suivant une inclinaison soigneusement calculée de la tige métallique sur laquelle on les accroche, et après que chacun a jeté un coup d'œil expert sur le dispositif, les groupes se concentrent sous les arbres. L'assemblée est réunie.

C'est un étudiant qui pose le problème :

— Nous sommes à la fois témoins et participants indirects. La guerre est encore limitée à l'Europe, mais elle s'étendra probablement à d'autres continents. Le dépècement de l'Europe se réalise entre deux systèmes dictatoriaux, l'hitlérien et le stalinien. La lutte pour l'hégémonie va prendre des dimensions mondiales. En Europe,

[90] le mouvement ouvrier est écrasé, réduit à des souvenirs et à quelques clandestins. Ailleurs, ici ou aux Etats-Unis, il ne peut espérer intervenir comme une troisième force. Du moins peut-il se maintenir, se montrer actif, jusqu'à ce que la conjoncture internationale change.

Il parle par petites phrases, sèchement, avec de temps à autre des formules dures telles que « les anarchistes de Churchill » pour désigner ceux qui estimaient que l'essentiel était de faire front contre l'hitlérisme.

Celui qui prend la parole ensuite est un linotypiste, qui « fait » plus intellectuel que l'étudiant, avec une tête noble aux traits fins :

— Le camarade qui a ouvert le débat a raison. Théoriquement raison. Reste à savoir comment nous pouvons intervenir, non dans le débat des idées mais dans la réalité de tous les jours. Pas seulement chez nous, où les raisons de développer la lutte des classes ne manquent pas, mais dans chaque pays. Et en cela, nous pouvons aisément contrer les staliniens qui calquent leur tactique sur les besoins des Russes en politique internationale, mais exécuteront le demi-tour droite si les rapports entre Alliés, Allemagne et Union Soviétique se modifient. De Buenos Aires, nous pouvons nous montrer tranchants ; reste à savoir si les copains de Londres, ou ceux de Grèce, ou ceux d'Italie sont en mesure de traduire cette position - que je reconnais juste, je le répète.

— Tournez pas autour du pot, intervient le Grec. Pour l'instant, la Grèce est occupée par l'armée italienne. C'est une situation de fait. Il est facile d'imaginer que les Grecs ne sont pas contents et ce n'est plus une question de classe. Faut-il que les vingt pouilleux qui nous restent comme mouvement sur le continent et dans les îles marchent avec les Anglais, ou faut-il qu'ils se drapent dans leur idéologie et ne fassent rien ?

— Crois-tu, dit Ghiberti, que les soldats italiens qui occupent la Grèce soient tous des fascistes et que, d'une façon générale, ils soient contents de la guerre ? Probablement que non. Il existe sûrement des

possibilités de propagande parmi eux. Ce n'est pas parce que les copains grecs ne sont plus qu'une poignée qu'ils doivent se suicider en se mettant au service de Londres.

Parrain sort une lettre de sa poche pour en traduire un passage :

— C'est une lettre d'Italie, passée par la Suisse. Dans les Alpes apouanes, les mineurs du marbre rassemblent des armes, des bandes s'organisent, un maquis est en train de naître.

La discussion prend feu. Les grands mots prennent aussitôt la

[91] place des analyses et des raisonnements. Les nuances disparaissent et les formules se renvoient comme des balles.

— Il est temps de manger, annonce Ghilardi. Sans cela, ajoute-t-il pour lui-même, vous allez vous bouffer entre vous.

Les petits groupes se reforment, au gré des voisinages, des sympathies ou des polémiques à liquider. Chacun va se servir, assiette dans une main, verre dans l'autre, et revient la bouche pleine de mangeaille et d'arguments.

— J'irais bien rejoindre les Polonais de Londres, avoue un des délégués des groupes juifs, seulement je connais la mentalité de ces bons nationalistes, aussi antisémites qu'anti-Russes. Ils me cracheront dessus. Youpin, anar, pas patriote pour un sou, cela rend trois fois minoritaire. C'est pas une situation facile. Pourtant, non par raisonnement politique, mais tout bêtement pour voir les choses de près, cela me tente.

Danton le regarde alors, intéressé:

— Comment ferais-tu ?

— Ce ne sont pas les bureaux de recrutement qui manquent par ici. Il y a les Anglais et, depuis quelques jours, les Français libres, et pour la Palestine, des agences sionistes.

— Où débarque-t-on pour commencer ?

— Généralement à Londres. Mais tu peux tout aussi bien te retrouver quelque part en Australie ou en Afrique. Pourquoi ? Ça t'intéresse ?

— Ce qui m'intéresse, c'est d'aller voir, comme tu dis. L'effondrement de vieux empires et ce qui suit, c'est un spectacle à suivre de près. Avec, peut-être, des situations à exploiter...

— Ce ne serait pas, plus simplement, le goût de la bagarre ? Ou une explication — disons technique — à un vieux fond d'antifascisme tout bête ?

— Je ne crois pas. Il y a des copains à Londres, qui pensent et agissent. Etre sur place, c'est tout de même plus excitant que de regarder avec une lorgnette.

— Je ne comprends pas très bien. Tu viens d'arriver, à ce qu'on m'a dit. Tu as joué l'insoumission, et maintenant tu penses à repartir ?

— Cette fois, si je me décide, ce serait ma décision, pas celle des autres. De plus, ce serait pour me brancher sur le mouvement, sur ce qui en subsiste, dans une conjoncture nouvelle, au milieu

[92] des décombres, c'est-à-dire avec la perspective de reconstruire. Cela ressemble assez à une aventure toute personnelle.

— Le ressort est sans doute individuel. Je ne pense pas que le boulot, s'il y a possibilité d'en faire, le sera.

Ils s'arrêtent là, mastiquent, boivent, réfléchissent, se regardent. Les faces sont luisantes, les mains grasses. Il fait chaud. Une copine passe avec une corbeille de fruits.

Le repas n'a pas énervé les présents; au contraire, quand la discussion générale reprend, une sorte de calme s'installe, non pas celui des estomacs lourds ou de la sieste manquée, mais celui qui précède les décisions difficiles.

Un vieux militant de *La Protesta* résume les débats :

— Ne pas perdre la tête. Ne pas la laisser se remplir de la propagande des autres, ne pas la bourrer de phrases creuses, même si elles sont belles. Coller aux événements et les suivre. Là-dessus, nous sommes tous d'accord. Ce qui ne veut pas dire que nous serons tous capables de rester lucides.

«D'accord aussi pour concentrer les efforts sur les liaisons internationales, pour faire connaître les réalités sociales masquées par les discours officiels, pour donner une grande place dans nos publications à la présence et à la constance du mouvement révolutionnaire et de nos militants.

«Là où le problème reste ouvert, c'est de savoir comment intervenir dans les événements, ou, plus modestement, comment nous préparer à intervenir.

— Si je comprends bien, reprend le jeune Bolivien — court sur pattes, cheveux noir corbeau, visage glabre — tu reconnais que, pour le moment, les événements marchent sans nous, en dehors de nous, malgré nous ?

— Pour le moment oui, admet le vieux. C'est important de le savoir pour ne pas se lancer dans n'importe quelle aventure, au bénéfice de l'un ou de l'autre camp.

— Dormir, alors ? insiste le Bolivien.

— Sûrement pas. Etre bien éveillés au contraire, et surtout ne pas se griser de mots. Il y a une guerre sociale que nous ne cessons pas de mener, à commencer par le pays où les hasards de la naissance ou de la vie nous ont placés... Si tu ne sais que faire ici, et si tu as vraiment envie d'agir, je suppose qu'il y a du boulot possible à La Paz, à Oruro, ou à Tupiza...

[93]

Quelques interventions encore, portant plutôt sur des questions pratiques. La circulation du bulletin *Socialisme et Liberté*, les liaisons avec l'Europe, l'utilisation des marins militants ou sympathisants.

Des groupes commencent à s'en aller. La réunion s'achève. Il reste à faire la vaisselle.

Ghilardi, Danton, Parrain et deux étudiants s'en vont parmi les derniers pour aller prendre l'autobus qui les ramènera au centre. A l'arrêt, ils trouvent Duque, qui habite maintenant dans une lointaine banlieue du Nord.

— Je n'ai pas pu aller jusqu'à la réunion. Un malaise. Pas grave, pas une crise. J'ai dormi dans un pré. Je n'aurais pas pu faire le kilomètre qui restait pour vous rejoindre. Comment cela s'est-il passé ?

Le peintre résume puis donne le ton :

— Il y avait un peu d'amertume et de mélancolie vers la fin. Attendre n'est pas stimulant.

Un des étudiants en médecine de la faculté de Buenos Aires, mais qui habite Rosario, s'étonne:

— A l'Université, il n'y a pas de découragement. On discute et on s'informe beaucoup. Des tracts sont souvent distribués, des publications aussi.

— Sans doute, seulement c'est de la discussion d'idées. Cela ne va pas très loin et ce remue-ménage intellectuel ne pèse pas sur les événements.

— Pas confiance dans les intellectuels ?

— Ni plus ni moins qu'en des militants ouvriers, sur le plan individuel. Ce qui est important, c'est de savoir, c'est que vous sachiez, que sans mouvement ouvrier votre agitation peut déboucher sur

n'importe quoi, y compris sur la formation d'une nouvelle classe dominante. Ce n'est pas le vocabulaire qui compte, c'est la fonction sociale.

— Tu connais pourtant les réalisations des services de la médecine sociale en Uruguay, la création de polycliniques pratiquement gratuites, le rôle du syndicat des médecins. C'est une initiative bien à nous.

— Vrai. C'est du bon boulot. Mais il ne faut pas oublier que le mouvement ouvrier existe en Uruguay, et qu'il est moteur.

[94] Sans lui, sans sa pression, et sans le maintien d'une volonté de transformation sociale, ces initiatives prendraient un tout autre sens.

L'autobus arrive, bondé évidemment. En jouant des épaules et des fesses, Ghilardi parvient à creuser une place pour Duque. Les autres s'installent tant bien que mal sur le marche-pied, cramponnés à la main courante.

Le groupe se défait au long du trajet. Danton et Parrain accompagnent Duque à la gare.

— La réponse du copain de *La Protesta* au Bolivien, au sujet du meilleur endroit pour militer, tu l'as prise aussi pour toi ? demande Duque à Parrain.

— Indirectement, oui. Tu penses de même ?

— Je ne peux pas penser pour les autres. Ce que je crois, c'est que le militant, s'il le peut - et il y a bien des circonstances dans la vie qui peuvent l'en empêcher - doit avoir des racines. Dans un métier, dans une région. Il faut qu'il puisse avoir raison, non par raisonnement seulement, mais aussi dans les faits, dans la vie quotidienne. Ce n'est que de cette façon qu'il peut sans cesse vérifier le contenu des mots qu'il prononce.

— Cela veut dire que je devrais être au Chili, plutôt que de sortir un bulletin à Buenos Aires ?

— Tu peux éditer ton bulletin à Santiago aussi bien qu'ici. En plus, tu seras dans le mouvement et non à côté. Tu pourras prendre des risques que tu ne peux raisonnablement envisager ici.

Le train est là. Tirant sur les barres d'acier, poussé par les amis, Duque se hisse jusqu'à la plate-forme. Il en a encore pour une heure de trajet, debout, crispé sur ses douleurs.

Le lendemain, à l'atelier, les heures passent vite, à ruminer sans cesse les grands projets et les petits moyens. Le genre de travail aide : il s'agit de chanfreiner des milliers de pièces. L'automatisme devient total. On peut penser. C'est même la constante gymnastique des bras qui permet de penser.

L'Angleterre n'est pas envahie. Les Etats-Unis semblent glisser vers l'intervention. Des cohortes de Tchèques, de Polonais, de Français, d'autant plus patriotes qu'ils sont sans patrie, se retrouvent sur le sol anglais. Un milieu sans doute difficile, mais fluide. Un bric-à-brac dans lequel des éléments sont sans doute disponibles...

[95]

Au casse-croûte, sans qu'ils aient à présenter une argumentation, Danton et Parrain ont parlé de leurs projets, comme s'ils s'étaient concertés. La seule question qui les préoccupe, c'est de laisser un noyau actif et sûr à Buenos Aires pour assurer la continuité du travail de liaison internationale. Duque et Ghilardi leur paraissent les plus solides, capables de tenir même si tout va mal et de prendre des initiatives si une déchirure se présente dans le ciel bas.

Danton ira au Comité France-Libre. Parrain cherchera les moyens de parcourir ce qui reste de route pour arriver à Santiago.

Les sempiternels problèmes se reposent: documents et argent. Non plus, cette fois, pour se couvrir du côté des autorités, sinon pour voyager dans les règles. Parrain obtient sans difficulté une sorte de laissez-passer de la part de son consul, lequel hausse les épaules quand le cas lui est exposé : aller au Chili ou en venir, avec ou sans papiers, ne lui semble pas mériter une attention particulière.

C'est moins simple pour Danton. Il est tiré d'affaire par un des patrons, un Français qui se veut gaulliste bien qu'il ait embauché quelques ouvriers allemands qui ne cachent pas leurs sympathies pour le régime hillérien, et qu'il se fasse tirer l'oreille pour cracher à la caisse du Comité de la France-Libre de Buenos Aires. Mais l'idée d'aider un volontaire à rallier Londres lui plaît, l'enchanté. Il se porte garant du patriotisme du candidat, de sa volonté de reprendre le combat. Il est même disposé à se rappeler qu'il connaît une famille Véron - c'est le nom que Danton utilise - dans la région de Roubaix. Il autorise son poulain à prendre une journée pour aller passer la visite médicale chez un toubib ronchonnant et aller jurer fidélité à la France — sur la Bible — au consulat anglais.

La recherche de quelques billets prend plusieurs semaines. Les copains argentins sont tous désargentés et, par ailleurs, les deux candidats au voyage tiennent à se débrouiller par leurs propres moyens. Bianchi est hors de portée. Une brève discussion avec des membres des anciennes équipes d'action les a laissés sur leur faim :

— Jusqu'en 30, nous étions techniquement supérieurs, en armement, à la police. Depuis, les portes blindées, les fermetures électriques, les camionnettes-radio, les pistolets mitrailleurs nous ont

relégués au niveau de l'amateurisme. Monter une opération dans ces conditions exigerait un capital que nous ne possédons pas.

[96]

Du côté des individualistes, parmi lesquels nombre de Français, l'esprit « en dehors » les a conduits à une sorte de vie marginale, plus proche de l'existence petite-bourgeoise que de la permanente aventure. Seule la motivation individuelle, une certaine fierté toute intérieure de ne pas avoir été dupe, les différencient. Et aussi, si l'occasion se présentait, une solidarité effective envers le copain de passage, avec lequel le langage commun reprenait automatiquement sa valeur. Ainsi, chez un couple qui se maintient en effectuant des travaux de bijouterie à domicile, plusieurs clandestins ont pu se refaire une identité acceptable, grâce aux talents de l'homme qui excelle à fournir des photos où apparaissent les chiffres des services d'identification, nets mais diversement ombrés comme sont les numéros authentiques ; et grâce aussi à l'habileté de sa compagne, experte dans le blanchiment puis le remplissage du « carnet ». Ils font cela sans se faire prier ni payer, offrant par dessus le marché de partager leur repas, heureux d'appartenir à la famille...

D'autres encore, revenus du Paraguay et de leurs illusions, qui racontent leurs aventures avec philosophie :

— Tu entends des gémissements dans la forêt, tu t'y précipites, la machette à la main. Ce sont des singes hurleurs...

— Dans mon coin, les hommes à cheval se saluaient en posant la main sur le pistolet. Pour le cas où...

Ils sont quelques dizaines de couples, lovés dans leurs habitudes qui ne sont pas celles du commun, encore qu'elles n'aient rien de provoquant. La plupart se connaissent, se voient par intervalles, sans jamais former une communauté. Par des cheminements divers, ils connaissent et suivent, aux quatre coins du continent, d'autres marginaux marqués par le même goût de l'évasion, de l'illégalisme tranquille.

Le départ est pour demain. Danton et Parrain passent une dernière soirée ensemble, à bouffer, bien entendu.

- C'est un rite, dit le Belge. Tu remarqueras que, malgré nos prétentions à l'originalité, nous n'échappons pas aux grandes lois naturelles. Tout événement, qu'il soit néfaste ou prometteur, est automatiquement doublé par l'homme d'un engoulement de victuailles et de boissons, si possible alcoolisées. Et s'il y avait un claque acceptable dans cette foutue ville, nous y terminerions à coup sûr la nuit.

[97]

— Vrai! Quand un copain part pour une aventure risquée, ou qu'il en revient, la cérémonie se déroule comme si elle allait de soi. Sauf qu'ici, comme tu dis, les femmes sont plutôt hors de portée. Pour ma part, je compte me rattraper au Chili, où les mœurs siciliennes et andalouses n'ont pas pénétré. Huit mois d'abstinence, c'est un bail... Encore, toi, tu as trouvé chaussure à ton pied.

— Un sabot. La grande bringue du restaurant végétarien était de marbre et ne m'accordait ses faveurs que suivant une hygiène bimensuelle. Pour mon bien, disait-elle.

Ils en reviennent aux relents religieux perceptibles dans le mouvement, dans les locaux, dans les publications. Ils énumèrent alternativement : les femmes nues brisant des chaînes, le soleil levant, les drapeaux que l'on sort, que l'on porte et pour lesquels on se bat, l'habitude de choisir des lieux de réunion dans des coins obscurs, des caves de préférence, le culte des martyrs, l'attrance de la mort.

— Du premier groupe auquel j'ai appartenu, dit Danton, trois se sont suicidés. Nous étions cinq qui n'avions pas vingt ans. Un ouvrier boulanger, un étudiant en médecine, un petit typographe.

— Ce n'est pas la même chose. Ceux-là ne se sont pas servis du mouvement comme moyen d'en finir. Ils ont dû se rendre compte que même le mouvement ne leur donnait pas l'équilibre qu'ils cherchaient. En Espagne, beaucoup sont venus se jeter dans la fournaise pour mourir proprement.

— Sans doute. Mes copains n'ont pu résister à l'absurde, que notre manière de raisonner leur avait rendu évident. L'énormité de l'absurde social et la dimension minuscule, ridicule, de leurs possibilités. Probable que le mouvement ne se présentait pas comme une solution acceptable. C'est quand même en définitive la désillusion provoquée par le mouvement qui les a conduits à se foutre à l'eau ou à se tirer une balle dans la tête.

— Ceux qui venaient se faire buter sur le front voulaient trouver une issue à leurs problèmes, tout en rendant service au mouvement. Ça fait une différence.

— Poussons pas trop. On rentrerait facilement dans les thèmes religieux...

Ils restaient seuls, maintenant, dans la salle du restaurant où le garçon chiffonnait les nappes de papier, vidait les cendriers et portait les dernières assiettes à la plonge.

[98]

Danton se levait tôt le lendemain, pour achever ses derniers jours à l'atelier. Ils rentrèrent à pied, en se promenant, déjà séparés.

Parrain dort aussitôt couché. Danton rêve, les yeux ouverts. Bientôt l'Europe, l'Angleterre du moins, avec les noyaux de Londres et de Glasgow, plus les résidus des ultimes défaites. Ou alors, puisque les armées ont des règles, un destin africain ou asiatique, dans un milieu étrange où il faudra repérer les hommes un à un, avec prudence, suivant des détours de langage. De la chasse. Compliquée par le fait que le chasseur pourra facilement devenir gibier. Intéressant.

[99]

CHAPITRE 8

Vers la Cordillère, septembre 1940

Le train est là, bourdonnant de conversations, avec des allées et venues dans le couloir, des paniers qui encombrent, dans les filets, sous les banquettes. Un gros rougeaud organise une loterie, avec un poulet vivant comme gros lot et des sachets de caramels pour prix de consolation.

Parrain trouve un coin, cale sa valise de carton entre deux coffres. Il repasse mentalement le contenu de la lettre arrivée le matin et qu'il a laissée à la pension pour que Danton puisse la lire et y répondre.

C'est une lettre de Casablanca. Mario est arrivé jusqu'au Maroc et il compte bien ne pas y faire de vieux os. Il cherche un bateau, pour le compte d'un groupe de républicains italiens restés en carafe. En quelques lignes, il a résumé ses dernières aventures. Au camp d'internement, il a craché son venin aux membres de la commission italienne venue enquêter. Du coup, le commandant du camp, qui n'avait soufflé mot, l'a pris en considération. A la veille du retour de la commission italienne, munie cette fois des pleins pouvoirs, il a été averti qu'il serait probablement livré. Il a fait le mur, ou plutôt les barbelés, la nuit même. A Marseille, une première tentative pour embarquer sur un bateau à destination d'Alger a raté. Tribunal, prison, puis nouveau camp. Evadé une deuxième fois, il a pu s'embarquer, rejoindre Alger où la police lui a mis le grappin dessus. Mais miracle, le juge a semblé comprendre sa situation et l'a relâché. Le voilà maintenant travaillant dans le bâtiment pour subsister, en attendant l'occasion de pousser plus loin, outre-Atlantique si pos-

[100] sible. Dans le Sud, des camps de travail sont peuplés d'Espagnols républicains qui n'ont pas voulu s'enrôler dans la Légion.

Une lettre qui fait du bien. Le train roule maintenant. Bientôt la plaine. Une fine poussière jaune pénètre par les fenêtres ouvertes. Les voyageurs circulent sans cesse, s'interpellent. Les sacs et les paniers sont partout ouverts et tout le monde mange. Le gros lance une nouvelle loterie.

Les heures passent, des bourrasques de cris et de discussions succédant à des somnolences générales. Il faut plutôt froid. Les fenêtres closes maintenant et les portes qui ne s'ouvrent que pour les vendeurs de fruits, de gâteaux secs et de limonades, laissent pourtant filtrer une farine jaunâtre que le convoi soulève. Pampas de tous genres, vertes, herbeuses, sèches, caillouteuses. De rares haltes, avec l'assaut des marchands de casse-croûtes.

Chacun est désormais organisé et a trouvé une position supportable après une longue et délicate mise en place des fesses, des coudes et des jambes. Tout mouvement démolirait l'harmonie ; aussi plus personne ne bouge, jusqu'au moment où la crampe oblige l'un des huit occupants du compartiment à ruiner l'équilibre né du désordre, provoquant un concert de soupirs, de jurons et de malédictions. Mais la fatigue, les estomacs brouillés limitent les affrontements.

La nuit vient, avec un ciel d'un bleu intense, piqué d'étoiles d'argent et d'or que seuls admirent, appuyés ou accrochés à la barre d'appui, Parrain et un petit garçon dont le nez est orné d'une grosse morve qui monte et descend en suivant la respiration.

Des heures encore à travers la plaine infinie. Il fait jour quand les voyageurs harassés, jambes flageolantes et mines défaites, ahuris et frileux, débarquent à Mendoza. Il fait froid.

A Mendoza, une ville quadrillée bien sûr, mais avec quelque relief, des églises, des monuments, des arbres, des ruines même, ce qui lui donne une épaisseur d'histoire, Parrain possède une adresse. Commence alors, à petits pas hésitants, puis à grandes enjambées quand l'itinéraire se dégage des explications fournies par les passants interrogés, la marche vers la ville haute. L'homme habite une petite maison carrée, faite d'adobes, avec un toit de pierres plates. Une solide matrone introduit le visiteur : Oui, Juan est là.

Juan est petit, trapu. Il est en train de boire un grand bol de lait et ses yeux, ronds et noirs comme des cerises, lorgnent par dessus :

— Installe-toi. Dors si tu veux. Il y a de quoi manger. Quand tu

[101] seras reposé, nous irons causer avec les chauffeurs, puisque tu veux passer. Ça se présente mal ; les cols sont encore bouchés et il a neigé en montagne cette nuit. On va voir.

Il connaît bien la montagne pour y avoir travaillé comme ouvrier des voies de chemin de fer, puis comme cantonnier.

— Maintenant, je fais des réparations dans le bâtiment et — rajouté dans un sourire — un peu de contrebande, en belle saison.

La grande pièce sert de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Pas de meubles, à part une table immense et deux bancs qui la flanquent. Aux murs pendent des tresses d'oignons, des piments secs et des saucisses.

— Cela sent le Chili chez toi, remarque Parrain.

— Oh! tu sais, je suis *cuyano**. La compagne aussi. Alors... d'un côté ou de l'autre de la Cordillère... La montagne sépare et unit. Le vrai lien, c'est le vin. C'est-à-dire une certaine gaîté, une façon de vivre.

« Pour dire vrai, il n'y a pas de groupe à Mendoza. Les camarades sont assez nombreux, mais mobiles. Ce sont pour la plupart des camionneurs, ou alors des travailleurs saisonniers, qui viennent pour la moisson ou les vendanges. Alors, je sers de point fixe, pour ceux qui viennent du Chili ou pour ceux qui y vont. Tu as mal choisi ton moment. Ni train, ni taxi. Peut-être des camions. »

Il doit avoir dans les quarante ans. Des cheveux frisottants avec de courtes mèches folles. Il remue sans cesse, montre sa planchette à livres, offre pain et saucisson, va à la porte pour observer le ciel. La femme vaque à ses propres affaires, épluche des légumes, active un feu de charbon de bois, prépare une soupe.

— Tu dois être fatigué. Dors deux heures, je te réveillerai pour le repas. Nous sortirons après. Moi, je vais aller voir les chauffeurs.

Il y a un lit de sangles dans un angle. Parrain s'y étend et s'endort aussitôt.

Quand il ouvre les yeux, Juan est debout près de la table, à le regarder.

— Ça va mieux ? Tu te coucheras de bonne heure ce soir car il faudra se lever tôt demain. Il y a un convoi de cinquante camions à vaches qui se prépare. Un gars te prendra avec lui. Nous le verrons ce soir. Pour l'instant, viens bouffer.

* De la province de Cuyo, frontière avec le Chili.

[102]

Il y a de la soupe et un poulet coupé en morceaux, sauté à l'huile avec de l'ail et des piments. Du gros vin rouge que Juan verse en abondance dans des verres qui ont dû être des pots à confitures. La femme boit autant que l'homme. Tout est sur la table et chacun se sert et se ressert. Les trois fument un curieux tabac noir que Juan assure venir du Brésil, roulé en grosses cigarettes.

La femme, Rosario, est plutôt grosse, mais les traits du visage sont fins, les mains nerveuses. Ses dents blanches contrastent avec son teint basané. Deux ou trois questions posées pertinemment au cours de la conversation montrent qu'elle suit de près les activités de l'homme, et qu'elle a les siennes. Un bel attelage.

— Si tu es en forme, nous irons voir un autre Juan, un copain espagnol qui cultive un lopin pas loin d'ici. Tu verras, il est bien.

L'autre Juan vit avec une métisse de la frontière bolivienne. Il est sobre de paroles, un peu renfermé, avec l'air de vivre de souvenirs. Un grand diable sec, un nez fort marquant une figure osseuse, des mains dures.

— Je ne suis plus dans la course. Ou plutôt, la course ne passe pas par ici. Moi, je ne bougerai plus d'ici, et il faudrait que ça remue dans le coin pour raccrocher. Ça s'est trouvé comme ça. J'ai commencé jeune, avec Durruti, pour l'histoire de la banque de Gijon. J'avais plutôt peur, au point de bégayer du revolver. Et puis, après une cavalcade où les flics semblaient galoper plus vite que nous, je me suis retrouvé à Cadix. De là à Buenos Aires. Le travail du moissonneur m'a amené par étapes jusqu'à Mendoza. Voilà l'histoire, et elle s'est arrêtée. Note que j'ai toujours le carnet confédéral. Je me suis rattaché à la locale de Buenos Aires.

En redescendant vers la ville, Juan résume :

— Il est sûr. Pas question de le faire militer pour les choses de routine. Il sera disponible pour une affaire importante.

Arrivés sur une avenue bordée d'arbres dont les troncs ressemblent à des bouteilles galbées, surmontés d'un parapluie de minces branches et de feuilles légères, il explique mieux :

— La fille lui est dévouée mais le veut tout entier, y compris ses pensées. Elle rêve de l'amener vers sa famille, au nord de Jujuy, comme un trésor qu'elle pourrait montrer. Elle lui vante la vie simple qu'on mène dans son coin, elle le soigne avec des herbes quand il est malade. Peut-être lui flanque-t-elle la colique pour lui faire mieux apprécier ensuite la bonté de ses plantes. Il sait tout cela. Il ne la

[103] suivra que quand il sera vieux. Jusque là, il rigole intérieurement. Faut dire qu'ils s'entendent bien au plumard.

— Elle doit te détester ?

— Non. Je fais partie d'un monde qu'elle voudrait ignorer. Le monde de la ville, des livres, des complications avec les gens, des voitures, du commerce. Tout ça l'embête. Ramener son Tarzan à son mode de vie, c'est ça qui compte.

Le débit de vins où ils trouvent leur « chauffeur » ne paie pas de mine. Des murs noirs de fumée et de suie, un comptoir de bois, quatre tables branlantes et des chaises dont les pièces d'origine doivent être rares. Une odeur de tabac et de vinasse attaque les narines dès la porte poussée. Là-dedans, une quinzaine d'hommes discutent fort, un *bolichero** sert des pots de vin et trempe les verres dans une cuvette d'eau déjà rougie.

Un petit gars s'est levé et vient vers Juan. Il porte deux ou trois chandails de laine et une écharpe dépasse de la poche de sa veste. Il tient à la main une casquette genre passe-montagne. Volubile, nerveux, il n'arrête pas de se gratter les oreilles, le nez ou les fesses.

— C'est lui, le client?

— C'est lui.

— Bon, pas de problèmes. Il y a un convoi de cinquante camions qui se monte ; ça fera cent cinquante bêtes pour Punta-Vaca. Rien n'est tombé cette nuit ; on aura sans doute de la glace, mais on passera. A cinq heures demain, cinq heures sonnantes. Mets-toi tout ce que tu peux sur le dos : il fera froid.

Pas de discussion, ni d'arrangement. C'est fait. On boit un coup dans des verres gras.

Se grattant toujours, mobile, impatient, le chauffeur est déjà à la porte:

— Faut que je jette un coup d'œil sur le moteur et les pneus. Ce ne sera pas de la rigolade. A cinq heures, gars. A cinq heures. Je serai en tête.

— Sérieux ? demande Parrain à Juan.

— Dingue, tu veux dire. Mais de parole. Vous vous arrêterez sans doute vers deux heures chez Manolo, avant le col. C'est une halte habituelle. Si tu as de quoi, paye la croûte. Il ne te demandera rien, note bien, mais ça ne l'empêchera pas d'apprécier. C'est bon pour les suivants.

* Tenancier de boutique ou de débit.

[104]

Malgré la bonne résolution de se coucher tôt, le repas puis la discussion sur la situation mendocine se prolongèrent jusqu'à minuit

passé. Il y avait un syndicat de garçons de cafés et de restaurants adhérant à la FORA, un syndicat autonome du Bâtiment, un groupe appréciable de chauffeurs, des éléments de liaison avec San Juan, Santiago del Estero, Tucuman, la Bolivie. Chez les ouvriers agricoles, les traces des propagandes passées subsistaient. A mesure que Juan parlait, énumérait des endroits, citait des noms, l'apparent vide organisationnel se peuplait.

Parrain dort peu et mal, allongé sur un matelas de foin. Un bol de café bouillant l'attendait, avec du pain de maïs. Un casse-croûte, enveloppé dans un papier de boucherie, était posé sur la valise. Rosario et Juan se sont recouchés et, à demi endormis, s'excusent, lui disent adieu et bon voyage.

Les camions sont en file indienne, trois vaches en travers sur chaque plancher, baveuses et secouées de frissons.

Le gratte-fesses est là, emmaillotté dans ses laines :

— Le convoi ne part pas. Nous ne serons que cinq à prendre la route. Tu viens quand même ?

Son camion ne paie pas de mine. Le moteur est à l'air, un seul côté de la cabine est protégé par une vitre, des ridelles brisées ont été rafistolées avec du fil de fer. Seul le chauffeur — et son bagout — donnent l'impression de l'optimisme. Il appelle :

— Pedrooo!

Un garçon haut comme trois pommes surgit d'une encoignure. Tout est glacé quand ils prennent place à l'avant : le cuir de la banquette, les tôles, les leviers.

— Alors, on file ? Deux camions sont déjà partis. On va les rattraper.

Le nerveux est au volant, le jeunot à gauche. Parrain, ramassé sur lui-même, les mains croisées sous les aisselles, les pieds gelés, au milieu.

La route est droite et file sans hésitation sur la Cordillère. Une route tôleée, toute en ondulations, qui fait tressauter le camion :

— Des troncs d'arbre, explique le chauffeur. C'est solide, mais ça secoue.

Le vent s'engouffre par la fenêtre droite sans vitre. Au bout d'une heure, une première courbe et l'ascension commence. Il n'y a encore de neige que par paquets, sur les côtés, dans les creux. Des trous

[105] énormes font fréquemment bondir le véhicule. Le chauffeur a la poigne solide et agile du professionnel ; ses tics ont disparu, il fait corps avec le volant, prend ses virages en souplesse. Sa faconde a fait place à des sortes de grognements. L'aide somnole, calé dans son coin, les genoux au menton.

Peu à peu la neige blanchit la route et des plaques de verglas apparaissent.

— Je n'ai pas de chaînes, dit le chauffeur, comme s'il parlait à lui-même. Ni plainte, ni excuse, ni regret. Mais tant que ça monte, ajoute-t-il, toujours pour lui.

Voilà que ça descend. Les pneus patinent. Des zigzags et de délicats petits coups de frein.

— Pedro !

Le même est déjà à terre, laissant la portière ouverte. Il fonce à l'arrière, dégage une pelle, plonge dans une caisse pleine de cendrée et d'escarbilles, court à l'avant, étale ses croûtes devant les roues, sort une, puis deux pierres de la cabine, les coince sous les pneus. Le chauffeur braque sur place. Les pierres sont enlevées. Le camion repart lentement, le petit remonte en voltige, claque la portière. Et deux cents mètres plus loin :

— Pedro !

L'opération recommence. Pendant deux heures, inlassablement, courbe après courbe, descente après montée, le jeu se poursuit. Le petit, malgré le froid, est en nage.

— Regarde ! dit tout à coup le chauffeur, s'adressant cette fois à son voisin.

A trois cents mètres en contrebas, au fond d'un ravin blanc, il lui signale un camion retourné, pattes en l'air.

— Ça fait probablement plusieurs jours. Il semble avoir neigé pas mal dessus, et il n'y a pas de rapaces.

Tout est blanc, avec de temps à autre des parois lisses, brunes ou ocre. Au loin, des barrières bleutées. Parfois, au dessous, la voie du chemin de fer recouverte et une entrée de tunnel bloquée par une

congère. Un silence total. Même les vaches ont l'air congelées, à part leurs gros yeux tristes.

La montée se poursuit. S'il est long, le voyage n'est pas monotone, avec les pièges qui surgissent d'un tournant, d'une glissade, d'une reprise difficile, de creux traîtres masqués par des paquets de neige. Au détour d'un pic subitement apparu, le nerveux quitte la route, le

[106] camion brinqueballe cent mètres dans une sorte de combe sombre et s'arrête pile devant une mesure de grosses pierres. Une plateforme s'étend devant elle, avec un fouillis de plantes et d'herbes desséchées, brunâtres, comme cuites. Pas une trace de neige. C'est la halte de Manolo.

Une boule de graisse, le Manolo, mais qui roule sans cesse.

— Pas grand monde sur la route, dit-il en accueillant le trio.

Il n'y a pas de porte, seulement une ouverture carrée. Deux hommes sont près de la cheminée où flambent et craquent des rondins. Ils lèvent à peine les yeux pour voir arriver les nouveaux. De leur couteau à manche court et à lame longue, ils découpent des tranches de mouton cuit à la broche en plein milieu de l'âtre.

— Pour faire froid, il fait froid, dit Manolo. Il y a du puma dans le coin.

Ils sont six maintenant, à manger et à lamper des grands coups de vin, qui dans des verres, qui dans de petites casseroles qu'ils remplissent en les plongeant dans une sorte de demi-tonneau.

Quelques phrases échangées informent sur la situation de la route. Deux camions sont déjà passés. Un autre s'est écrasé.

— Bêtement, dit l'un des hommes. Le chauffeur devait être engourdi et dormir au volant, car là où il a quitté la route, tout est net.

— C'est Diego, dit un autre. Il devait être saoul, ou crevé. Il roulait à vide, mais sans doute avec des outres d'iode sous le plancher.

Là-dessus, tout le monde mâche. Silence.

— Vous arriverez vers les quatre heures, reprend Manolo. Le plus gros est fait.

L'air du dehors arrive par à-coups, froid, pur. Les visages sont grillés par le feu, les mains gonflent à la chaleur. Chacun boit aux casseroles qui

passent et repassent. Parfois, l'un des présents jette un nom, avec une pointe d'interrogation. Un autre lui répond:

- Carlos ?
- Il est monté aux mines.
- Le boiteux ?
- Il tient un débit, près de Puente del Inca.
- Et Fernando, le grand ?
- Marié. Il fait San Juan avec du bois.

Repu, un rien lourd, somnolent, le trio repart. Parrain a payé Manolo, après un geste qui voulait tout englober.

[107]

L'ambiance et le ton ont changé. Le nerveux - il s'appelle Diego, et ce n'est qu'à la halte que son nom est sorti - conduit nonchalamment maintenant, presque accoudé sur le volant. Le petit somnole. Deux heures encore, avec quelques glissades et, inattendu, un court parcours dans le brouillard.

- On arrive, annonce Diego.

C'est Punta-Vaca, c'est-à-dire presque rien, sinon des barrières, des *corrales*, avec quelques baraquements et deux ou trois camions groupés.

— Toi, tu as fini. La gare est proche. Tu as un train dans un quart d'heure et tu arrives encore ce soir à Santiago. Moi, il faut que je livre.

C'est fini. Une poignée de main et Parrain part, la valise à la main.

Il y a la police de la frontière, le billet, et puis le train à trois wagons, bien fatigués. Presque personne. Dès qu'il est assis, Parrain s'endort.

[108]

CHAPITRE 9

Santiago, novembre 1940

C'est fou ce qu'il y a comme monde. Tout d'abord Albert, avec Mimi et la môme. Déjà installés. Une maison basse, sans étage, en plein quartier de l'abattoir. Des pièces grandes, et une cour avec des bordures de plantes.

Et puis une tripotée d'Espagnols, eux aussi adaptés. Plus des éléments disparates qui se sont rapidement reniflés et regroupés. Cela fait des équipes éparpillées mais en liaison. Et des tas de problèmes dans une atmosphère réjouie cependant, car tous ont le sentiment de l'avoir échappé belle. Des aventures multiples avec, pour eux, une fin acceptable, agréable.

Robert, un copain juif polonais, raconte:

— Nous étions trois clandestins à bord. On se fait piquer en plein Atlantique. Pour montrer notre bonne volonté, on offre de travailler. D'accord. Mais à New York, le capitaine ne peut faire autrement que de nous livrer. Normal. Le plus beau, c'est Ellis Island, là où les illégaux sont placés sous surveillance. Imagine-toi que le flic qui me conduisait vers ma cellule me demande si je veux manger kascher ou bien comme tout le monde. J'ai cru qu'il se foutait de moi. Mais non, c'était comme ça. Il y avait des gars qui rêvaient de rester en taule. Tu comprends, ils avaient la radio, ils bouffaient bien, ils pouvaient travailler sur des machines à coudre et percevoir un salaire. Un petit paradis, quoi !

Albert n'a pas eu la même chance:

— Le cargo était sinistre. Rien que des sales cons à bord. J'étais

[109] crevé par le travail de chauffeur. Je rêvais de pression même en dormant. On bouffait mal et il fallait en plus se bagarrer avec les autres, à coups de poing ou de pelle. Arrivé à quai, à New York, pas question de faire la valise normalement. C'est en tenue de travail que j'ai dû m'éclipser.

Il faisait un froid épouvantable. Pas d'adresse sur moi, pas un sou. Je me rappelais vaguement les coordonnées des *Sociedades Hispano-americanas*, mais va te faire foutre pour te retrouver dans ces rues qui ne portent que des numéros. J'ai traîné comme ça deux jours, frigorifié, affamé, avec une peur bleue de me faire piquer par les flics. Finalement, je tombe sur le local, qui était en étage. Là, personne ne veut me connaître. J'avais tout du clodo, je n'arrivais plus à m'expliquer. Heureusement, au moment où j'allais être mis à la porte, après une tasse de thé, alors que j'aurais bouffé un pot au feu avec l'os à moelle, entre un vieux copain avec qui nous avons fait les quatre cents coups. Le miracle. J'ai dormi là, bordé d'excuses. Le lendemain, j'étais sapé comme un milord, j'avais des sous et je rotais d'aise.

Plusieurs sont arrivés en passant par Cuba et Saint-Domingue, après de sombres opérations d'*affidavits*, de graissage de pattes consulaires, d'intermédiaires avides. L'accueil au Chili a été plus simple, correct, parfois chaleureux.

Arnal, qui vient voir ce qui se passe et aussi ce qu'il peut tirer de cet afflux de militants, résume la situation devant une douzaine de copains réunis dans le patio de Robert :

— Le Front Populaire, ici, est surtout marqué par les radicaux. Ils ont fait passer une série de lois et de règlements qui avantagent fonctionnaires et employés, leur grosse clientèle. Les communistes ont monté la combinaison du point de vue électoral, mais ils ne dominent pas la situation. Ils se bornent à placer leurs gens et à jouir d'un certain nombre de franchises. Les socialistes ont eux aussi introduit leurs hommes dans un tas de services publics. Ce qui m'inquiète, ce n'est pas tant la perspective de voir cette construction s'effriter, avant de s'écrouler aux prochaines élections, c'est que tout le monde pousse à la création d'organismes d'Etat, pour la production, pour les problèmes sociaux, pour tout. Cela, la droite ne le détruira pas. La tendance générale est d'attendre tout de l'Etat.

— Qu'est-ce qu'il reste du mouvement ? demande Robert.

— Ta question est cruelle. Il reste, comme tu dis, le bâtiment, surtout les plâtriers, les peintres et les maçons, et pas seulement à

[110] Santiago mais aussi à Chillán, à Talca. Les ouvriers du Livre aussi. Plus les Cuirs et Peaux. Et en partie, les ouvriers du port et les marins.

— Le cuivre ? Les nitrates ? Le textile ? insiste Robert.

— Là tu touches le problème. Laissez-moi vous expliquer. Où le mouvement réussit-il, où se maintient-il, où joue-t-il un rôle ? Dans deux secteurs : chez ceux qui arrivent de province et s'installent en ville, qui sont désemparés et cherchent l'organisation qui les sortira de leur

isolement. Ce sont les gars sans métier et sans défense. Ceux-là viennent à nous parce que nous les groupons et que nous leur disons qu'ils sont des hommes avec leur dignité, leurs responsabilités et leurs droits. Ce sont des troupes de combat, mais qui se renouvellent sans cesse et changent de contenu à mesure que les nouveaux s'adaptent, trouvent un boulot stable.

« L'autre secteur, ce sont les professionnels, les ouvriers de métier, avec une tradition, une expérience. Ceux-là savent qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes, et pas sur les partis ni sur les patrons. Voilà. Ah oui, les autres questions. Pas de base dans le textile parce que ce sont de grandes boîtes où l'organisation technique relègue l'ouvrier au rang de machine parmi d'autres machines. Là, des grèves sont possibles, mais pas une organisation qui se bat et se manifeste chaque jour, pas de syndicat capable de faire tourner l'atelier ou l'usine, et d'y penser. Le cuivre, c'est encore autre chose: c'est l'entreprise qui paie bien ses salariés mais les isole. Tu n'entres pas à Chuquicamata ou à Sewell sans laissez-passer. Il y a des gardes armés payés par l'entreprise. Les *gringos* se remplissent la panse, vont à la rencontre des revendications et, sur cette base, qui leur en coûte cent, ils s'en mettent mille dans la poche. Le salpêtre ? C'est fini depuis les engrais chimiques. Cette fois, c'est tout.

— Alors, c'est pas marrant comme perspective ! Le Front Popu a-t-il du moins, en bloc, été un phénomène de progrès ?

— Cela dépend comment tu regardes les transformations. Si par progrès tu entends la rupture avec le passé, il y a progrès. Limité, prudent. Par exemple, pas question de réforme agraire. Personne ne touche aux grandes propriétés pour la simple raison que le parti radical, petit-bourgeois dans les grandes villes, possède des bases solides dans le Sud, chez les latifundistes. Il y a progrès pour les porteurs de cols blancs et de cravates. Et ce que je prévois, c'est qu'il y aura bientôt tant de cols blancs qu'il faudra bien que d'autres

[111] travaillent pour les entretenir. Tout le monde a l'idée de créer une classe ouvrière nombreuse. Cela aussi, c'est le progrès. Personne pourtant ne voit la classe ouvrière s'occuper de ses problèmes et des problèmes de la société. Pour ça, il y a une infinité de penseurs et de partis.

« Ce que je crains, dans une perspective immédiate, c'est que la multiplication des services sociaux, à partir des administrations ministérielles, pour répondre à des revendications que nous avons toujours défendues, ne pompe beaucoup de militants, y compris partie des nôtres.

« Les choses dépendront des affaires internationales et de leur évolution. Là, vous en connaissez plus que moi. On vous demandera un coup de main. »

Tout cela est dit avec bonne humeur. Nul ne peut douter qu'Arnal continuera, avec ou sans perspective et même, semble-t-il, avec ou sans espoir. Quand il s'en va, Robert et Parrain l'accompagnent. Ils prennent une de ces infâmes *gondolas*^{*}, où les passagers s'entassent à ne plus pouvoir respirer et où le receveur circule à l'extérieur, en progressant sur un mince rebord, accroché d'un bras au montant des fenêtres. Il pointe sa main libre vers les resquilleurs, présente le ticket, rafle la monnaie.

— Rien de changé, tu vois, dit Arnal à Parrain. Et pourtant si. Tu verras. Toujours plus de petits bourgeois, qui font leur révolution en douce. Un jour, leur poids sera tel qu'il provoquera la liquidation des vieux bourgeois et des propriétaires de *fundas*^{**} inutiles et sans initiatives.

Ils s'en vont maintenant par la ville, en discutant. Dans la longue rue des marchands de tissus et des confectionneurs, les enseignes annoncent des noms arabes ou juifs ; les épiceries sont tenues par des Italiens.

— Pas de haine des étrangers ? questionne Parrain.

— Le sentiment général est que celui qui possède un commerce appartient à un autre monde, un monde qui n'est pas vraiment chilien. Le difficile, pour nous, c'est de distinguer, de faire distinguer entre la position sociale et la nationalité. Pour ne pas avoir à se battre contre l'Arabe mais contre le patron du textile, non pas à lutter contre le Juif ou l'Italien mais contre le spéculateur ou l'acca-

* Tramways.

** Propriétés agricoles.

[112] pareur. Pour le *roto* et pour presque tout le monde, tout ça, c'est la même chose. Ils se sentent frustrés, mais cette confusion ne peut servir qu'à ceux qui rêvent de prendre la place des petits industriels ou des boutiquiers, pour faire la même chose.

Les kiosques à journaux vendent indifféremment le « Supplément » du quotidien allemand et les revues pro-alliées. Il y a, en dépit de cet équilibre, une sympathie diffuse, populaire, envers la France et l'Angleterre. Par contre, les groupes pro-nazis et les associations italiennes fonctionnent suivant une certaine discipline, bien que pratiquement coupées de leurs bases européennes.

— Dans ce bordel, vous pouvez apporter un peu de clarté. La C.G.T., qui groupe nos syndicats, édite un canard. Prenez-le. Nous vous fournirons la matière pour les questions ouvrières et générales, vous

assurerez la partie internationale. Je vous présenterai au Comité. Il n'y aura pas d'opposition si vous êtes d'accord.

Au pont du Mapocho, toujours les enfants vagabonds aux crânes rasés et, près du marché, toujours des groupes de *rotos* éthyliques, de putains adolescentes, toujours les couples de carabiniers aux uniformes impeccables et aux bottes bien cirées.

— A part le journal de la C.G.T., qu'est-ce que vous avez comme presse ?

— Une petite revue que publie dans le Nord un copain d'origine arabe. Une feuille à Talca. Des organes intermittents des syndicats. Peu de bouquins et brochures depuis que les copains argentins éditent moins. Les cotisations ne suffisent pas. Toute une génération — celle des années 20 — a assuré une certaine vie intellectuelle au mouvement. Nombre de médecins, par exemple. Aujourd'hui, ils donnent encore un coup de main, mais ils ne produisent plus. Les meilleurs en sont aux trois P: *Pariantes, putas y pobres*, et ne gagnent pas lourd. Là aussi, les Espagnols pourront nous être utiles, mais plus tard, quand ils seront enracinés. Ce que je crains, c'est qu'ils ne s'adaptent trop facilement, non à la classe ouvrière mais aux possibilités de monter des petits ateliers ou de faire du négoce.

Il les quitte maintenant, pour aller au boulot:

— J'ai un service de nuit ; ça m'est utile pour naviguer le jour.

[113]

CHAPITRE 10

Santiago, mars 1941

La première grande assemblée à laquelle participent les nouveaux arrivés est caractéristique. Un bon tiers des présents sont éméchés, ce qui ne rend pas les discussions très claires. Les militants paraissent se mouvoir dans une cohue, s'efforcent de faire le tri des problèmes essentiels et des questions personnelles. Les interventions correspondent fréquemment à un simple goût pour le discours. Ce n'est qu'après de longues palabres que quelques vues se dégagent : le chômage s'étend, comme conséquence de l'arrêt des importations. Avant que ne naissent et se développent quelques petites industries de remplacement, il se passera du temps. Les salaires auront tendance à dégringoler. Il est à prévoir aussi que les Nord-Américains mettront la situation à profit pour prendre la place des Européens dans tous les secteurs des produits industriels.

Miro, du syndicat de la chaussure, et Gomez, du bâtiment, proposent de sélectionner quelques mots d'ordre clés pour lancer une campagne d'agitation pour le maintien des salaires là où les boîtes sont en difficulté, pour leur augmentation quand les matières premières sont nationales, pour l'élimination des heures supplémentaires et la répartition du travail au plus grand nombre. D'autres militants du bâtiment proposent de compléter les revendications avec un programme de lutte contre les loyers trop élevés dans les *conventillos* et la construction d'habitations à bon marché pour faire contrepoids à la tendance à l'extension des quartiers résidentiels. Certains parlent d'accaparer des terrains pour y édifier des cabanes

[114] et faire ainsi pression sur les services municipaux.

— Ils ne sont pas très beaux, constate Albert en s'adressant à Arnal.

— C'est comme ça qu'ils sont, comme ça qu'il faut les prendre et avec eux qu'il faut travailler. Dis-toi bien que c'est ce qu'il y a de meilleur, car ils ne marchent ni dans les combines électorales à base de distribution de godasses, ni dans les défilés à dix pesos le manifestant.

— Te fâche pas ! Ils ne sont quand même pas très beaux. Ils boivent trop.

— Quand tu auras travaillé dix heures comme un abruti pour un salaire qui ne te permet pas de te nourrir, ni toi, ni ta femme, ni tes gosses, et que tu auras trois mois de retard pour ton loyer, tu aimeras peut-être aussi boire un coup pour te sentir autre chose qu'une merde. Tu as vu qu'il y a encore, dans le local, des vieilles affiches de propagande anti-alcoolique, avec des foies énormes, des femmes squelettiques. C'est d'ailleurs des affiches qui venaient de France, mais je doute de leur efficacité. Le meilleur remède contre l'alcoolisme, c'est encore un bon bifteck.

— Sans doute. N'empêche que tu ne peux compter sur eux pour un travail continu. Et que les militants s'usent vite à ce régime-là. Surtout si par ailleurs ils sont sollicités. Il y a des jeunes ?

— Ne m'en parle pas. Eux, ils veulent agir, trop vite. Comme par exemple le trio qui a fait le coup de la Caisse d'Epargne la semaine dernière. De l'audace ou de l'inconscience. Ils ont raflé 200.000 pesos avec des revolvers en bois. Puis ils sont venus m'offrir l'argent pour qu'il serve au mouvement. Je leur ai conseillé de le mettre eux-mêmes en lieu sûr. J'étais dans une situation impossible. J'étais convaincu que si l'un d'eux tombait, il finirait par chanter, autant par défi que par manque d'expérience. D'autre part, je ne pouvais pas me borner à les engueuler. Ni voir tout ce beau fric aller se perdre en noubas ou en conneries.

— Tu n'as pas vu passer Bianchi ?

— Non. Je ne l'ai vu ni avant ni après son affaire du Casino. La presse en a parlé. Il a réussi. Mais il doit avoir filé. Pérou ou Bolivie. Vous aurez de ses nouvelles plus vite que moi, je suppose.

En quelques mois, la plupart des arrivants se sont casés. Les uns dans les imprimeries, les autres dans des bureaux. Albert est chauffeur de camion. Deux ou trois Espagnols ont monté un atelier

[115] de cordonnerie. Parrain a trouvé une place d'employé dans une maison d'importation.

Des habitudes se prennent. Un dimanche chez l'un, un dimanche chez l'autre, des réunions à date fixe, des bistrotts où l'on est sûr de se rencontrer. Une série de soirées en fin de mois pour la confection du journal, pour retaper les textes, corriger les épreuves. Rapidement, ils se sont trouvés une compagne fixe ou des copines occasionnelles. Cela sent l'installation durable.

La correspondance se remet à circuler, avec de rares nouvelles reconfortantes pour les individus, des informations désespérantes sur les événements.

Un long rapport sur les Asturies les ramène au tragique. Il y a eu plus de 40.000 exécutions dans la région ; de petits maquis se sont créés dans les coins miniers haut perchés, moins par volonté de combat que par impossibilité de gagner la frontière.

Brève, mais non moins accablante, une note vieille de plusieurs mois, transmise de port en port, par Shanghai et San Francisco, annonce l'exécution de militants japonais qui avaient tenté de fraterniser avec des soldats chinois sur le front continental. Cela fait quelques lignes dans la publication de la C.G.T., avec quelques autres nouvelles internationales lourdes de sens pour quelques-uns mais à peine remarquées par la plupart des lecteurs.

Côté syndical, une équipe d'orateurs saute de chantier en *conventillo* pour marteler les mots d'ordre, créer un courant de sympathie pour la manifestation qui se prépare. Arnal se multiplie, prend un visage bouffi et des yeux pleurards par manque de sommeil. Randa, de la chaussure, en met un coup lui aussi. Des inscriptions surgissent, tracées hâtivement au goudron ou à la chaux sur les murs sales et les palissades des chantiers. Dans la presse quotidienne, de longs textes commencent à paraître, avec quelques chiffres qui mettent en évidence les difficultés économiques de la conjoncture. Ce sont des réponses à des questions non encore posées publiquement. Mais les militants s'en réjouissent. Plus grave serait le silence.

Dans quelques secteurs marginaux, la présence des activistes espagnols commence à se noter. Ils emportent la majorité au Centre catalan, pénètrent en force dans le comité du Cercle républicain. Un mo-

[116] ment surpris, l'appareil communiste réagit, cherche une revanche, tente d'éliminer les CNTistes de quelques ateliers qu'ils contrôlent.

Pablo, un Catalan qui s'est mis à rameuter toute la colonie libertaire, cherche des alliés chez les socialistes et les trouve. Il est pourtant sceptique :

— Il faut faire vite car, inévitablement, le mal de l'émigration nous affaiblira. Ceux qui n'ont pas le virus du militant s'adapteront. Plusieurs sont d'ores et déjà sortis de la condition ouvrière ; ils penseront bientôt à devenir propriétaires, d'une maisonnette d'abord, puis achèteront des machines pour s'étendre. Ils nous fileront quelques billets pour ne pas paraître des salauds, mais ils ne se battront plus. C'est vrai pour toutes les tendances, avec la différence, chez les staliniens, de l'existence d'un appareil fixe appuyé sur la machine communiste chilienne. Il y a une équipe d'anciens des Brigades qui forment les groupes de combat sous le couvert de sociétés sportives. Les mêmes que nous avons eu en face, à Barcelone, en mai 37.

Robert, Pablo, Parrain vivent dans une pension tenue par une amie espagnole. «Pas moyen de s'en sortir» se plaint Robert, qui n'aime pas le système lit-table. C'est pourtant une sorte de communauté, avec un va-et-vient constant, beaucoup de discussions et de rires, des airs de guitare. Lola, la patronne, admet tout : les rentrées tardives et les prises de bec à table, les visites nocturnes et le carrousel des amies, mais se met à brailler quand, sur la douzaine de bâfreurs, elle ne peut trouver deux volontaires pour essuyer la vaisselle :

— Moi aussi, j'ai des réunions; moi aussi, j'ai un homme à visiter; moi aussi, j'aime le cinéma. Tous à parler de liberté et d'indépendance pour le monde entier, pas un pour la rendre possible quand il s'agit d'une femme.

Le chantage réussit le plus souvent.

Milieu ou mouvement ? se demande Robert. Si le mouvement n'était que ce qu'il est, le ciment des idées et des intérêts ne tiendrait pas. S'il n'y avait que le milieu, il se transformerait inévitablement en un nœud de relations personnelles. Arnal rit de ces cassements de tête. Lui ne s'est jamais tracassé pour semblables questions :

— Nous sommes des condamnés, bien contents de l'être. Au fond, une armée de solitaires, pleins d'espoir au début de la vie militante, puis rapidement écorchés, et enfin tannés par la vie. Sans que nous

[117] ayons changé. Les buts, évidemment... Mais la marche, c'est plus important. Et ici, la marche se fait dans un paysage qui vaut le coup. Tu en verras plus que dans tous tes voyages précédents, si tu veux bien regarder. Je ne parle pas seulement des montagnes que tu as sous les yeux, de la mer proche, de la campagne à portée d'autobus ; pas seulement de Santiago la clocharde, encore que cela vaille le coup. Tu ne verras pas ailleurs beaucoup de boxons où l'image de la Vierge, en compagnie du portrait du Président de la République, préside aux joies du ventre et du bas-ventre. Ni de jeunes prostituées se faire leur pécule en vue du mariage et d'une existence rangée. Ni la gouaille des *rotos*, misérables et avides de vivre. Tiens, hier, au carrefour de l'Alameda et de San Antonio, face à l'église, il y avait un de ces Américains qui ressemblent à une caricature, avec un grand chapeau texan, une cravate criarde et un gros cigare; il attendait le feu vert et regardait un *roto* et un mendiant cul de jatte. Comme il les observait avec insistance, le *roto* dit à son compère: « Tu sais ce qu'il cherche? Nos plumes. » Et l'autre lui répond aussitôt: « Dis-lui que pour les Indiens, c'est plus au Sud. » Mais je me perds. Ce que je voulais dire c'est qu'ici, tout est comme ailleurs, parce que partout les hommes ont une tête et un estomac, mais que tout

est quand même différent. Et si je te dis ça bien que je n'aie jamais quitté le pays - sauf une fois pour aller me planquer à Lima - c'est que le vocabulaire des Européens émigrés ne colle jamais avec ce qui se passe ici. C'est une belle occasion que tu as d'apprendre. Comme moi j'apprends de vous.

C'est vrai que tous les nouveaux arrivés - auxquels n'ont succédé que quelques rares rescapés, après la première vague - se chilénisent rapidement. Ils critiquent d'abord, s'étonnent, pestent, et se retrouvent bientôt absorbés, conquis malgré eux par le climat, le laisser-aller, l'humour, le débraillé, la cuisine, le vin, le goût de la polémique, le jeu des rumeurs politiques qui complète ou remplace la grisaille des journaux.

Ce qui est également vrai, c'est que la discussion et l'échange d'idées supplante l'activité et l'action. Alors qu'ils retrouvent leur vocabulaire et leur passion lors des réunions, les émigrés politiques se comportent, dans la vie quotidienne, en étrangers attirés par la relative facilité de monter de petites entreprises, de réaliser des

[118] négoce intéressants. Leur critique des défauts de l'homme de la rue devient une couverture pour leur propre détachement du combat social. Ils se rencontrent encore, comme rituellement, en tant que révolutionnaires, le dimanche matin. Ils sont perdus ou absents le reste du temps.

Le phénomène est tellement évident qu'Arnal et Robert, qui se voient fréquemment à l'imprimerie, finissent par en rire:

— Celui-là joindra bientôt à sa carte de militant une carte de membre du *Club de la Unión* *, s'il y est admis... On ne saura jamais de laquelle des deux il tirera le plus de fierté.

* Club réservé à l'élite économique.

[119]

CHAPITRE DERNIER

Santiago, juin 1941

Toujours des lettres, lues d'abord par le destinataire, généralement Parrain, puis en petit comité, et finalement réécrites en forme d'articles quand elles contiennent des informations ou des analyses. L'organisation hollandaise est parvenue à mettre ses maigres fonds en sécurité aux Etats-Unis juste avant l'invasion. Pour l'heure, les militants s'emploient à faire vivre des comités syndicaux clandestins, à monter des systèmes de liaison entre les principales villes, à mettre à l'abri, parfois en les cloîtrant strictement, des camarades juifs. En Suède, plusieurs militants allemands et espagnols sont bloqués, sans autre possibilité que de s'adapter au pays, alors qu'ils avaient tous l'intention de passer sur le Nouveau Continent. La neutralité suédoise est totale, mais aucun des réfugiés n'a été livré et les possibilités de circuler et de s'exprimer demeurent ouvertes.

Mario est arrivé au Mexique, a repris contact avec les centres italiens des Etats-Unis, travaille dans le bâtiment et désespère de pouvoir jamais s'adapter à la façon de vivre des autochtones. Il écrit comme il parle, avec des jurons à chaque ligne. Il maudit le régime qui « se déclare héritier de Zapata, de Villa et de Flores Magon et agit en bureaucratie toute-puissante ». Sur place, il fréquente les quelques rescapés de la Gauche socialiste révolutionnaire française, les nombreux produits de l'émigration espagnole, les minuscules fractions oppositionnelles allemandes.

Ramassé autour de sa publication — quatre pauvres pages chaque quinzaine — le noyau anglais gonfle lentement, alors que l'effort

[120] de guerre mobilise la nation, sous les bombes. La seule liaison avec la poignée de correspondants d'Australie, de Nouvelle-Zélande, ou les sympathisants mobilisés, éparpillés en Asie, au Moyen-Orient ou en Afrique se fait par lettres, automatiquement lues, reproduites par photographie et transmises.

Bien que situé au bout du monde, le Chili a pourtant ressenti l'effet de l'événement. Au soir de l'annonce de l'offensive allemande contre

l'Union soviétique, des groupes nombreux discutent sur l'Alameda, face au panneau d'affichage d'un quotidien et, sur la Place d'Armes, la foule navigue d'un orateur à l'autre. Les propagandistes communistes sont sur les dents. Ils tentent de rallier « tous les anti-fascistes », s'efforçant de présenter le pacte Ribbentrop-Molotov comme une manœuvre tactique. Libertaires et socialistes leur rappellent le partage de la Pologne, la mainmise sur les pays baltes, le ravitaillement de la Wehrmacht. Le ton monte, à l'échange d'arguments succèdent les insultes. « Hier, nous étions vendus au capitalisme anglais, demain nous serons désignés comme les alliés du nazisme » prédit un jeune anarchiste qui donne la réplique à un étudiant stalinien.

Robert est aux prises avec un trotskyste qui s'en tient à « la défense inconditionnelle de l'Union soviétique » :

— Complètement délirant ! L'expérience ne te sert donc à rien ? Il n'y a pas un an que Trotsky a été assassiné par le Guépéou et tu as déjà oublié pour retourner à tes formules. Tu as peur de tenir les yeux ouverts. Tu as besoin d'une foi. Fous le camp, retourne à ton Eglise.

Les jours qui suivent, les nouvelles tombent: l'armée allemande avance partout. L'Armée Rouge paraît avoir du mal à se ressaisir.

— Tu parles de l'enthousiasme qui doit régner chez les Ukrainiens ou les autres minorités pour défendre Staline, remarque Arnal. Plus les procès et les purges qui ont dû briser l'armature militaire. Pourtant, le morceau est gros. Je me demande comment Hitler va trouver assez d'hommes pour tenir tant de fronts. L'Europe, la Crète, l'Afrique du Nord, et maintenant la Russie... ça fait beaucoup.

C'est bientôt l'attente du communiqué. Du côté soviétique, il est souvent court : « Sur l'ensemble du front, nos troupes ont combattu. »

Hors de toute logique, ils sont quelques-uns à ressentir une sorte de fièvre, comme si la généralisation de la guerre devait ouvrir des perspectives, provoquer des espoirs de cataclysmes, arracher

[121] des masques, rendre aux hommes une lucidité tragique. Pablo, Parrain, Robert, d'autres encore, se comprennent.

La date de la manifestation est fixée. Ce sera un samedi après-midi. Les bataillons fidèles des syndicats professionnels seront là. Ce qui est imprévisible, c'est l'importance de la foule qui viendra se masser derrière les drapeaux rouges et noirs et les banderoles portant les mots d'ordre. Des quartiers sont sûrs. D'autres n'ont réagi qu'avec tiédeur au

martèlement des réunions publiques, des meetings éclairs, des concentrations locales.

Une dernière réunion « élargie » se tient pour préciser les détails d'organisation :

— Pas d'armes, conseille Arnal. Il y aura encadrement de carabiniers, devant et derrière le cortège, avec des piquets fixes le long du parcours. Par contre, quatre groupes pour la bagarre, si elle se produit. Deux en serre-file à l'avant, deux au centre. Le Bâtiment fermera la marche et fera sa police lui-même. Pourvu qu'il ne pleuve pas ! La dislocation se fera place d'Italie, après un court discours d'un seul orateur.

Le jeudi, un accident vient dramatiser la situation. Sur un chantier en grève, les carabiniers sont intervenus pour déloger les monteurs en charpente. Pour narguer les forces de l'ordre, deux grévistes ont grimpé jusqu'aux plus hautes poutrelles et des *pacos** les y ont poursuivis. En passant d'une plateforme à une autre, un des charpentiers en fer est tombé et s'est écrasé sur le sol. Le vendredi, toute la corporation est en grève, en signe de deuil et de protestation.

Le samedi, au courrier du matin, la première lettre de Danton arrive. Elle est datée de Durban et a mis six semaines pour parvenir à Santiago :

« Pas de pot, Londres est de plus en plus loin et je n'espère pas y arriver. Il est probable que notre destin - ce pluriel correspond au groupe de Français et de Latino-Américains volontaires - est au Levant, ou plus loin encore. Nous attendons un rafioteur qui nous amènera sans doute à Port Saïd. J'en profite pour observer la faune assez curieuse des Français Libres, avec ses vieux militaires de la Coloniale, ses produits des petites colonies françaises, quelques ingénieurs surpris par les événements là où ils se trouvaient en déplacement, des marins bloqués dans des ports de transit, des

* Carabiniers.

[122] gars d'Action Française, plus d'autres, indéfinissables, aventuriers et bourlingueurs. Difficile de voir en eux les cadres d'une armée. Pourtant il semble que, pour des coups de main, quelques équipes cataloguées « compagnies spéciales » ou comme on voudra, pourraient être créées.

« Ceux-là sont plus solides parce qu'ils marchent par conviction individuelle ou par goût de la bagarre. Ce n'est pas le cas pour les colons d'Afrique Equatoriale Française, rencontrés au Cap où ils étaient en vacances. Ceux-là parlent coton, arachide et pensions non payées. Je n'arrive pas à comprendre comment, avec des zigotos de cette mentalité, l'A.E.F. a rallié le camp gaulliste. Dans la pagaille générale, sans doute les

plus culottés l'ont-ils emporté. Difficile de s'y retrouver car la presse ne fournit que des communiqués et des discours sur la civilisation en péril.

« Le Cap, où nous avons débarqué, groupe des troupes en transit. Des Australiens, des Malais, des Hindous, des Noirs. Un grand tohu-bohu que l'on sent pourtant dirigé à partir d'un Q.G., avec des bêtises énormes, des coups de gueule, des pépins, mais aussi une volonté, une ténacité, un esprit de combat jusqu'aboutiste. Ici, on sent qu'Hitler ne tient qu'un petit bout du monde.

« Les habitudes sud-africaines en sont affectées, du moins là où les règles ne peuvent être appliquées, parce que la foule de passage s'en moque. Par exemple, aucun soldat ne respecte la loi qui interdit aux Blancs de fréquenter des Noirs, je devrais dire des Noires. Tu peux imaginer ce que signifie dix ou vingt mille types jeunes lâchés dans la ville et qui cherchent des filles... Pour notre compte, avec deux ou trois Chiliens et Argentins, nous avons été à un ciné réservé aux indigènes et, malgré les réserves de la caissière, nous sommes entrés. C'est un spectacle ! Pas pour le film, mais pour l'ambiance. Rien à voir avec les salles du centre, réservées aux Blancs; ça chahute, ça chante, ça vit. Et au moment du *God Save the King*, obligatoire à la fin de la séance, au lieu du garde-à-vous, les couples se mettent à danser... J'ai idée que la ségrégation va en prendre un sale coup.

« Aux gares, des milliers de prolos noirs, mal vêtus, courant sous la pluie, s'engouffrant dans leurs trains, l'air misérable, le dos courbé, la mine de gens traqués. Chez eux, dans les quartiers noirs et dans les petits bleds des environs, ils se redressent, se retrouvent, font de la musique et rythment leurs danses avec n'importe quel instrument, jusqu'à épuisement. Avec ça, pour peu qu'ils sentent que tu ne

[123] viens pas pour les emmerder mais pour les comprendre, ils deviennent graves, cérémonieux et gentils.

« Je n'avais aucun repère à nous. Dommage, car avec un point d'ancrage, tout un boulot serait à monter. Peut-être se fait-il mais je n'en ai pas vu trace.

« De plus, cette foutue ville est magnifique, avec l'océan proche, le haut-plateau à la vue, une campagne verte à quelques minutes. A l'arrivée du rafiote, des centaines de dauphins nous ont présenté leurs ballets et leurs acrobaties.

« Pas d'adresse à te donner. Mais ça viendra. Ce n'est pas la solitude car il y a beaucoup à voir et à comprendre. Dans le groupe, deux ou trois gars intéressants. »

Peu avant l'heure de la concentration, au local des Cuirs et Peaux, une vingtaine de copains se sont rassemblés pour les dernières nouvelles.

« Les Espagnols et les autres « étrangers » patrouilleront à quelques centaines de mètres devant le cortège et dans les rues adjacentes et viendront prévenir Arnal ou Randa s'il y a une anicroche. » « Depuis l'affaire du gréviste tué, tout le Bâtiment sera là. » « Le communiqué de presse est prêt : ne le filer aux journalistes que si tout se passe bien. »

Ensemble, ils s'en vont jusqu'à l'Alameda, puis, individuellement, se dirigent vers les lieux de rendez-vous de leur syndicat. Des rues qui débouchent perpendiculairement sur la grande avenue, les groupes arrivent avec un drapeau encore enroulé ou des pancartes.

A cinq heures, les paquets d'hommes, séparés de bloc en bloc par les rues transversales, se sont unis en un seul cordon. Des files de badauds sont sur les trottoirs.

Randa grimpe sur le toit d'une camionnette:

— Ça va ! Il y en a depuis la gare jusqu'à la place Bulnes. On part.

Parrain s'étonne de ne pas voir de *pacos* à cheval. Rien ne change et tout change. En effet, les carabiniers qui précèdent le cortège, raides dans leur uniforme de gros drap, têtes rondes de paysans, attentifs aux officiers aux tenues nettes, sont à pied. Aux croisements, des pelotons en formation carrée, un peu en retrait de l'avenue.

Pablo, Albert et Robert remontent rapidement le cortège qui s'ébranle dans une rumeur sourde, qui se précise bientôt en des

[124] consignes reprises en chœur. Les drapeaux et les bannières tenues à deux mains par des militants à l'air grave, ondoient. Les pancartes virevoltent pour montrer leurs inscriptions à la foule, maintenant massée des deux côtés de l'Alameda. Les larges bandes de toile blanche s'étirent sur toute l'avenue avec les mots d'ordre des syndicats et des groupes de quartier.

La manifestation grossit à mesure que le défilé atteint les rues populaires. C'est bientôt un fleuve.

Tout au fond jaillit le cri des gars du Bâtiment, si souvent entendu au long des années, et qui se répercute de génération en génération, douleur, solidarité et haine mêlées :

*Quien lo mató ?
Los Pacos !*

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Chapitre premier. Marseille, septembre 1939	13
Chapitre 2. En route, octobre 1939 ...	26
Chapitre 3. Bruxelles, octobre 1939...	30
Chapitre 4. En mer, novembre 1939...	42
Chapitre 5. En mer, novembre 1939...	51
Chapitre 6. Rosario, novembre 1939...	69
Chapitre 7. Buenos Aires, 1940 ...	73
Chapitre 8. Vers la Cordillère, septembre 1940...	99
Chapitre 9. Santiago, novembre 1940...	108
Chapitre dernier. Santiago, juin 1941...	119